



HAL
open science

Un regard nouveau sur les émotions en politique? Trois mémoires sur les addictions, le genre et la radicalité

Margaux Blache, Nina Kropotkine-Watson, Tristan Labiausse, Alain Faure

► To cite this version:

Margaux Blache, Nina Kropotkine-Watson, Tristan Labiausse, Alain Faure. Un regard nouveau sur les émotions en politique? Trois mémoires sur les addictions, le genre et la radicalité. [Rapport de recherche] Sciences Po Grenoble; Université Grenoble Alpes. 2020, 72 p. halshs-02514147

HAL Id: halshs-02514147

<https://shs.hal.science/halshs-02514147v1>

Submitted on 21 Mar 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Sciences Po Grenoble - Université Grenoble Alpes - France

*UN REGARD NOUVEAU SUR LES ÉMOTIONS EN POLITIQUE ?
TROIS MÉMOIRES SUR LES ADDICTIONS, LE GENRE ET LA RADICALITÉ*

Margaux Blache, Nina Kropotkine-Watson & Tristan Labiausse

Préface: Alain Faure

Mars 2020

SOMMAIRE

UN REGARD NOUVEAU SUR LES ÉMOTIONS EN POLITIQUE ?

TROIS MÉMOIRES SUR LES ADDICTIONS, LE GENRE ET LA RADICALITÉ

Margaux Blache, Nina Kropotkine-Watson & Tristan Labiausse

Préface: Alain Faure

<i>PRÉFACE. QUAND DES ÉTUDIANTS PRENNENT AU SÉRIEUX LES ÉPREUVES ÉMOTIONNELLES DU POUVOIR.....</i>	<i>3</i>
<i>Alain Faure</i>	
<i>DROGUE ET VIE POLITIQUE.....</i>	<i>5</i>
<i>Tristan Labiausse</i>	
<i>INTRODUCTION. LE STATUT PARADOXAL DU POLITIQUE.....</i>	<i>5</i>
<i>1. LA DROGUE DANS LE MILIEU POLITIQUE.....</i>	<i>9</i>
<i>2. S'ENTREtenir SUR UN SUJET TABOU.....</i>	<i>18</i>
<i>CONCLUSION. « LA POLITIQUE EST UNE DROGUE ».....</i>	<i>27</i>
<i>FEMMES DANS UN MÉTIER D'HOMMES.....</i>	<i>29</i>
<i>Nina Kropotkine-Watson</i>	
<i>INTRODUCTION. LE DISCOURS SENSIBLE ISSU DES RÉCITS AUTOBIOGRAPHIQUE.....</i>	<i>29</i>
<i>1. LES EMPREINTES DU PASSÉ : REMONTER AUX ORIGINES.....</i>	<i>30</i>
<i>2. L'ENTRÉE EN POLITIQUE : LES PROMESSES, LES PASSIONS ET LES LARMES EN POLITIQUE.....</i>	<i>34</i>
<i>3. UN MÉTIER D'HOMME ?.....</i>	<i>37</i>
<i>CONCLUSION.....</i>	<i>42</i>
<i>POUR LA FRANCE !.....</i>	<i>45</i>
<i>Margaux Blache</i>	
<i>INTRODUCTION.....</i>	<i>45</i>
<i>1. RÉCITS.....</i>	<i>46</i>
<i>2. ANALYSE.....</i>	<i>54</i>
<i>CONCLUSION.....</i>	<i>64</i>
<i>RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES.....</i>	<i>67</i>
<i>SITOGRAFIE.....</i>	<i>69</i>

PRÉFACE. QUAND DES ÉTUDIANTS PRENNENT AU SÉRIEUX LES ÉPREUVES ÉMOTIONNELLES DU POUVOIR...

Alain Faure

Le projet de ce manuscrit à trois voix fait suite à une série d'enquêtes de terrain menées par des étudiants de Sciences Po Grenoble en 2018-2019 dans le cadre d'un séminaire de 3ème année que j'animais sur la place des émotions dans l'engagement politique. Mon objectif était que les étudiants discutent la question des *frissons du pouvoir* dans leur mémoire de fin d'étude. Je les avais placés dans une position assez inconfortable en les invitant à travailler sur deux résultats de recherche avec lesquels je me débattais dans mes propres enquêtes. Le premier concernait le constat que les sciences sociales éprouvent les pires difficultés théoriques et méthodologiques à prendre la mesure des épreuves émotionnelles du *métier politique* (*La politique à l'épreuve des émotions* - PUR 2017). Le second testait l'hypothèse hasardeuse que les blessures enfantines et adolescentes des élus constituent peut-être une clé explicative déterminante sur leur future trajectoire politique (*Des élus sur le divan* - PUG 2016). J'essayais à cette époque de rédiger deux contributions dans des congrès pour éclairer ces énigmes (Faure juillet 2019; Faure décembre 2019¹).

Tout au long de l'année, je me suis demandé si je n'embarquais pas les étudiants sur des pentes un peu trop raides, avec des articles scientifiques plutôt ardues et le témoignage d'experts qui les éloignait volontiers des schémas d'explications classiques. Je leur avais donné carte blanche pour choisir la thématique de leur mémoire de recherche avec pour seule consigne d'éclairer la *terra incognita* des émotions en politique.

Trois mois après les soutenances, j'ai reçu dans mon bureau une étudiante qui souhaitait me présenter une nouvelle version de son mémoire augmentée de deux autres entretiens et d'une conclusion plus conséquente. Nina Kropotkine-Watson avait pris cette initiative, m'expliqua-t-elle avec un grand sourire, pour prolonger le débat ouvert par le jury lors de la soutenance. J'ai alors pris conscience que oui, les étudiants avaient pris très au sérieux ce questionnement de recherche sur les épreuves émotionnelles du politique.

Pour les remercier de s'être piqués au jeu et pour valoriser leur travail, j'ai pris l'initiative de rassembler dans un même document les travaux qui portaient un regard nouveau respectivement sur la drogue, le pouvoir au féminin et la radicalité en politique. Les trois mémoires sélectionnés ont en commun une étonnante fraîcheur car on trouve fort peu de recherches empiriques qui parviennent à relier les émotions politiques à ces thématiques. Leur audace méritait attention. Le présent rapport permet de présenter ces travaux qui, malgré leurs imperfections et leurs lacunes (il s'agit de simples mémoires de troisième année), éclairent les débats sur deux belles pistes.

D'une part, leur questionnement sort des sentiers battus. Tristan Labiausse avance sans filet sur la thématique tabou de la place et du rôle des addictions dans l'engagement politique. Il questionne finement les façons dont cet excès (qu'il s'exprime dans le rapport à l'alcool, à la drogue ou au sexe) entre en tension et en miroir déformant avec les représentations sur l'exemplarité des mandats électoraux. Nina Kropotkine-Watson interpelle avec empathie onze femmes et un homme qui ont accepté de se confier sur leur perception sensible, presque à fleur de peau, du milieu masculin qui imprègne l'activité politique. Les extraits d'entretien dévoilent avec justesse les empreintes du passé, l'entrée en politique et l'ambiguïté, souvent la violence, des regards sur ce *métier d'hommes*. Margaux Blache s'attaque à l'angle mort des sentiments et des passions de cinq élus placés sur l'extrême-droite de l'échiquier politique tout en décryptant une autobiographie rédigée par Marine Le Pen en 2006, ouvrage qui a visiblement eu un rôle important pour les militants rencontrés. Cette analyse révèle brillamment toute la densité émotionnelle qui structure les engagements sur des objectifs (agir, rendre service, défendre, se battre) et sur des valeurs (la figure du leader, la peur du déclin, le sentiment de persécution, la loyauté...).

¹ <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-02153419v2/document>
<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-02399752/document>

D'autre part, chaque mémoire affirme une posture de recherche originale. C'est pour moi la plus grosse surprise au terme de ces premières expériences de recherche. Pour les aider à surmonter leur appréhension à faire du terrain, j'avais dit sous forme de boutade que je les considérais comme des collaborateurs en mission sur des énigmes dont ils étaient les seuls à détenir la clef. Tristan Labiausse a décidé de questionner les addictions à la manière du philosophe thérapeute enquêteur. Nina Kropotkine-Watson s'est mise en symbiose avec ses interlocutrices sur le mode empathique de la solidarité et du combat. Margaux Blache a cherché à disséquer les trajectoires radicales avec la vista et le sang-froid cliniques du chirurgien. Sur le plan de la méthode, ces trois apprentis-chercheurs ont pris des options qui les engageaient et les exposaient. Et ils ont tous souligné, en conclusion, que les résultats présentés restaient suspendus à un océan de doutes et de tâtonnements. Bref, chacun à leur façon, ils ont démontré à quel point l'analyse des épreuves émotionnelles en politique impliquait une réflexion située, presque une introspection.

Pour toutes ces raisons, je suis très fier de pouvoir parrainer ces trois contributions estudiantines qui portent un regard nouveau sur l'analyse du *tournant émotionnel*.

Bonne lecture!

DROGUE ET VIE POLITIQUE

Tristan Labiausse

INTRODUCTION. LE STATUT PARADOXAL DU POLITIQUE

En novembre 2000, le média télévisuel allemand « SAT 1 » publiait un reportage faisant état d'une consommation massive de cocaïne parmi les députés du Bundestag. Ce reportage présentait une recherche scientifique d'un chercheur spécialiste des drogues, Fritz Sörgel, qui a prélevé des échantillons sur les toilettes du parlement. Sur vingt-huit toilettes testées, vingt-deux auraient produit un échantillon dont la quantité de cocaïne est telle qu'elle aurait « fait aboyer les chiens anti drogues² ». Si la scientificité de l'enquête a pu être contestée, sa médiatisation a en revanche soulevé une question fondamentale : l'élu, en tant qu'il est garant de la représentation nationale, a-t-il le droit de consommer des substances illicites ? Mais on peut ajouter à cette question la suivante : l'élu est-il un individu comme les autres ou doit-il se faire l'exemple d'un idéal vertueux ?

Les hommes et femmes politiques allemands n'ont bien sûr pas pu échapper à la « scandalisation » et la médiatisation de ce reportage et leurs réactions se sont fait attendre. Si certains ont bien entendu nié l'existence de la consommation de drogue au sein du Bundestag, comme des membres du gouvernement, il est aussi intéressant de constater d'autre part un discours cherchant à « humaniser » la question. Dans un article du site du média de presse allemand *Der Spiegel*, un parlementaire est cité à propos de cette affaire :

Nous, au Bundestag, ne sommes ni de meilleurs, ni de moins bons êtres humains que tous les autres. Celui qui croit que parmi 650 députés, aucun ne vient à prendre de la drogue est naïf.

Il ajoute par ailleurs que le mandat de député impose à celui qui l'exerce de rester toujours en forme, ce qui en fait un milieu professionnel davantage concerné par de potentiels problèmes d'addiction³. Ses propos illustrent parfaitement le paradoxe de la fonction de responsable politique : il s'agit d'un individu normal, auquel on demande une exemplarité et une humanité irréprochables mais dont on se pose la question de la capacité à être meilleur que les autres, à tenir son rang sans jamais tomber dans des formes de renoncement, telles que la dépression, le *burn out* ou la simple remise en question de sa capacité à exercer sa fonction de représentation et sa force de conviction. Il est ainsi non seulement question de l'idée que l'élection d'un individu mettrait en place un interdit supposant que cet individu a un mandat de représentation du peuple qui l'oblige à ne pas consommer de produits illégaux ou réduisant ses facultés à prendre des décisions cruciales, mais de plus, de l'impertinence de pouvoir considérer qu'un élu puisse se trouver dans ce genre de situation. Autrement dit, l'idée fantasmatique qui planerait autour de la consommation de drogue serait plutôt celle d'une consommation excessive et festive dont l'image se retrouverait dans certaines affaires concernant des milieux d'élites comme la politique nationale et la finance d'une part, mais aussi dans la culture populaire et le cinéma qui la décrit (des films hollywoodiens ou des séries populaires qui décrivent de près ou de loin le milieu politique et celui de la finance, ne traitant pas de la drogue en premier lieu, la montrent en fait constamment en arrière-plan de ces mondes à l'instar de *House of Cards* ou du *Loup de Wall Street* par exemple), et ne pourrait pas s'apparenter à une consommation plutôt dépressive, due à un travail trop dur à mener. Par exemple, un attaché parlementaire, interrogé dans le cadre de ce travail, a sans cesse comparé ce qu'il a pu voir à l'assemblée avec ces fantasmes-là, condamnant à la fois l'abondance de fantasmes jugés exagérés et inutiles, en les prenant pourtant comme exemples afin d'illustrer son propos, nous y reviendrons.

² d'après le docteur Sörgel lui-même, cité dans *spiegel.de* « Verdacht auf Kokain : "Im Bundestag würden Drogenhunde anschlagen" »

³ tiré du même site que ci-dessus, texte original « *Wir im Bundestag sind auch keine besseren oder schlechteren Menschen als alle anderen. Wer glaubt, dass von den 650 Abgeordneten nicht der eine oder andere auch mal dazu kommt, Drogen zu nehmen, ist naiv.* »

Parler de consommation et d'addiction : l'approche expérientielle

Le fait d'utiliser le mot « drogue » dans ce travail ne doit pas être considéré comme un choix moral cherchant à mettre toutes les substances, illicites ou non, ou plus ou moins néfastes, dans le même grand sac des produits dangereux qu'il faudrait éviter. En effet, si le mot « drogue » a pris dans le langage courant une définition se limitant à son aspect et à ses exemples illicites, alors même que l'histoire nous montre que certaines drogues aujourd'hui dites illicites n'avaient pas ce statut auparavant, c'est parce que la définition même de ce mot est un enjeu de société (Bergeron 2009). Pourquoi donc différencier l'alcool, ou encore des médicaments prescrits, d'autres drogues, et pourquoi désigner ces seules dernières sous le mot « drogue », lequel en devient si barbare ? Dans ce débat sémantique, l'Organisation Mondiale de la Santé semble apporter une réponse dans son lexique terminologique sur l'alcool et la drogue de 1994.

Définition du mot « drogue »

Terme à usage varié. En médecine, il réfère à toute substance qui a le potentiel de prévenir ou guérir une maladie ou d'augmenter le bien-être physique ou mental, et en pharmacologie à tout agent chimique qui altère le processus biochimique ou physiologique des tissus ou organismes. [...] Les formulations professionnelles cherchent souvent à considérer que la caféine, le tabac, l'alcool et d'autres substances à usage non-médical sont aussi des drogues au sens où elles sont prises au moins en partie pour leurs effets psychoactifs.

D'après le lexique terminologique sur l'alcool et la drogue de l'OMS (1994)

Donner une définition large de la drogue permet – en plus de la facilité incontestable de désigner toutes les substances psychoactives en un seul mot générique – de donner plus d'importance à ce qui nous intéresse dans le cadre de ce travail, c'est-à-dire non pas la différence de nature et de licéité entre les différentes substances qu'elle englobe, mais plutôt l'aspect socialisant qu'elle sous-tend. L'objectif de ce travail de recherche est donc non seulement de constater ou non une consommation de drogue importante chez les élus mais c'est aussi de comprendre de quel type de consommation il s'agit. Un entretien avec Hervé Prévert, alcoologue retraité spécialiste de la prévention réalisé dans le cadre de ce travail a permis de comprendre un peu mieux ce que constitue la consommation d'alcool et de drogue. Il a expliqué pour cela une théorie de l'addiction précisée dans l'ouvrage d'Alain Morel et de Jean-Pierre Couterron intitulé *Les conduites addictives: Comprendre, prévenir, soigner* (Morel 2007). Cette théorie se veut d'une approche dite « expérientielle » de la prévention de la consommation de drogue héritée des théories d'André Therrien, psychosociologue québécois. Elle part en fait d'un paradoxe : les acteurs politiques se réjouissent de la capacité des politiques publiques à faire baisser, même marginalement, la consommation de drogue mais ne se posent guère la question de l'aspect qualitatif de son usage. Pour ses théoriciens, il ne suffit pas d'alerter l'individu à propos des dangers de la prise de telle ou telle substance et de le culpabiliser pour prévenir et guérir son addiction ; il s'agit aussi de comprendre ce qui le motive à se tourner vers ces types de substances. Cette approche met l'accent sur la modernisation de la société et le phénomène d'expansion de la consommation et de la variété de production des drogues qui s'y rattache pour montrer que les démarches proposées jusque-là pour lutter contre l'addiction et la consommation de drogue ne s'inscrivaient pas dans une logique de compréhension du monde qui entoure l'individu. Pour citer Alain Morel et Jean-Pierre Couterron, il s'agit de proposer « une démarche qui cherche à comprendre ce qu'est l'addiction, sa souffrance mais aussi sa signification individuelle et sociale » (Morel 2007). Il s'agit donc de comprendre l'addiction non seulement dans sa valeur biologique et mentale mais aussi par l'expression du besoin d'un bien être que seule la drogue peut apporter.

Ainsi, c'est l'expérience dont l'individu est le sujet dans sa prise de drogue qui intéresse les défenseurs de l'approche de la gestion expérientielle. Cette expérience varie donc d'un individu à l'autre, que ce soit selon ses caractéristiques physiologiques, son état psychique, le contexte dans lequel la drogue est prise et bien sûr la caractéristique de la drogue utilisée. On peut résumer cette expérience par l'équation E=SIC, explicitée ci-dessous, qui synthétise le propos de cette théorie de l'addiction. Cette équation permet de lier les trois dimensions de l'addiction et de l'expérience d'une drogue qui coexistent entre elles : la biologie (à travers la substance utilisée), l'aspect social de son usage (le contexte) et les aspects psychologiques propres à chaque individu (Bonnaire Varescon 2012 p. 87-110).

Équation de l'approche expérientielle de la consommation de drogue: E=SIC
Effet/Expérience = Substance x Individu x Contexte

C'est bien évidemment moins la question sanitaire et la manière dont on peut prévenir et soigner des addictions proposées par cette approche qui nous intéresse ici que simplement la manière dont elle explique

comment on arrive à consommer de la drogue. En effet, ce travail ne repose pas simplement sur l'aspect addictif de la drogue mais aussi son aspect social, qu'il soit positif (convivial, fraternel) ou négatif (dans le cas d'un échec ou d'une dépression). L'intérêt du modèle E=SIC est notamment de comprendre que la prise d'une certaine substance peut se faire à quantité égale, sur le même individu, mais dans un contexte qui peut tout à fait varier. Hervé Prévert donnait d'ailleurs un exemple intéressant : un certain individu peut très bien boire un verre de vin car il a obtenu un emploi mais il peut aussi boire ce verre car il l'a perdu. C'est dans ce cadre qu'il faut aussi comprendre ce que constitue la consommation de drogue pour une personnalité politique, un individu qui semble relever d'un mode de vie particulier.

Par ailleurs, nous utiliserons le terme de « responsable politique » afin de regrouper toute personne qui accède à une « responsabilité » politique, au sens où elle prend part directement ou indirectement aux processus de prise de décision et de mise en place des politiques publiques. Cette définition permet donc d'inclure les collaborateurs parlementaires ainsi que les militants de parti politique. Toutefois, par soucis de temps et de moyens méthodologiques mis en œuvre, les haut-fonctionnaires ne se retrouvent pas dans cette définition alors que leur fonction aurait pu relever du même intérêt.

L'expérience d'un responsable politique

Ainsi donc, ce travail constitue une tentative de compréhension de ce que constitue la consommation de drogue dans le milieu politique. Dans ce mémoire sera regroupé l'ensemble des élus, des militants, des salariés des partis politiques et en bref toute personne qui a un lien fort avec le monde politique (au sens du monde politique partisan) dans une expression qui va englober toutes ces fonctions : celle de « responsable politique ». Ce terme permet justement d'appuyer le fait que ces personnes ont une responsabilité qui est liée à leur place dans leur vie politique, ainsi que les tensions et les liens que peuvent créer cette responsabilité pour les individus concernés.

Se poser la question de la consommation de drogue chez les personnalités politiques, c'est souligner un autre paradoxe. En quoi le responsable politique relève-t-il d'une sociabilité particulière l'amenant à en consommer ? Est-ce de fait pertinent de parler d'un tel sujet alors qu'il relèverait de certains cas marginaux qui existent par ailleurs dans tout groupe social ? On pourrait très bien considérer ce travail comme une forme de description d'une évidence, dans la mesure où il est *évident* que des problèmes de drogue existent dans la politique étant donné qu'ils existent partout ailleurs. Or, il n'est pas seulement question de vouloir confirmer ou non la pertinence des indices qui nous invitent à penser que la drogue existe dans le milieu politique, mais aussi et surtout de comprendre ce qui, dans ce milieu, inviterait à la consommation de drogue. C'est finalement bien davantage la lettre C que les autres lettres de l'équation E=SIC qui nous intéresse ici.

Mais alors, que constituerait le contexte d'une prise de drogue lorsqu'on est un responsable politique ? Comme cela a été dit auparavant, on peut distinguer différents contextes de prise de drogue vis-à-vis d'événements positifs ou négatifs qui se sont déroulés dans la vie d'un individu, et notamment dans son travail. Il ne relève d'aucune surprise de pouvoir penser que la vie politique est une vie faite d'émotions, d'ivresse, de moments forts, qu'ils soient donc positifs ou négatifs (Faure 2016). Il s'agit donc en cela d'un travail qui peut donner des raisons de prendre de la drogue, qu'il s'agisse de médicaments pour tenir le rythme, ou bien encore un moment de décompression après une victoire ou une défaite électorale par exemple. Ainsi, **les métiers de la politique relevant d'une exigence physique et mentale particulière et d'un ressort émotif considérable, on peut penser qu'ils sont de fait exposés à la prise de drogue.**

D'autre part, devenir une femme ou un homme « politique » ne conduit-il pas aussi à faire partie de fait d'un nouvel « environnement » de vie ? En effet, on peut penser que la vie d'un élu ou d'un responsable politique a une particularité qui lui est propre : faire de la politique, c'est après tout gérer un agenda chargé, assurer un contact permanent avec la population que le parti ou l'élu représente, mais aussi avec d'autres élus, des groupes d'intérêt, etc. Dans ce cadre, il est donc intéressant de s'interroger sur la nature de cet environnement qui entoure le responsable politique. On pourrait en effet penser que le monde politique est un monde très intégrateur et qui crée des groupes de « collègues » qui passent leur vie ensemble et partagent des horaires de travail particuliers (c'est visiblement d'autant plus le cas depuis l'élection d'Emmanuel Macron, dont le rythme qu'il fait exercer à l'Assemblée Nationale impose des séances de nuit très longues aux députés et aux collaborateurs parlementaires) qui entérine un peu plus cet « entre-soi ». Dans cette mesure, une prise de drogue (dont la définition s'étend à toutes les substances psychoactives, il faut le rappeler) peut s'expliquer non seulement par le frisson associé à une vie de responsable politique, mais aussi

par le fait de partager ce frisson avec des personnes proches, lesquelles seraient bien plus que des collègues, puisqu'il s'agit d'un partage de convictions et d'adrénaline.

A cet aspect – dirons-nous – social de la prise de drogue, on peut très bien aussi associer la nécessité pour le responsable politique de témoigner lui-même de son bon vivant et de sa convivialité car, en effet, s'il a pu être dit que le fait que le politique prenne de la drogue est scandaleux et n'est pas exemplaire vis-à-vis de la nécessité de représentation que sa fonction suppose, il faut aussi considérer un nouveau paradoxe : on exige parfois au responsable politique d'être cette fois exemplaire dans le partage d'un moment convivial et dans la démonstration d'une sympathie sincère, à l'image du salon de l'agriculture qui voit les présidents de la République se succéder, enchaîner les verres de vin, les discussions avec les agriculteurs, ou encore les confrontations aux hués. Or, il est peu probable qu'un président reste douze heures consécutives dans un tel endroit simplement pour son bon plaisir : le président de la République se doit de démontrer sa capacité de convivialité et il semble que le fait de boire de l'alcool pour un président fait partie de cette forme différente d'exemplarité. On peut donc penser qu'il existe un lien entre la vie sociale du responsable politique (tant son intégration dans un entre-soi que son exigence de convivialité) et la consommation de drogue.

Travailler sur un sujet sensible et peu traité

Ce que révèle d'autre part le type de reportage traitant de la consommation de cocaïne dans le parlement allemand, c'est la difficulté de pouvoir parler d'un sujet comme l'addiction chez les élus sans prendre le parti du scandale et du « sensationnel ». Ainsi, la littérature qui se consacre à ce sujet s'inscrit dans le même type de choix rédactionnel. Certains ouvrages traitant du rapport entre l'addiction, la drogue, l'alcool et la politique ont pu avoir un franc succès et une forte médiatisation, c'est notamment le cas du livre de Gérard Fauré, *Dealer du tout-Paris, le fournisseur des stars parle*, s'agissant d'une autobiographie de cet auteur, ancien trafiquant de cocaïne, braqueur de banque, et tueur à gages. Or, ce qui a le plus retenu l'attention des journalistes envers cet ouvrage est moins l'intérêt qu'ils ont pu porter à sa personne que le fait qu'il aurait eu comme client Charles Pasqua et Jacques Chirac, deux hommes politiques de premier plan dans l'histoire politique française. Il n'y a finalement que l'ouvrage *L'extase totale : le IIIème Reich, les allemands et la drogue* qui ait vraiment traité à la fois du sujet de la politique et de la présence de la drogue en son sein mais l'on voit bien aussi qu'il s'agit ici d'un sujet accrocheur et qui parle de la drogue dans un contexte pour le moins particulier qui exacerbe naturellement les passions autour du sujet que cet ouvrage traite.

Nous pouvons dès lors voir toute la difficulté que suppose un travail sur un sujet qui semble relever bien plus du journalisme paparazzo qu'à un véritable sujet de recherche en sciences politiques. Mais c'est justement parce qu'il est traité sous cet angle qu'il semble intéressant de s'y pencher. Ces scandales qui font état d'une consommation plus importante du milieu politique que du reste de la population disent-ils vrai au moins sur ce point ? Si oui, pourquoi ? Ces scandales et les ouvrages qui les animent ont, au-delà de la limite scientifique que l'on peut leur attribuer et de leur intérêt relativement mineur pour un travail comme celui-ci, un mérite ; celui de constituer des indices qui pourraient nous laisser penser que la drogue et l'alcool sont présents dans le milieu politique et c'est la raison pour laquelle il semble légitime de se poser la question de leur véracité.

Ce travail constitue donc une tentative de réponse à la vaste question de la consommation de drogue dans le milieu politique avec les limites que cela implique pour un sujet inédit en sciences politiques et sur lesquelles nous reviendrons. Néanmoins, il ne se cantonne pas à un simple sujet : parler de la consommation de drogue permet d'évoquer ce qui est encore un trou noir pour la science politique, à savoir le quotidien intime des responsables politiques au-delà de ce que l'on perçoit d'eux à travers les biais que l'on sait. En cela, il faut penser ce travail en tant qu'ayant pour ambition de prendre part à l'*emotional turn* de la science politique développé notamment par Emmanuel Négrier. Toutefois, cette ambition a changé de nature dès lors qu'il s'est agi de mobiliser le réseau nécessaire pour la réaliser. Cet aspect, celui des difficultés rencontrées à réaliser ce travail, étant incontournable ; une partie entière y sera consacrée, dans laquelle il sera non seulement question de ces changements de « paradigmes », mais aussi des conséquences qu'ils entraînent. En effet, ces difficultés ont pu amener quelques changements de méthode de travail, ce qui a permis que soient évoqués d'autres sujets liés d'assez loin à celui de départ : la consommation de drogue parmi les responsables politiques.

METHODOLOGIE DES ENTRETIENS

Ce travail regroupe un ensemble de cinq entretiens réalisés entre mai et juin 2019. Les personnes interrogées ont été anonymisées en réduisant leur nom à une seule lettre. Ces entretiens ont été effectués avec, dans

l'ordre chronologique :

- M, veuve d'ancien élu local
- C, collaborateur parlementaire à l'Assemblée Nationale
- T, salarié et responsable fédéral d'un département
- V, ancien élu local et ancien collaborateur parlementaire
- G, élu à la métropole d'une grande ville

Du fait de l'aspect tabou du sujet évoqué, les entretiens n'ont pas été enregistrés mais pris en note, le « micro » favorisant la distance avec les interrogés. Cependant, la difficulté de prise de note a été très élevée, à en manquer très probablement des moments décisifs des entretiens. D'autre part, la retranscription des entretiens est par moment inexacte, mais ce n'est jamais dans des cas importants ou explicités dans l'analyse. Il se peut que certains mots aient été remplacés pour donner du sens à une phrase qui n'en avait grammaticalement pas dans la prise de notes. Par ailleurs, V ayant sans cesse décalé le rendez-vous, l'entretien avec lui s'est fait par téléphone.

Chaque entretien s'est déroulé de la manière suivante : le sujet est présenté à l'interrogé, à l'aide d'une synthèse des problématiques évoquées en introduction (l'affaire liée au Bundestag, le paradoxe des responsables politiques et la nécessité d'un travail scientifique face à la « scandalisation » de ce sujet) puis en demandant à l'interrogé s'il trouve pertinent de travailler ce sujet. Par la suite, l'entretien est totalement libre et les interactions faites vont davantage tenter de comprendre un propos tenu qu'à interroger sur d'autres éléments plus précis.

Dans une première partie, nous traiterons du sujet en tant que tel : comment penser la consommation de drogue dans le milieu politique ? Nous traiterons dans un deuxième temps les conséquences du fait de s'entretenir sur un sujet tabou ; des conséquences méthodologiques d'une part, mais aussi l'évocation d'autres sujets au lien indirect avec le sujet de départ.

1. LA DROGUE DANS LE MILIEU POLITIQUE

Il s'agit donc, dans cette première partie, de comprendre la place que les interrogés attribuent à la drogue dans leur milieu professionnel et le mode de vie que ceux-ci assimilent à elle lorsque le sujet est évoqué. Dans un premier temps, nous tenterons de comprendre la consommation de drogue dans son aspect désinhibant puis dans un deuxième temps dans son aspect social.

Pouvoir se détendre dans un milieu exigeant

Dans ce chapitre, nous reviendrons sur ce sur quoi il semble légitime de s'intéresser de prime abord : quel est le lien entre la consommation de drogue des responsables politiques et leur travail en tant que tel ? Comment peut-on « se détendre » dans un métier qui non seulement sous-entend une pression constante et « un travail de marteau » mais aussi une maîtrise de soi et de son image publique ? Tout d'abord, nous reviendrons sur les propos tenus par les interrogés sur leur vie quotidienne et celle de leur entourage professionnel. Puis, il sera question du problème d'intimité auquel est confronté le responsable politique : s'il veut pouvoir se détendre, il faut pouvoir écarter tout risque de confrontation entre son espace privé et son image publique.

Des rythmes soutenus

Être responsable politique n'est pas chose aisée au vu des réponses apportées par les personnes interrogées dans le cadre de ce mémoire. A l'excès de leur vie quotidienne semble se corréler un besoin excessif de détente. Ce dernier excès témoigne aussi du rythme de vie effréné du responsable politique, qui n'a que peu de temps pour décompresser.

La vie quotidienne des élus est assez rude, ils ont un rythme soutenu, il faut tenir, ils font des nuits courtes... Il faut tenir et pour tenir, on a ses petites habitudes... Je connais des gens qui prenaient beaucoup de café par exemple, jusqu'à trente par jour !

Cette citation, émanant de l'entretien réalisé avec *M*, femme d'ancien élu, montre un rapport évident entretenu entre la consommation de drogue (ici le café) et le *rythme soutenu* de la vie quotidienne des élus. En effet, dès lors que le sujet de la drogue est évoqué, le tout premier propos des interrogés s'attache toujours à démontrer que la vie d'un responsable politique est rude et que la consommation de drogue, ici évoquée en tant que première question de l'entretien, peut être liée à cette rudesse. On retrouve en cela les propos tenus après l'affaire du reportage de Sat. 1 sur la cocaïne trouvée dans les toilettes du Bundestag : le responsable politique est un être humain comme les autres, mais dont la vie semble relever d'une rudesse sans pareil. *V*, ancien élu ainsi que collaborateur parlementaire à l'Assemblée Nationale, montre que le « milieu » politique est ainsi différent de ce que l'on peut connaître ailleurs, en faisant part de sa surprise lors de sa découverte de ce nouveau monde.

J'ai été surpris en voyant ce milieu... Bon, c'est pas si souvent que ça, mais les élus ont besoin de tenir des séances publiques pendant toute la nuit. Ces rythmes imposés aux élus sont très très denses et ça reste des humains ! Alors il y en a qui prennent beaucoup de café, certains parlementaires boivent entre dix et vingt cafés par jour... Je bossais avec [un député], il prenait vingt cafés par jour. Stress considérable : travail à faire, peu de temps libre, travail parlementaire. [...] J'ai travaillé avec des gens qui ont du gros stress, et qui ont besoin de se lâcher. [...] Le rythme de travail est très soutenu. Le travail d'élu, c'est un truc de marteau.

L'arrivée dans le milieu politique semble donc constituer une forme de surprise. On y découvre ces rythmes denses, notamment à l'Assemblée Nationale dont il est ici question. *V* souligne à plusieurs reprises que sa surprise se justifie par un rythme auquel il ne s'attendait pas. En d'autres termes, l'image que nous avons *a priori* du monde politique, ici celui de l'Assemblée Nationale, sous-estimerait largement le travail que fournissent en réalité les élus au quotidien, lequel justifierait par ailleurs une consommation importante de produits permettant de tenir, ici – à nouveau – le café. Entrer dans la politique semble donc signifier entrer dans un nouveau mode de vie, dont le rythme fait qu'une consommation de drogue pourrait exister dans celui-ci. *T*, ancien salarié du Parti Socialiste montre cet aspect d'autant plus.

Quand je suis parti du PS, j'avais posté une photo sur facebook avec des h tags, des private jokes [...] et dedans il y avait hashtag café, hashtag ibuprophène, hashtag tramadol... Le rythme soutenu qu'on nous impose a des conséquences physiques. On m'a dit que si je poursuivais à ce rythme et à ce niveau de stress, on arriverait plus à me soigner. Du coup, je tournais à 150mg de tramadol par jour. Je dormais peu, j'avais des migraines tout le temps. [...] Parfois, on faisait des séances de nuit, on devait travailler jusque très tard, on prenait des cafés à 23 heures ! [...] Je connais plein de mecs qui ont craqué, qui ont arrêté, des gens que j'ai croisés, dont j'ai plus eu de nouvelles, ils ont arrêté, ça les a lessivés. Je me souviens, quand je suis arrivé au PS, on m'a dit « tu tiendras pas plus de 3 ans ». C'est pour ça, j'ai du mal quand, en famille ou quoi, on tape sur les politiques...

Le témoignage de *T* accentue un peu plus le rapport semblant s'entretenir entre la politique, le rythme de vie qui s'y associe et une consommation de produits psychoactifs. Le fait de faire de la politique a pour *V* un impact physique et il se retrouve obligé de prendre des médicaments pour faire face à « ce rythme à ce niveau de stress » sans lesquels ils serait obligé de renoncer à cette vie. On retrouve par ailleurs dans ce témoignage aussi le contraste entre l'image donnée du monde politique et le monde politique tel qu'il est vécu. Si *T* a « *du mal quand, en famille ou quoi, on tape sur les politiques* », c'est parce qu'il considère que ces personnes ne connaissent pas assez ce monde-là pour le critiquer. L'image *a priori* donnée par le milieu politique n'est donc pas celle que vivent ceux qui le composent au quotidien.

Si la consommation de drogue semble être corrélée au travail rythmé du responsable politique, il semble d'autant plus intéressant de constater que le départ d'une carrière professionnelle dans la politique dans le cas de *T* a aussi constitué un départ d'une consommation de produits visant à le faire « tenir », tels que les médicaments. *T* associe la fin de son travail pour le PS à la fin de cette consommation qui a semblé accompagner sa carrière politique. Entrer en politique, c'est donc entrer dans un monde si rythmé qu'il admet – quasi naturellement – que l'on puisse consommer de la drogue. *C*, collaborateur parlementaire à l'Assemblée Nationale confirme ce constat.

A l'Assemblée, on travaille la nuit. Et quand des textes passent à 3h du matin, forcément ça existe, on prend un petit verre de Whisky pour tenir...

TL (Tristan Labiausse) : Ah oui, il paraît que le rythme est d'autant plus effréné depuis l'arrivée de Macron au pouvoir.

Non mais oui, Macron a réduit les effectifs dans les cabinets, on fait dix fois plus de lois qu'avant, et on voit des burn out partout. [...] Quand t'es à cran, forcément t'arrives à tomber dans l'alcool. T'as envie de relâcher, tu sors toujours avec les mêmes gens, tu parles boulot, on a envie de se libérer et donc on boit encore plus...

A nouveau, le témoignage de C affirme que la prise de drogue, ici l'alcool, se fait en raison de la nécessité de tenir un rythme soutenu dont la nature fait que l'on consomme de la drogue dans le cadre du travail parlementaire (le « *petit verre de Whisky pour tenir à 3h du matin* ») ainsi que dans le cadre de moments de relâchement. T ajoute :

J'ai commencé à fumer quand je suis arrivé au PS, mais forcément, j'étais tout le temps sous pression. Tu sais, les collabs morflent plus que les élus. En campagne électorale, les soirées qu'on se mettait... Il fallait pouvoir décompresser, mais c'était à l'extrême. Que ce soit un soir de défaite ou de victoire, on a la pression qui redescend. Le soir d'un deuxième tour, t'es mal. [...] Mais au final, la politique est une drogue. La politique est une passion.

Le rapport entre l'entrée en politique et le début d'une consommation de drogue est à nouveau évoqué. C'est la pression qu'a commencé à vivre T en faisant de la politique qui l'a amené à commencer à fumer. On voit également qu'il s'agit d'une pression qui s'exerce non seulement au sein du cadre de travail de T, mais également dans des événements extérieurs liés à la politique, tels qu'au moment des votes. En effet, le jour d'un vote, ce n'est plus le travail de militant de T et le rythme effréné que cela entend qui lui donne cette pression, mais davantage le fait que son parti politique, et donc ce qui incarne ses convictions, puisse remporter ou perdre une élection. La pression de la vie politique ne s'exerce pas simplement du fait du rythme soutenu de travail, mais aussi du frisson éprouvé lors de grands moments politiques. La politique va au-delà du métier, mais relève de la « *passion* ».

D'autre part, la décompression est pour T un moment important, « *il [faut] pouvoir décompresser* ». Or, ce que nous explique T, c'est que cette nécessité et le peu de temps dont l'on dispose en tant que responsable politique, poussent à décompresser « *à l'extrême* ».

Décompresser « à l'extrême »

Si des moments de détente existent pour le responsable politique, ils semblent plutôt rares. Ainsi, dans les moments où on peut se permettre cette détente, il va s'agir d'exprimer leur pression jugée excessive, à en croire les témoignages recueillis, et d'y répondre d'une manière excessive à son tour. Ainsi, C fait part de ces moments où il s'agit de fêter la fin d'un travail acharné :

Lorsqu'on vote le Projet de loi de Finance en fin d'année, on se donne rendez-vous à la buvette. A ce moment-là, il y en a qui se mettent clairement des races.

Ici, on peut s'apercevoir que les moments de convivialité, nécessaires dans le monde professionnel du fait qu'ils permettent de sortir du rythme soutenu qu'il impose, vont supposer aussi leur dose d'abus. C se l'explique facilement, comme cité précédemment, il considère que « *Quand t'es à cran, forcément t'arrives à tomber dans l'alcool. T'as envie de relâcher, [...] on a envie de se libérer et donc on boit encore plus...* ». Le constat est le même chez T :

On va pas imaginer qu'on va pas terminer une réunion par un verre de rouge et parfois, ça part en couilles, y a des mecs, ils sont complètement bleus, y a des tensions qui explosent sous un verre, ils en viennent aux bras !

En plus de confirmer l'aspect excessif que peut prendre la décompression du milieu politique, T montre également que ces moments font émerger des tensions existantes dans le milieu militant d'une manière d'autant plus exacerbée. Un moment qui se devait être un moment de relâchement et de mise de côté des enjeux politiques devient un moment politique en tant que tel.

Cependant, nous l'avons vu, la drogue n'est pas seulement consommée par les responsables politiques dans les cas de moments de relâchement, mais bien aussi dans le cadre du travail. Dans ce dernier, il semble que l'on retrouve aussi cet excès. T explique :

Par exemple, les médocs, ça crée un coup de boost, même si tu les prends pas pour ça, tu te dis « ah j'ai un peu mal » et tu prends une dose pour que ça reparte. Je pense que dans le milieu politique, il doit y avoir plus de craquage que dans le reste de la société.

S'il est non seulement nécessaire pour la santé de T de prendre des médicaments (comme nous l'avons évoqué précédemment), T considère avoir pu prendre des médicaments pour « *que ça reparte* ». D'une consommation nécessaire pour sa santé, on passe à une consommation visant à améliorer ses capacités à tenir

son rythme de travail. Y aurait-il donc une manière particulière de consommer de la drogue dans le milieu politique qui consisterait en un type de consommation « à l'extrême » comme le disait T précédemment ? V répond en partie à la question :

J'ai constaté une consommation de cigarette particulière : les élus ont peu de temps pour fumer. La cigarette, ils la fument comme des drogués. C'est de la dépendance oui, mais aussi une échappatoire, il faut s'échapper d'une vie très très rythmée. [...] Ils ont des comportements régressifs, ils s'abrutissent ; ils font tout à deux-cents à l'heure, ils boivent très très vite, on est proche du binge drinking. Dans des soirées qui arrivent dans les moments de stress, c'est pas tranquille sur les fauteuils en cuir, on veut juste boire. [...] D'ailleurs, je sais pas si on peut parler d'addiction dans ce cas, mais il y a une addiction à la nourriture ; la nourriture, c'est un vrai lieu de compensation. On mange vite, on mange mal avec les horaires décalés qu'il y a.

TL : Pourtant, on imagine plutôt l'image d'Epinal de l' élu qui prend son temps, autour d'une table...

Oui, à midi, ils prennent leur temps. Cette image d'Epinal, elle est visible le midi, les élus parlent avec tout le monde, ils boivent un petit verre de vin. Mais il y a une partie moins visible, c'est les addictions dans ces phases-là, le besoin de décompresser. Ils mangent des assiettes de charcuterie, dans de très grosses quantités, ils mangent de la nourriture grasse. A [grande ville de province], il y a peu d'endroits où les élus pourraient sortir sans être trop vus. Ils sont attentifs sur leurs comportements déviants, alors ils recherchent un cadre plus intime pour le faire.

Ce qui frappe V, c'est moins la quantité de drogue consommée par les responsables politiques, ici plutôt les élus les collaborateurs parlementaires au sein de l'Assemblée, que la manière dont cette consommation est faite. Que ce soit pour la cigarette, l'alcool ou la nourriture, il y décrit un rythme « à deux-cents à l'heure » qui s'exprime donc même dans les moments où on ne les attendrait pas au premier abord. La vie du responsable politique se trouverait tellement emprise du rythme imposé par leur fonction qu'on retrouverait aussi ce rythme dans la manière qu'il a de boire de l'alcool, de fumer ou de manger.

V évoque par ailleurs, en fin de citation, la difficulté qu'auraient les élus, des personnes de notoriété publique, à fréquenter des lieux publics sans se faire remarquer et laisser d'autres personnes entraver leur intimité au moment de ce qu'il appelle des « comportements déviants ». Cette difficulté, on peut le penser, a des conséquences d'autant plus vives sur la manière dont peuvent se dérouler les moments de détente et de désinhibition des responsables politiques.

Intimer sa décompression et préserver son image

En mars 2019, des images de Christophe Castaner, Ministre de l'Intérieur, circulent dans les médias et les réseaux sociaux, alors qu'il se trouve dans une boîte de nuit lors d'une soirée pendant laquelle il aurait « enchaîné les shots de vodka et embrassé une jeune blonde » (lepoint.fr 2019). Alors en pleine crise des « Gilets Jaunes », ces images ont semblé déranger. Dans *le Point*, un syndicaliste fait part de sa gêne : « c'est une vraie connerie. Difficile d'être crédible et audible après ». Alors que nous venons de voir que la vie politique supposait un rythme soutenu et donc un besoin de se détendre, l'image que le responsable politique donne doit exprimer une maîtrise de soi, de ses émotions et sa faculté à toujours se concentrer.

Nous l'avons vu, l'image donnée *a priori* du responsable politique ne reflète visiblement pas du tout sa réalité. Faire de la politique, c'est aussi soigner sa communication et ne rien laisser transparaître de quelque déraison que ce soit de leur personnalité. T montre qu'en l'occurrence, cette communication fonctionne très bien, puisqu'il découvre lui-même la consommation de drogue de personnalités politiques de premier plan au moment de les rencontrer :

Le nombre de politiques que j'ai rencontrés qui fumaient mais qu'on ne voit jamais fumer ! Une fois, j'étais avec [un maire célèbre], il me taxe une clope, ça m'a fait bizarre ! [...] Mais les politiques, ce sont des gens comme tout le monde. Moi, à la fac, je fumais de la weed. D'ailleurs, quand j'ai été embauché au PS, j'ai vidé mon Facebook. Quand tu deviens un personnage public, tu dois renoncer à une partie de ton intimité et là, j'étais au BDE, il y avait des photos de moi en soirée ! J'ai fermé Twitter, j'en ai rouvert un autre... Dès que tu fais quelque chose de travers, c'est tout le monde qui est concerné.

T est surpris de voir fumer des personnalités dont on ne soupçonne *a priori* pas la consommation de cigarettes. Pourtant, il montre aussi qu'il se plie à la règle, « [il devient] un personnage public, [il doit] renoncer à une partie de [son] intimité ». Il en va d'ailleurs de sa responsabilité envers ce qu'il représente, ce qui est au-

dessus de lui car « *dès [qu'il fait] quelque chose de travers, c'est tout le monde qui est concerné* ». L'exposition des responsables politiques aux médias et aux grands publics fait qu'ils doivent se méfier constamment. G, élu à la métropole d'une grande ville de province raconte :

Le dimanche matin, si je vais acheter du pain, je croise deux personnes, j'ai deux remarques. Et puis nous, on sait des choses, on aime bien faire du story-telling, c'est comme ça. Donc il faut être prudent, sur qui on voit...

Une personnalité de notoriété publique doit donc non seulement préserver son image, même dans sa vie quotidienne lorsqu'il va acheter du pain le dimanche matin, mais aussi faire attention à ce qu'il dit, à qui il le dit, car il sait des choses que peu de gens savent, des anecdotes sur des personnages célèbres par exemple. Le responsable politique doit donc se résoudre à ne pas créer un contact trop important aux alentours de son entre soi politique. T montre que ce « *story-telling* » existe bien partout dans ce milieu :

Tout se sait en politique, tout le monde peut te raconter quelque chose sur quelqu'un. Y a un petit monde politique, ça c'est sûr et rien n'est tabou entre nous.

TL : pourtant, toutes ces anecdotes ne sont pas forcément révélées au grand jour...

Ah non, on le dit pas autour ! Mais simplement, dans le milieu, ça se sait et puis, l'image publique des politiques se lisse. Forcément, tu vois un élu un joint à la main, il devra démissionner...

L'image lissée des responsables politiques est donc aussi permise par une forme de protection que lui offre son cadre social : d'autres responsables politiques qui n'auraient d'intérêt à révéler ce qu'ils entendent et voient qu'à se détruire eux-mêmes. On peut à nouveau y voir une forme de responsabilité collective.

Des comportements sous surveillance

Pourtant, ces anecdotes, ces « potins » existent bel et bien. Or, s'il est vrai que le fait de voir « *un élu un joint à la main* » constituerait un risque pour sa carrière politique, il l'est aussi d'autant plus que certains médias peuvent se faire une joie d'accéder à ce genre d'images ou de révélations. Une longue partie de l'entretien avec V évoque ce sujet :

Parfois, il y a des journalistes dans les soirées avec élus. Eux, ils font tout pour pas se mélanger avec les médias. Maintenant, on se protège un petit peu. [...] Aujourd'hui, y a moins de grandes gueules, les élus disent toujours la même chose. Il y a des codes, des éléments de langage, on fait toujours attention à ce qu'on dit. Ça donne envie de transgresser ces règles-là, je pense. Et ils se sentent observés tout le temps, ils sont très très vigilants. Ils ne sortent pas forcément dans des grands lieux parisiens, ce sera plutôt dans des lieux plutôt identifiés, dans lesquels c'est pas Monsieur tout le monde qui va. [...] C'est drôle parce que les médias parlent jamais de ce sujet-là, alors qu'ils sont là dans les soirées. Ils savent énormément de choses, et pourtant ça sort jamais. Parfois, il y a presque une mainmise de certains journalistes sur les élus. Si un journaliste a connaissance d'informations, on peut plus dire grand-chose à ce journal...

TL : Des informations sur ces soirées ?

Oui, par exemple, il y a des phénomènes d'addiction dont le journaliste peut se servir. Par contre, je pense pas que ça, au niveau local, ça existe pas.

TL : N'importe quel journaliste a accès à ces soirées ?

Non, évidemment, toute la presse un peu paparazzi n'est pas convenue, mais elle reste à l'affût. Dans ces soirées, y a des jeux de séduction entre parlementaires, notamment chez les hommes, ça drague quand même pas mal en soirée. Et puis, un parlementaire qui a bu, ça intéresse les médias, ils peuvent dire d'autres choses. Alors on fait en sorte que ces soirées soient muselées par le groupe politique. Aujourd'hui, on peut dire moins de choses qu'avant, il faut parler avec certains codes. [...] Très régulièrement, dans ces soirées-là, les élus restent sur leur garde, ils vérifient que la porte est fermée, certains demandent qui est la personne à telle table, pour savoir s'il s'agit d'un journaliste. Ils restent en veille, regarde autour de qui ils s'expriment, même si les lieux sont réservés à l'avance, puisque dans les lieux publics, on prend le risque de se faire interpellé, insulter... [...]

TL : Ça rappelle l'histoire de Christophe Castaner qui a été critiqué pour avoir été éméché en boîte de nuit...

Oui, tout à fait, et Castaner, il y a pas de raisons qu'il ait pas ce droit-là. Pour la plupart des gens, l'élu a pas le droit à l'erreur. Peu importe que ça arrive une fois ou plus, il suffit d'une image, un moment... Et au final, c'est pas grave.

Du fait de devoir conserver cette image publique lissée dont il a été précédemment question, préserver le sens de ces « codes », de ces « langages » particuliers qu'utilisent les responsables politiques, il faut pouvoir se protéger de tout ce qui amènerait à penser que ces codes et ces langages sont insincères. Il est nécessaire pour le politique de se détendre, et pour lui, la détente constitue la mort du personnage public pour passer au personnage privé. La présence de journalistes est donc une contrainte en tant que ceux-ci connaissent à la fois leur personnage privé et public et risquent de relever ce paradoxe. Il s'agit d'une double charge pour le politique : non seulement il ne peut pas se détendre comme il le voudrait, mais en plus, il doit continuer à faire valoir en société son personnage public et l'image qu'il renvoie *a priori* car, comme le dit V, « il suffit d'une image, un moment » et Christophe Castaner en a été notamment la victime.

La présence de drogue dans le milieu politique paraît donc être liée à la nécessité de « tenir le rythme » de travail imposé par les responsabilités auxquelles sont confrontés les politiques. Pour appuyer cet argument, on peut voir que, à l'instar de T, des consommations de drogue (de médicaments et de nicotine en l'occurrence) peuvent débiter au moment où commencent des carrières politiques. Cependant, rentrer en politique, c'est aussi rentrer dans un nouveau cadre de vie sociale : c'est à la fois le verre de rouge de la convivialité après une réunion, à l'instar des propos de T, mais aussi de vrais moments de détente qu'ils ne peuvent partager qu'avec des personnes qui comprennent leur situation particulière commune.

La drogue : une recette sociale ?

Dans ce chapitre, nous exploiterons le deuxième cadre d'analyse dans lequel on peut penser la consommation de drogue parmi les responsables politiques, c'est-à-dire le cadre social. Le travail particulier de responsable politique, qui doit à la fois tenir un rythme soutenu et donner une image lissée de sa personne, rend-il aussi son cadre social particulier ?

Rentrer dans un entre-soi

G, l' élu à la métropole d'une grande ville de province, soulignait un problème important : « *il faut être prudent, sur qui on voit* ». En effet, le responsable politique ne peut fréquenter n'importe qui au risque de révéler des choses qui ne doivent pas dépasser son cadre de vie. Toutefois, en s'interdisant ce contact avec d'autres personnes que celles qui composent le monde politique, ne risque-t-il pas par conséquent de rentrer dans une forme d'entre-soi, ce que l'on lui reproche par ailleurs ? Dans cette mesure, la socialisation du responsable politique serait à la fois forte, en tant qu'elle lui crée un réseau extrêmement développé, mais aussi exclusive, dans la mesure où ce réseau n'est entretenu qu'avec des personnes du même milieu.

Le politique se trouve dans une situation complexe : s'il peut lui arriver de souffrir de son rythme de travail, il se trouve incombé de quelque chose qui va au-dessus de lui, une responsabilité politique et collective en somme. En d'autres termes, la politique, si elle peut être un métier pour un individu, elle est aussi une passion, laquelle s'explique de par l'animation de ses convictions. Le témoignage suivant de T montre le « plaisir de bosser » qu'il peut ressentir. Bien que son rythme de travail lui impose une pression très forte, ce plaisir de retrouver ses « potes » le transcende :

J'étais à deux doigts de vriller totalement, tu bois, tu bois, tu bois, ça élimine toute la pression, j'en ai reparlé avec ma compagne... Mais c'est aussi un plaisir de bosser, tu passes des moments avec des potes ! [...] Avec les jeunes socialistes, en réunion, je ramenaient de la weed, le lendemain, on organisait un meeting à 7h du matin ! [...] mon parcours politique est teinté des soirées qu'on a pu faire. [...] On parle de « la grande famille socialiste », tu ris avec eux tout le temps, tu passes ta vie avec les mêmes personnes, tu fais du social aussi, dans le parti, il y a le reflet de la société, tu es à la première loge des divorces, des drames familiaux, j'ai jamais fait autant d'enterrements que depuis que je suis au PS... On se connaît bien, quand ils me font des cadeaux, c'est des bouteilles de champagne, des bouteilles de vin ah ah ! [...] Moi, j'ai essayé de garder le lien avec les autres mais c'est très compliqué. C'est ce qu'on a reproché à Hollande aussi, on crée une coquille, il s'est enfermé dans l'Elysée.

T fait donc part de la pression qui le pousse à boire excessivement, « à deux doigts de vriller totalement ». Il explique cependant que ce n'est pas pour autant qu'il ne va pas aimer son travail qui constitue pour lui également un plaisir. S'il admet que son mode de vie l'a poussé à des excès, il montre aussi à nouveau qu'il préfère poursuivre dans cette voie car il se trouve dans un milieu où il se sent pleinement intégré. A force de « passer [sa] vie avec les mêmes personnes », il se fait des « potes ». Ce partage de vie renforce les liens d'amitié entre ces personnes, qui partagent alors toute leur vie, même la plus intime, « des drames familiaux », des « enterrements » avec les autres. T associe son parcours politique aux soirées qu'il a passées avec « la grande

famille socialiste » qui constituent pour de très bons moments. Cette intégration relève de la fraternité, certes, mais il l'explique aussi par la difficulté de créer du lien avec les autres. Le politique – et il cite ici notamment Hollande – se retrouve facilement dans un risque d'« enfermement » de sa vie sociale. Cette difficulté, G, qui évoquait tout à l'heure la prudence sociale dont doit faire preuve le représentant politique, y revient :

La vie de parlementaire, c'est une vie de fou, ils doivent constamment fixer leur attention. En local, c'est aussi compliqué mais on n'est pas toujours dans le milieu clos, on voit la famille. [...] L'alcool, c'est une nécessité sociale mais aussi une forme d'addiction, on prend l'habitude, c'est une réponse à la pression, celle de la prise de décision. Donc y en a qui font du sport, d'autres qui boivent.

TL : Ce milieu clos, on le retrouve aussi au niveau local ?

Ah oui, dans le milieu local aussi, à la métro, au conseil municipal, on s'aperçoit qu'il y a un langage des élus, et il y a des sujets de conversation propres aux élus. Vous savez, l'Assemblée Nationale, c'est fascinant pour les provinciaux, vous croisez des têtes connues, dans un endroit d'histoire, je comprends que quand on reste que là, ça monte à la tête, alors qu'ici, c'est Madame Michu qui parle de ses hémorroïdes ! [...] Et encore, ça dépend des localités, à Lyon, ça peut ressembler à Paris. Alors que les élus [d'une grande ville de province] ou de petites communes, c'est différent. Être élu au conseil départemental, c'est encore une vie différente, mais y a quand même un petit gratin [dans cette ville], des cocktails, tout ça... Ça existe aussi au niveau local !

G explique qu'il existe encore quelques échappatoires pour les élus au niveau local. A la fraternité éprouvée et la famille avec laquelle on compose lorsqu'on intègre un groupe politique, G montre qu'il y a encore la vraie famille pour sortir du « milieu clos » de cette vie sociale. Par ailleurs, G et T associent tous deux la consommation de drogue (qui était le sujet de départ de l'entretien) et la vie sociale des personnalités politiques. La forte intégration sociale qu'entend l'entrée en politique favoriserait l'apparition d'une consommation de drogue, en général plutôt l'alcool. Il s'agit de partager des moments festifs entre personnes qui partagent la même pression, mais également un « langage » commun à part entière. Il est sur ce point intéressant de constater qu'il existe une plus forte consommation de drogue dans les grandes écoles, réputées plus « intégratrices » (et notamment dans les grandes écoles de sciences politiques) que les autres universités. Par exemple, dans le bulletin du Centre de Santé Université de Grenoble n°8 de juin 2014, on peut observer qu'alors que la moyenne de la consommation régulière d'alcool en deuxième année en 2012 est de 16,9% sur l'ensemble du campus universitaire, elle est de 34% pour Sciences Po Grenoble. De même, si la consommation récente moyenne de cannabis en deuxième année sur l'ensemble du campus universitaire en 2012 est de 25,7%, elle est de 37,5% pour Sciences Po Grenoble.

Ce « milieu clos » dont il est question dans l'entretien avec G semble à son avis d'autant plus s'exprimer au sein de l'Assemblée Nationale ainsi que dans de grandes villes, comme Lyon, que dans les petites communes et dans les institutions locales. Nous allons voir qu'il semble en effet qu'un « microcosme » – terme utilisé à plusieurs reprises par les interrogés – tend à exister dans les milieux de l'Assemblée Nationale.

Un « microcosme » à l'Assemblée Nationale

Lorsque G nous fait part de la « fascination des provinciaux » de se retrouver à l'Assemblée Nationale, on peut y percevoir un contraste qu'il ressent entre la forme que prend l'*entre-soi* local et celle de l'*entre-soi* national et d'autant plus parisien. V et C ayant travaillé ou travaillant encore à l'Assemblée Nationale, ils confirment ce contraste. V évoque d'ailleurs l'*entre soi* « communautaire » de l'Assemblée Nationale :

IL y a un aspect très communautaire à l'Assemblée. Je pense qu'il y a un peu un sentiment de faire partie d'une caste privilégiée. Ils ont une façon de créer des liens qui est quand même important (sic) et donc, c'est des personnes qui ont du mal à créer une vie personnelle, elles vivent uniquement par ça. Après, tout est mélangé, quoi... On sait tout des gens autour de nous. Ils finissent le boulot à dix heures, ils restent ensemble. Il y a beaucoup d'entre-soi, j'ai trouvé. Moi j'étais pas trop là-dedans... Mais à la fin, ils sortent tout le temps ensemble et des couples se créent d'ailleurs ! Le pire, c'est ceux qui redescendent pas en circonscription... Je trouve encore qu'il y a une notion d'impunité, de supériorité qui pousse encore à aller trop loin. Alors on se bourre la gueule, y a zéro limite.

TL : et ça n'existe pas au niveau local ?

Avant 2010, à la métro, c'était un autre monde, on trouvait des choses qui étaient similaires, mais aujourd'hui il y a plus ça, je crois pas. C'est à l'image de l'époque, ça change, on se méfie. Toutes les affaires concernent tout le monde, donc on le voit moins, mais ça existe peut-être encore dans d'autres cadres.

Il y aurait donc un entre-soi particulier au sein de l'Assemblée Nationale, qui serait tel qu'il créerait d'ailleurs des relations sexuelles et amoureuses en son sein. La particularité de cet entre-soi serait qu'à la différence du local, un sentiment apparaît : celui « *de faire partie d'une caste privilégiée* ». La nature de cette caste est qu'elle s'entretient par la création d'un réseau singulier. Selon V, elle a « *une façon de créer des liens* » qui lui est propre et qui renforce un peu plus l'entre-soi déjà existant lorsque l'on fait de la politique, que ce soit au niveau local ou au niveau national. M nous décrit un peu plus ce milieu particulier, notamment en le comparant avec celui de la finance et la vie estudiantine :

C'est comme le milieu du trading, un milieu artificiel dans lequel il y a une certaine euphorie, on se gave d'un pouvoir qu'on croit voir et la politique, c'est pareil ! L'Assemblée, c'est un petit peu comme une grande école : il y a des rituels, une forte pression sociale pour les étudiants, presque des bizutages... [...] Ca a peut-être changé, il y a des nouveaux députés, mais c'est un microcosme, plus que dans une mairie. Il y a une telle importance de l'image, il y a des codes à l'assemblée, on se fait reprendre si on ne les suit pas !

Cette comparaison tend à souligner un problème fondamental : non seulement le milieu de l'Assemblée Nationale est un milieu très intégrateur, avec ses propres réseaux, mais il relève de plus d'une forme de violence. Lorsque M parle du milieu étudiant, c'est davantage des excès relevés dans celui-ci : les bizutages, la pression sociale. L'intégration des milieux politiques ne semble pas être tant consentie. Le microcosme est un passage quasiment obligé, duquel il est difficile de se défaire. Ainsi, si nous reprenons ce que nous disions auparavant, l'intégration amplifiée du milieu « parisien » favoriserait davantage la consommation de drogue. C'est en tout cas ce que confirme C, qui – on le rappelle – est collaborateur parlementaire à l'Assemblée Nationale. Il parle aussi de « *microcosme* » en évoquant cette intégration et fait part de l'écart qu'il ressent dans cet endroit avec sa vie d'avant.

Encore une fois, j'ai pas envie de tomber dans la critique de la vie parisienne, mais c'est autre chose, un monde à part. Autour de l'Assemblée, il y a de la drogue insérée. Mes premiers rails de coc', je les ai vus à Sciences Po [d'une grande ville], mais à l'Assemblée, j'ai jamais vu et pris autant de drogue que là-bas. Il y a un microcosme de l'Assemblée Nationale, une sexualité assez libérée et un partage très intime ; on arrive au pétard entre élus... Et puis, la nouvelle vague de députés rajeunit la tranche d'âge, il y a des collègues qui finissent par sortir ensemble. Parfois, les soirées partent vite en vrille, et même au sein de l'assemblée.

TL : c'est la première fois que tu vois autant de drogue ?

Clairement la première fois, oui... Après l'alcool, y a toujours ce genre de choses... En [région rurale], dans les milieux ruraux, tu dois aussi boire de la gnôle, c'est un besoin social... Mais il y a une différence dans la manière de consommer, des soirées entre collègues, et aussi parfois il y a un intérêt politique.

C montre que, si l'alcool, de par sa fonction socialisante, existe dans tous les milieux, notamment la gnôle dans sa région d'origine, la drogue dure, qu'il a découverte dans une grande école, est présente en très grande quantité dans le « microcosme », le petit monde, de l'Assemblée. D'autre part, l'alcool serait aussi consommé de manière différente, de par la dimension politique qu'il admet.

Des procédés politiques

En introduction, nous évoquions le salon de l'agriculture comme soulignant un certain paradoxe autour du responsable politique. Jusqu'à maintenant, nous avons parlé de la nécessité pour lui d'entretenir une image lissée, loin des difficultés qu'il rencontre au quotidien. Néanmoins, dans certains cas, comme celui du salon de l'agriculture, l'image que le politique doit donner est celle d'un bon vivant qui apprécie les produits du terroir.

Passage social obligé

Tout d'abord, le monde politique, à l'image de la société française, partage une dimension conviviale de la consommation d'alcool, drogue certes, mais qui peut aussi devenir un élément de patrimoine. Comme T le disait plus tôt : « *on va pas imaginer qu'on va pas terminer une réunion par un verre de rouge* ». Si le responsable politique se doit d'être exemplaire, il doit l'être aussi dans le cas de cette convivialité. M évoque des réunions entre militants et responsables politiques de son parti politique :

J'étais à une réunion du PS, c'était une tabagie, on peut pas imaginer ce que c'est ! Bon, et ils ne fument pas que du tabac, non... [...] J'ai eu certaines expériences, j'ai vu quelques élus, bon, pas la majorité hein, mais des gens imbibés d'alcool ! Et ils le justifiaient par le fait

d'avoir un contact nécessaire avec les gens, mais évidemment, il y a toujours des raisons de boire par nécessité sociale, regardez ici, on prend un café ! [...] Dans les municipalités, on fait des réceptions par exemple ! Le maire de [grande ville française] le précédent ne buvait pas avant, mais avec la présence de buffets, de réceptions, il y a toujours du vin.

Ce qui semble intéressant dans cet entretien, c'est que pour justifier leur « imbibition », les élus utilisent l'argument de la nécessité dans le cadre de leur fonction « d'avoir un contact avec les gens », qui les feraient boire en grande quantité. Au-delà de la véridicité de ce propos, on peut observer que cela pourrait constituer une « bonne excuse ». G, élu local, parle de cette nécessité :

Hier, je me trouvais avec d'anciens combattants et avec des anciens combattants, si on boit pas le pastis qu'on nous offre, ils nous disent « mais comment ça ? Y a un changement de génération... »

La représentativité du responsable politique doit donc aussi s'étendre à la consommation d'alcool. G partage le fait qu'il ressent une forme de pression liée à son rôle et au fait qu'il doive être exemplaire auprès de ceux qu'ils représentent, ici les anciens combattants, et que cette pression peut être celle de boire par ce souci de représentativité. T souligne cette forme d'exemplarité par l'exemple du salon de l'agriculture :

Il faut donner une image de bon vivant : on a une sociologie française particulière, Hollande au salon de l'agriculture, on lui a reproché de pas boire !

C nous montre cependant que cette pression ne s'exerce pas que dans le cas de l'image que le responsable doit donner de lui auprès du public, mais aussi entre responsables.

A l'assemblée, il y a souvent des cocktails, une multitude de soirée, des dégustations. Par exemple, quand un député d'une certaine région amène du fromage, il y aura toujours à boire. C'est devenu un acte social, tu prends un jus de tomate, t'es mal vu. C'est un acte de société, on doit faire l'effort de participer. C'est un milieu compliqué, socialement, il faut faire trois fois plus d'efforts pour s'intégrer.

TL : trois fois plus d'efforts que quelqu'un qui ne consomme pas de drogue ou d'alcool ?

Ah oui, oui !

Dans l'entre-soi particulier de l'Assemblée Nationale, son « microcosme », la consommation de drogue paraît être une chose à la fois conviviale, dans la mesure où il s'agit de partager à l'ensemble de ses collègues les produits de son terroir ; et un vecteur d'intégration, un moyen par lequel on se retrouve transporté dans ce milieu clos. De ce fait, il semble pertinent de s'intéresser au rôle d'autant plus politique que la drogue peut avoir : si elle permet de s'intégrer dans un groupe social politique restreint, ne pourrait-elle pas aussi être un outil de politique en elle-même ?

Un rituel politique

Et il y a aussi des actes de sociabilisation (sic) en dehors de l'hémicycle. En dehors des réunions officielles, on fait aussi des réunions à la buvette.

TL : et ces réunions sont efficaces ?

Bah par exemple, on essayait de [mener une proposition de loi], le rapporteur dit que c'est nickel, et entre temps, il se passe trois heures, les députés vont à la buvette, ou dans les couloirs, et à la fin on se fait battre. Mais là, on voit le rôle des lobbies aussi, [le ministre] veut pas prendre de risque...

C, duquel provient le précédent propos, considère qu'un passage par la buvette de l'Assemblée Nationale par des députés ou des collaborateurs parlementaires pourrait changer la décision prise *a priori* par le gouvernement ou le rapporteur sur une proposition de loi. Une partie des décisions prises pourraient donc venir de ces moments « à l'extérieur de l'hémicycle ». S'il est plutôt admis que l'hémicycle est un endroit où peu de décisions sont prises (puisque ces décisions proviennent davantage des commissions), il semble qu'une partie d'entre elles puissent être au moins négociées dans des cadres informels, tels que la buvette de l'Assemblée. Un député, Ugo Bernalicis, ne semble pas s'y être trompé, considérant que c'est à la buvette qu'il peut faire du « lobbying » et convaincre les députés LREM de ne pas voter tel ou tel projet de loi, allant même jusqu'à en changer les bières servies (de la 1664 et de la Grimbergen à la Moulin d'Ascq et la Saint Erwann, des bières artisanales respectivement du nord et de la Bretagne). Ce changement de bières, passant de bières plutôt populaires à des bières artisanales, n'est pas anodin. Il montre que la politique peut aussi se faire autour d'un verre. Alain Néry, ancien député du Puy-de-Dôme explique dans *L'Obs* :

Il faut sortir de l'idée que c'est un endroit où on va s'arsouiller. On débat, on échange. On refait la séance comme on fait le match.

Les moments supposément plus détendus sont en fait aussi des moments politiques et les lobbies semblent aussi investir ce terrain à l'Assemblée Nationale. V en parle d'ailleurs :

On a une culture française qui joue beaucoup sur le fait qu'on boive beaucoup de vin et le lobby du vin est très important !

C, en tant que collaborateur parlementaire, en est témoin :

Il y a pas mal de soirées qui sont organisées par les lobbies eux-mêmes. Les lobbies du vin et de la bière arrosent, on passe une bonne soirée, et puis on reçoit des mails le lendemain : « comme vous êtes député du coin, peut-être pourriez-vous nous aider avec telle brasserie, et caetera... » et c'est la même chose au salon de l'agriculture.

Le caractère politique de ces soirées est indéniable. Lorsque ce type d'évènement est organisé par les lobbies du vin et de la bière, C passe une bonne soirée, tout en sachant pertinemment qu'elle est de nature politique. T partage à son tour l'aspect politique des moments *a priori* conviviaux :

Evidemment, on finit pas une réu sans verre de l'amitié... En politique, il y a toujours des moments comme ça, ou tu manges, tu bois avec les autres...

TL : On imagine souvent beaucoup de déjeuners de travail.

Ah, le déj ! Le fameux déj, ah ah ! J'allais tellement au resto que je mettais ma paie dedans. Et le resto, c'est pas un temps de repas, c'est un temps de travail. C'est autour d'une belle table que se fait un accord électoral. Quand [un ministre] est venu [dans un département], il faut voir la note qu'ils ont laissée, la bouteille de vin à 60 balles ! J'étais outré, ça... Mais évidemment, tu vas pas emmener quelqu'un au resto U.

Si T parle du « fameux déj », c'est parce que c'est un élément essentiel de sa carrière politique, à tel point qu'il mettait sa paie dedans. Le déjeuner de travail est un moment important d'une négociation politique, et il semble tout aussi important que le vin et la nourriture consommés soient de bonne qualité. La politique semble donc se composer de ces rituels culturels, parfois assimilés à la tradition culinaire française, le bon vin et les bons plats. Lorsqu'il s'agit de recevoir un ministre, il existe un jeu de séduction qui doit s'adapter au niveau de ce qu'il incarne. Si le prix de la bouteille de vin le choque, il le justifie très facilement. Dans un déjeuner de travail se trouve un enjeu qui dépasse celui des réunions officielles et des rendez-vous dans des hémicycles.

2. S'ENTRETENIR SUR UN SUJET TABOU

Travailler sur un sujet comme la drogue dans le milieu politique peut s'avérer devenir une tâche ardue, surtout dans le cadre d'un premier travail de recherche de cette ampleur. Pour cette raison, il semble important de revenir sur la méthode employée au cours de ce travail, notamment en ce qui concerne les entretiens, mais surtout sur ses conséquences. Dans un premier temps, un retour sera fait sur les difficultés rencontrées lors de la réalisation de ce travail et les décisions prises pour y remédier. En effet, le fait de travailler sur un sujet inédit obligeait à rassembler des ressources et des réseaux que je n'ai pas *a priori*. Dans un deuxième temps, nous verrons que malgré cela, la liberté des entretiens a aussi permis de mettre au jour d'autres sujets extrêmement intéressants évoqués par les interrogés.

Travailler sur un sujet inédit

Consacrer un chapitre entier aux difficultés rencontrées lors de la réalisation de ce travail tend à montrer qu'elles l'ont beaucoup influencé. Il sera tout d'abord question de la mobilisation du réseau, facteur déterminant pour un travail qui se plonge dans l'intime de personnalités qui ont l'habitude de le dissimuler. Ensuite, nous verrons que les entretiens ont pu montrer une mise à distance des interrogés vis-à-vis du sujet du fait qu'ils ne se sentent pas concernés davantage par celui-ci.

Trouver des contacts avec un réseau réduit

La première des difficultés pour un tel travail, surtout dans le cas d'un mémoire d'étudiant de troisième année, est de pouvoir le réaliser sans disposer *a priori* d'un réseau développé. Ceci a pour

conséquence de réduire considérablement le corpus d'entretiens utilisé ici. C'est donc avec beaucoup d'ambitions qu'a émergé l'idée de réaliser un travail, et les moyens qui vont avec, sur un sujet qui suppose pourtant d'être pris avec des pincettes de par l'immixtion dans l'intime qu'il entend. Le fait qu'il soit de plus le premier de cette ampleur n'aide en rien à lutter contre cette perfectibilité de méthode.

C'est tout d'abord par le réseau de chercheurs qu'il semblait légitime de débiter et l'aide en la matière d'Alain Faure, directeur de ce mémoire, a été précieuse. Cependant, les difficultés ont de fait commencé dès le départ de cette recherche de contacts : si V fait bien partie du réseau qu'Alain Faure a communiqué, nombreux ont été les refus. D'autre part, une autre personne de son carnet d'adresse, un élu local, semblait intéressé de s'entretenir sur le sujet, mais après de nombreuses relances, il n'a toujours pas répondu. De plus, l'effet « boule de neige », la fourniture d'un nouveau réseau après chaque nouvel entretien, sur lequel on pouvait compter en démarrant les entretiens n'a pas eu l'ampleur escomptée (seul le contact de T a été donné par C). Par exemple, des demandes auprès de V se sont à nouveau révélées refusées : « *J'avais demandé à des politiques en retraite, mais ils m'ont dit non* ». D'autre part, un député a finalement renoncé à un rendez-vous, même par téléphone, par manque de temps.

Il est pertinent de penser que c'est la teneur du sujet évoqué qui met à mal le volontariat des personnes. De fait, parler de problèmes qui peuvent être liés au plus intime de la vie personnelle de ces personnes à un étudiant n'est pas la chose qui met le plus à l'aise. Néanmoins, on pourrait aussi penser que le sujet n'a tout simplement pas d'intérêt pour elles, et c'est là toute la fragilité du travail effectué et la raison pour laquelle il semble nécessaire d'y consacrer cette partie : il est probable que les personnes volontaires pour participer à un entretien dans le cadre d'un travail sur la consommation de drogue dans la vie politique le sont parce qu'elles ont des choses à dire et que les personnes qui estiment que le sujet n'est pas assez intéressant préféreront ne pas réaliser d'entretien que de l'effectuer en faisant part de leur désintérêt et peut-être aussi du fait qu'ils considèrent la thématique abordée comme impertinente et illégitime. En ces termes, nous pourrions expliquer aussi pourquoi l'entretien avec G s'est moins bien déroulé : le sujet n'est peut-être pas aussi intéressant à traiter qu'il en a l'air. Pour illustrer le fait que les personnes volontaires sont de fait intéressées par le sujet, il semble pertinent d'observer la réponse de C au mél faisant part d'une demande d'entretien avec lui :

*Bonjour Tristan,
Je te propose qu'on se tutoie.
Le sujet de ton mémoire est chouette et je peux balancer plein de trucs là-dessus haha.
On peut se voir cet après-midi vers 16h30 [quelque part] si tu es disponible ?
Bonne journée,
M. C*

S'il trouve le sujet de mémoire « *chouette* », il y trouve tout de même un aspect assez dérisoire pour le tourner dans des termes de « *balance* », de dénonciation, de scandales, de ragots. Ce propos montre deux choses : d'une part, qu'évoquer un tel sujet met forcément en tête l'idée que des ragots, des « on dit » vont être racontés (même si C est bien entendu ironique) ; d'autre part, que son volontariat est bien dû au fait qu'il ait justement « *plein de trucs* » à « *balancer* », montrant bien qu'il a vu des choses qu'il peut me raconter, alors même que beaucoup d'élus et de collaborateurs ne seraient peut-être pas dans la même position d'accès aux informations que nous nécessitons.

L'ensemble de ces difficultés a une conséquence majeure : seulement cinq entretiens ont été réalisés. Comment travailler alors avec peu d'informations ? Comment lutter contre le peu de représentativité que sous-entend ce faible corpus ?

Travailler avec un corpus réduit

L'ambition de départ sur ce travail a donc considérablement changé de nature. Néanmoins, c'est moins son niveau que sa qualité qui change : s'il s'agissait au départ de tenter de comprendre qu'est-ce qu'être soi-même consommateur de drogue, ou *addict* à celle-ci, lorsque l'on exerce une fonction aussi exigeante que celle d'élu ; les contacts auxquels j'ai eu accès ne pouvaient remplir ce rôle. D'une part donc, il ne s'agit plus de travailler sur les élus, qui étaient la cible de départ, mais sur l'ensemble des « responsables politiques », terme volontairement assez flou, et fragile, car il aurait pu y inclure d'autres profils tout à fait intéressants dans le cadre de ce travail, tels que les haut-fonctionnaires, mais que le manque de temps et de réseau n'a pas permis d'effectuer. On notera aussi qu'il aurait certainement été intéressant de pouvoir s'entretenir avec une femme responsable politique, mais c'est encore une fois le manque de temps qui a joué. D'autre part, ce ne sont pas des personnes concernées par des problèmes d'addiction ou de consommation qui ont accepté de répondre à

mes questions, mais des « Monsieur et Madame tout le monde » parmi le monde politique. Cela induit donc de ne plus travailler sur des cas particuliers et le ressenti émotionnel de ces personnes, mais bien sur le cadre global et social de la vie politique et la consommation de drogue en son sein. En cela, le caractère « émotif » de ce travail n'est plus que dans sa manière où il interroge sur les difficultés de vie des élus et qu'il tend donc d'une certaine manière à les réhabiliter face à la critique à laquelle ils s'exposent, surtout sur un sujet aussi passionné que celui de la consommation de drogue, et non d'un travail réel sur l'émotion exprimé par les interrogés. On passe donc d'une volonté d'empathie de ma part, expliquer la consommation de drogue par le ressenti émotif ; à une forme de froideur scientifique, expliquer la consommation de drogue par la sociologie du monde politique.

Pour autant, il ne faut pas nécessairement considérer que le travail aurait été meilleur s'il avait été réalisé de la manière dont il devait l'être au départ. En effet, les difficultés que nous venons d'énoncer ont aussi eu pour conséquence de libérer pleinement les entretiens et ce en deux sens :

Au sens **méthodique** : « je ne sais pas de quoi ces personnes, pas nécessairement *addicts*, vont me parler, alors je les laisse évoquer tout ce qu'elles ont envie d'évoquer » : si le sujet de la drogue est évoqué en tant qu'introduction de l'entretien, tout « rebondissement » de l'interrogé sur d'autres aspects, notamment sur d'autres sujets tabous qui entourent la vie politique, seront considérés comme assez intéressants pour être pris en compte ; ce qui donne, on va le voir, un aperçu sur d'autres sujets plus ou moins (mais plus que moins) liés à la question de la consommation de drogue.

Au sens **pratique** : « Mon expérience limitée dans la recherche n'aurait certainement pas permis un travail d'empathie suffisant lors d'entretiens avec des personnes concernées de prime abord par le problème : de fait, chaque entretien peut se libérer d'une charge qu'il aurait eu dans ce cas » : le collaborateur parlementaire non-consommateur de drogue est certes moins concerné par le sujet qu'un élu consommateur de drogue, mais son propos est plus libre : peut-être pourrait-il être capable de renseigner davantage sur l'élus consommateur de drogue que l'élus lui-même, du fait de la distance dont il dispose. Pour appuyer ce propos, le seul élu interrogé, G, a semblé être le moins à même et le plus mal à l'aise de faire partager ses expériences, l'entretien n'ayant duré que trente-cinq minutes ; alors que d'anciens élus, une femme d'ancien élu et des collaborateurs parlementaires ont pu me dire bien davantage et les entretiens avec ces personnes ont semblé plus libre et ouverts (Il n'est cependant pas à exclure que ce n'est pas forcément le malaise de G qui lui a empêché de s'exprimer mais plutôt qu'il a simplement moins de choses à raconter). C'est d'ailleurs ce qui a été tenté de produire : peu d'entretiens, certes, mais en les développant d'autant plus et en laissant du temps à l'entretien afin qu'il puisse traiter de tout, et ce avec précision.

Par manque de temps et par les difficultés rencontrées à user de « l'effet boule de neige », les entretiens ont donc vu leur nombre se limiter à cinq, avec des personnes qui ne sont d'ailleurs pas élues pour la plupart. Ceci constitue aussi donc un avantage : un ex-élus n'est plus « responsable politique » car les politiques menées ne sont plus de sa « responsabilité », il peut donc sans conséquences parler de sa précédente vie d'élus (dans le cas où il en est question) ou bien des autres élus qu'il connaît. Pour autant, il est évident que cela crée aussi une mise à distance incontestable.

Mise à distance et inconnues des interrogés

Non seulement le nombre de contacts trouvé pour réaliser ces entretiens s'est avéré limité, mais ces contacts se sont tous considérés eux-mêmes comme ne pouvant pas véritablement donner assez d'informations pour exploiter ce sujet de la meilleure des manières. Comme ce à quoi l'on peut s'attendre lorsque son réseau est peu développé, le regard extérieur de ces personnes s'avère parfois devenir un regard flou et hésitant, donnant une opinion davantage qu'une observation.

Un malaise à ne pas pouvoir renseigner davantage

Tous les interrogés – et c'est une bonne nouvelle si l'on pouvait douter de la légitimité à parler de ce sujet – ont trouvé qu'il était pertinent de traiter un sujet comme celui de la consommation de drogue dans le milieu politique, et ce pour des raisons qui peuvent être différentes et sur lesquelles nous allons d'ailleurs revenir. G va par exemple adouber la science politique et sa capacité à se saisir de sujets comme ceux-là :

Ah oui, oui c'est pertinent, j'ai toujours bien aimé la recherche scientifique, elle vise un peu à mieux comprendre des éléments peu compris...

Il semble que pour C, le sujet est d'autant plus personnel :

*C'est super pertinent, il y a beaucoup de tabous. Moi, c'est ce qui m'a donné envie de partir !
[...] Rentrer en politique, c'est rentrer dans un milieu...*

M va par ailleurs problématiser elle-même les enjeux :

C'est un sujet intéressant... ça existe forcément, le milieu politique n'est pas en dehors de la société, ce n'est pas un milieu épargné. Il y a un peu l'idée que ça fonctionnerait mieux, un peu comme un milieu pieux ! C'est intéressant de comparer avec le milieu clérical et les affaires qu'il y a autour d'ailleurs... [...] Il est aussi intéressant de se demander s'il n'y a pas des phénomènes de classe, quelle est la différence entre petit élu et le Président ?

Cependant, le fait de « problématiser » pose en soi un problème : les interrogés émettent-ils des propos émanant de leur propre expérience ou bien font-ils des spéculations comme nous avons pu le faire nous-mêmes en guise d'introduction ? En effet, il se pourrait qu'au moment d'évoquer la question de la consommation de drogue dans le milieu politique, les interrogés ne remplissent pas le rôle qu'on leur attribue au départ : alors que l'on attend d'eux qu'ils évoquent leur expérience en tant que membre du groupe à analyser, ils peuvent risquer de tomber eux-mêmes dans le piège tendu de donner les « indices » que nous avons déjà évoqués. Souvent, les interrogés n'estiment pas que leur avis permette d'élucider la question. C'est le cas de G, exprimant son malaise de ne pas pouvoir aider plus qu'il ne l'a fait :

Mais voilà, moi je peux pas vous dire grand-chose de plus. [...] Vous voulez que je vous trouve des contacts ?

D'autres s'estiment n'étant eux-mêmes pas les meilleures personnes à interroger du fait de leur position (qui a pu jouer des tours, un collaborateur parlant parfois de son milieu et parfois du milieu des élus par exemple), c'est le cas de C :

J'ai jamais vu et pris autant de drogue qu'à l'Assemblée Nationale. Mais voilà, le collaborateur peut pas en savoir davantage.

Ceci s'explique aussi pour la simple raison que, s'ils considèrent que la consommation de drogue existe bel et bien dans le monde politique et qu'elle est bien particulière, les interrogés ne s'estiment pas concernés par le problème : ils le décrivent en considérant leur regard comme très extérieur, V, au moment d'évoquer le monde de l'Assemblée Nationale et les élus et collaborateurs qui ne redescendent pas en circonscription, compare cela à sa situation. Or, « [sa] bouffée d'air, c'est la montagne » et non les soirées excessives du « microcosme » de l'Assemblée Nationale. Il explique d'ailleurs qu'il n'a jamais travaillé avec des personnes excessives :

Moi j'ai plutôt eu de l'expérience avec des bourreaux de travail, sans excès. Ce sont des bosseurs, ils dévient pas.

C'est également le cas de T, qui, bien qu'assumant une consommation de drogue (la « weed », les médicaments « tramadol » et « ibuprophène » et l'alcool), se détache d'un milieu auquel il ne s'associe pas.

Le milieu de l'Assemblée, c'est un autre monde ! J'ai une jeunesse assez simple, en montagne, et dans la montagne, tu te libères autrement...

En plus de ne pas se sentir concerné, il s'agit aussi, on le voit bien, de dénoncer ce milieu jugé excessif, et presque non-naturel, si on l'oppose à l'image de la montagne.

Se mettre à distance : dénoncer et politiser le sujet

Nous l'avons évoqué, s'exprimer sur un sujet tel que celui-là admettait forcément que la personne qui le fait a des choses à dire, qu'elle est intéressée. Si pour C, le problème est personnel, c'est parce qu'il rejette le milieu excessif de l'Assemblée, lui-même venant d'une province rurale :

Moi, c'est ce qui m'a donné envie de partir. [...] Rentrer en politique, c'est rentrer dans un milieu. [...] Et ça m'énerve, cette hypocrisie des Députés, des représentants... Ils fument du cannabis et veulent pas le légaliser ! Y a des mecs du neuf trois qui viennent servir ! On va mettre une amende à un pauvre qui fume son bédo devant chez lui après sa dure journée de travail alors que les politiques le font aussi ! [...] Parfois, les élus et les collabs sont déconnectés de leur fonction... J'ai des exemples de deux ou trois personnes que je connais et qui mâchent et oublient leur mot parce qu'ils ont trop fumé...

C, dans les propos qu'il tient durant l'entretien, ne pose pas simplement un constat ; il tend à se détacher d'un monde, un microcosme qu'il condamne lui-même. Cependant, cette condamnation n'est pas forcément une mauvaise chose pour le chercheur : Si C se passionne à propos du sujet ici évoqué, c'est qu'il

semble aussi avoir des raisons qui sont liées à ce que nous avons évoqué jusque-là et qui pourrait alors se confirmer : l'intégration quelque peu excessive de ce milieu. D'une certaine manière, C pointe à nouveau du doigt l'exemplarité du responsable politique que nous évoquions auparavant. Celui-ci doit s'appliquer aussi les politiques qu'il mène, auquel cas l'on pourrait contester sa légitimité tout autant que la légitimité de la politique en question. C politise d'une certaine manière la question de la consommation de drogue parmi les responsables politiques et le paradoxe qui les entoure. Il ajoute :

Nous, on fait un travail pour légaliser, le politique est paradoxal, il est législateur alors qu'il est consommateur ! L'amende de Colomb, c'est un scandale ! On fait une amende sévère sur un mec qui galère financièrement et derrière, il y a tous les députés qui fument tranquillement dans l'Assemblée !

C ne parle ainsi pas seulement du paradoxe autour du responsable politique mais aussi de politique en tant que telle. Le sujet est tout aussi intéressant pour V :

C'est tout à fait intéressant, c'est aux élus qu'on demande de traiter le sujet des addictions, notamment chez les jeunes. On se retourne vers les élus, et les politiques mises en place, si on fait de la répression ou de l'accompagnement, si on ouvre des salles de shoot... C'est à eux qu'on demande de répondre et ils sont directement concernés.

Toute la difficulté pour le responsable politique est de pouvoir mener des politiques publiques à propos de questions auxquelles il est lui-même confronté dans sa vie personnelle et sociale.

Le sujet étant inédit et les ressources mobilisées pour le travailler limitées, c'est donc la décision de « libérer » totalement l'entretien qui a prévalu. Si cette liberté provient de plusieurs causes pouvant être considérées comme négatives (le manque de réseau, les inconnues sur le sujet, le manque d'expérience,...), elle semble aussi avoir une conséquence sur la largesse des sujets évoqués : parler d'un sujet aussi précis que la consommation de drogue permet aussi d'étendre ce propos à d'autres thématiques concernant la vie politique et de comprendre davantage tous les tabous qui entourent la vie d'un responsable politique.

Un mode de vie à part entière à analyser

Dans ce chapitre, nous allons regarder en quoi la liberté des entretiens a permis d'évoquer des sujets bien plus larges que le simple sujet de la drogue dans le milieu politique. En effet, le fait d'évoquer un sujet tabou a semblé permettre d'ouvrir la discussion à tous les tabous concernant le responsable politique. Dans un premier temps, nous traiterons un sujet qui est revenu sans cesse dans les entretiens réalisés et qu'il paraissait impensable de ne pas inclure dans ce travail : la problématique de la vie amoureuse et sexuelle des responsables politiques. Ensuite, nous verrons qu'au-delà de la question de la drogue, ces entretiens nous ont donné des clés de compréhension de ce qu'est finalement le responsable politique et son cadre de vie.

S'entretenir librement avec des responsables politiques sur les tabous qui tournent autour de leur fonction permet donc que soient évoqués d'autres sujets peu attendus. Dans quatre des cinq entretiens, la vie sexuelle en a fait partie, soit parce que l'interrogé la lie à la notion d'addiction, soit parce qu'il s'agit de décrire le mode de vie des responsables politiques dans son ensemble.

Une addiction au sexe ?

De la même manière qu'avec les drogues psychoactives, la question sexuelle dans le milieu politique relève davantage du secret de polichinelle et de la presse à scandale que du travail scientifique. Les « affaires » concernant DSK ou encore Denis Baupin ont connu une forte médiatisation car elles posaient, comme pour les substances psychoactives, la question du rôle du responsable politique (en des termes différents car ils relèvent d'excès davantage réprimés socialement que pour la drogue) : celui-ci doit être raisonnable, se maîtriser et le retrouver dans de telles situations excessives est à la fois choquant, car il ne remplit pas son rôle d'exemplarité, et surprenant, car on s'attendrait plutôt à ce qu'il ne cède pas à ces « tentations ». Ainsi, on peut se poser les mêmes questions que celles concernant les drogues psychoactives et leur transplanter les mêmes hypothèses de travail. C, au moment de terminer sa phrase en évoquant l'entre-soi et le « microcosme » de l'Assemblée Nationale ajoute :

Mais y a un lien avec le sexe. A l'Assemblée, il y a des mœurs particulières... Par exemple, c'est fou, il y a un milieu homosexuel présent et organisé, un petit noyau qui organise des soirées libertines... Mais ça évidemment, c'est aussi un peu médiatisé, avec DSK... D'ailleurs, à mon arrivée à l'assemblée et quand j'ai dit d'où je venais, des gens m'ont dit qu'ils étaient surpris qu'au moment où l'affaire DSK est tombée, [quelqu'un de sa région] ne soit pas

tombé avec lui... Mais ce milieu, c'est fou ! J'ai discuté avec une employée de longue date de l'Assemblée, elle me disait que y a 15-20 ans, ils arrivaient avec leurs escortes dans l'Assemblée Nationale ! [...] Y a des petits jeux à l'Assemblée, autour de « la jeune députée jolie » avec laquelle il faut sortir...

Dans le milieu très particulier de l'Assemblée dont il est question ici, on trouve des « mœurs particulières ». T est du même avis :

Y a des histoires de cul à l'assemblée, c'est n'importe quoi ! J'avais un ami à l'assemblée, [un député], tu sais, ils ont un hôtel pour les députés là-bas, bah il y allait jamais, parce que les autres députés venaient avec leurs escortes !

On retrouve ici ce que dont nous avons pu parler avant cela, une forme de rejet des uns pour le mode de vie excessif des autres, surtout dans un milieu très fortement intégré, tel que celui de l'Assemblée Nationale. Pour V, qui a connu le milieu de l'Assemblée Nationale mais aussi la vie politique locale, il y a certes une particularité dans ce « réseau parisien » mais la chose existe aussi au niveau local.

Il y a un autre type d'addiction dont on pourrait parler, c'est le sexe ! C'est plus tabou, ça concerne un peu le « réseau parisien ». Certains parlementaires profitent d'être à Paris pour aller draguer. Je sais pas si ça va plus loin. [...] Il y a un jeu de séduction autour de l'élu, mais j'ai pas forcément vu des phénomènes de masse.

TL : ça existe aussi au niveau local ?

Oui, plus ou moins. On connaît moins ça ces dernières années, y a un peu moins ça. C'est moins important qu'avant. Il y a des choses qui se passaient avant et qui se passent plus : je pense que metoo a libéré des choses enfermées dans ce milieu depuis longtemps, et maintenant, on fait plus attention qu'avant. Il y a un retour à des comportements plus normaux, une prise en considération des corps... Avec l'alcool, il y a encore des dérapages, mais pas forcément plus ou moins que d'autres secteurs.

Le propos de V montre que le particularisme du réseau de l'Assemblée nationale se confirme sur la question des relations sexuelles, mais qu'il existe – ou existait – aussi des formes de jeu de séduction dans le milieu local. Cependant, V semble contradictoire sur un propos ; il « ne [sait] pas si ça va plus loin » mais estime aussi que des comportements pouvaient être abusifs envers les femmes. Certes, s'il exprime le fait que tout cela ait pu changer en raison d'une médiatisation importante de ces phénomènes (il cite le mot-dièse « metoo »), il montre aussi qu'il semble important de ne pas négliger la question et de considérer la problématique des enjeux de domination de genre dans le milieu politique.

Des enjeux politiques dans la « consommation sexuelle »

La mention de l'addiction sexuelle par les interrogés s'accompagne souvent d'une description de différentes formes de violences liées à des enjeux de domination sexuelle. V poursuit :

Sur cette question du sexe, c'est un comportement que j'ai beaucoup plus retrouvé chez les hommes. La politique, ça reste un monde sexiste, machiste. Les femmes ont beaucoup moins le droit à l'erreur. Dans les soirées, il y avait peu de femmes, voire pas. Maintenant, les femmes viennent, certes, mais elles sont pas à l'aise au bout d'un moment. Quand les élus ont un peu trop bu, ils deviennent un peu comme des ados.

Ainsi, s'il semble que le milieu politique se caractérise par des pratiques sexuelles sans doute plus assumées que le reste de la société (en considérant que l'organisation de soirées libertines ou encore le développement d'un « milieu homosexuel » soulignent cette assomption), il faut y ajouter un caractère malsain dénoncé par les interrogés. Encore une fois, l'analyse du cadre sexuel en tant que consommation de drogue semble pertinente en tant que les mêmes effets surviennent à propos des deux problématiques. En effet, l'explication selon laquelle la consommation de drogue pourrait provenir du fait d'une intégration élevée du milieu politique et du rythme soutenu que ses membres ont en commun peut s'appliquer à la « consommation sexuelle ». A l'instar de la consommation de produits psychoactifs, celle-ci semble associée à l'entre-soi qui se construit dans le monde politique. De plus, les interrogés soulignent de la même manière les excès de cette consommation, en passant toutefois de comportements excessifs pour soi à des comportements excessifs et contraignant pour autrui. D'autres « affaires » plus récentes liées à la question sexuelle dans le milieu politique sont sorties du cadre de la dénonciation d'un excès individuel de quelques-uns (comme Dominique Strauss-Kahn) pour viser un cadre social plus global comme ce fut le cas lors de la médiatisations de cas de harcèlements sexuels dans des organisations politique de jeunesse, telles que le MJS (Mouvement des Jeunes Socialistes) et le syndicat étudiant UNEF (Union Nationale des Etudiants Français) notamment (Libération

2017). Cette médiatisation a non seulement évoqué des problèmes de harcèlement au sein de ces mouvements, mais aussi une couverture de la part des personnes haut placées (on retrouve d'ailleurs ici à nouveau l'aspect auto-protecteur des responsables politiques, qui cherchent à intimiser leurs actes, même si dans ce cas, il s'agirait plutôt des personnalités politiques masculines). De plus, ces événements ont décrit des phénomènes de sanction politique qui auraient existé pour les femmes ne cédant pas au harcèlement. Dans un article de *Libération*, une militante du MJS témoigne :

J'apprends par des camarades bienveillants que le futur président se répand sur mon état psychologique supposé instable dans les instances nationales. [...] En fait, plus je disais non, plus il disait à tout le monde que je n'étais pas digne de confiance.

Ce propos laisserait à penser que des cas de promotion ou de déchéance pourraient exister en politique dans le cadre sexuel. Le sexe aurait alors, comme la drogue, une fonction politique : il serait possible de s'intégrer davantage dans le milieu politique par la pratique de relations sexuelles. D'autre part, les refuser pourrait constituer un risque pour la carrière politique du responsable. T fait part de ses sentiments sur la place du sexe en politique :

Le sexe, ça touche toute la politique, y a eu les affaires avec le MJS, avec l'UNEF... Moi j'ai vu ça, t'as clairement des mecs qui jouent sur leur position pour draguer... Et puis, y a aussi des filles aguicheuses... La politique est un peu un milieu qui a du retard, quand en session, tu entends les propos misogynes de la droite !

En politique, ou du moins dans les organisations politiques de jeunesse, hommes comme femmes sembleraient donc participer à ce cadre tout en remplissant un rôle très différent et bien défini selon le genre auquel ils appartiennent. Le monde de la politique étant un monde masculin, ce sont plutôt les hommes qui disposent des places de « cadre » dans les organisations, devenant alors des dominants, à la fois sexuels et de fonction. Ce cadre sexuel de négociation politique semble aussi exister dans les milieux politiques à des niveaux de décisions plus importants à en croire C :

Parfois, le sexe est un enjeu de politique... Par exemple, je sais que [une personnalité politique] faisait chanter des politiques avec des vidéos d'eux avec des escortes. [...] Tu vois, les groupes d'amitié diplomatique ?

T : oui, dans l'Assemblée, là...

Oui, et bien, il y a parfois des escortes dans ces soirées, et ça fait partie des procédés politiques ! C'est presque de l'échange diplomatique... [...]

Dans le cas présent, le sexe devient un outil de négociation politique tout comme nous le disions pour la drogue. Au-delà de la question du rôle du sexe en politique, C déplore des rapports « genrés » parmi les membres de l'Assemblée Nationale :

Il y a des députés qui choisissent ses collabs juste parce qu'elles sont jolies, ça existe encore... Je me souviens que lors d'une soirée organisée par [son parti] avec les élus et les collabs, on voyait que les femmes collabs draguaient les députés, et à l'inverse les députés draguaient plutôt les collabs jolies.

Ce qui existe dans les organisations politiques de jeunesse se confirme à l'échelle de l'Assemblée Nationale : les jeux de séduction sont aussi des jeux de pouvoir.

La question de la consommation de drogue et la pratique sexuelle dans le milieu politique ont finalement deux grands points communs. D'une part, ce sont évidemment les inconnues et les tabous qui tournent autour de ces deux sujets. Si la question sexuelle dans ce milieu a sans cesse été évoquée par les interrogés, c'est qu'elle mérite sans doute un travail plus approfondi que quatre petites pages à l'intérieur d'un mémoire d'étudiant. D'autre part, c'est que les deux questions font partie d'un seul et même grand thème : le cadre de vie des responsables politiques. Parler de « vie politique » prend alors tout son sens : la vie d'un responsable politique n'est pas semblable à celle d'un individu banal.

Les excès de la « vie politique »

Nous l'avons vu, la consommation de drogue des responsables politiques dans les moments de décompression semble se faire principalement entre responsables politiques d'une part, et plutôt d'une manière excessive d'autre part. Dans cette partie, nous allons nous attarder sur l'aspect excessif de la vie du responsable politique qui expliquerait l'excès dans la consommation de drogue. Pour illustrer notre propos, des citations déjà utilisées le seront à nouveau.

Un « nouvel environnement »

Nous avons vu que la consommation de drogue dans le milieu politique était un sujet pertinent à travailler (aux yeux des interrogés notamment) car les témoignages recueillis tendent à montrer qu'il existe bien une consommation importante et particulière de drogue en son sein. De plus, nous avons pu constater une chose particulièrement intéressante : pour nombre d'entre eux, il semble que le départ d'une carrière politique se corrèle à un début de consommation de drogue. Ainsi, l'entrée en politique serait un moment singulier dans la vie du responsable politique : il entre dans la « vie politique », laquelle admet des changements en profondeur d'habitudes et de mode de vie. *M* nous parle d'ailleurs d'élus qui « se déglinguent » :

Les élus ont des vies de patachon, des doubles, des triples vies ! J'ai un ami élu, très ami avec les élus et catastrophé de voir des gens qui se déglinguaient, au sens où ils se laissaient aller... Très vite, ils ont une réduction de leur volonté. C'est un milieu où il faut être assez costaud. [...] Quand on arrive dans des rythmes de vie qui sont durs, et exigeants, les gens ne tournent plus très rond, c'est normal... Je vous le dis, parmi les élus, des connaissances, il y a des gens qui changent, ils font des dépressions. Moi, je me suis bien rendu compte que je voulais pas être élu, j'aurais pas tenu le coup ! Et maintenant, vous voyez, c'est de pire en pire, avec internet... Il faut trouver la solution dans l'instant... Mais pour témoigner de ça, il suffit de regarder le nombre d'élus qui ne veulent pas se représenter après un mandat ! [...] Tout ça est assez pervers, ils ont envie de bien faire et se retrouvent embarqués dans ce qu'ils ne veulent pas faire au départ... Donc forcément, par rapport à la consommation de drogue, le monde politique n'est pas épargné et peut-être plus vulnérable.

Ici, *M* nous décrit une forme de violence que les élus éprouvent durant leur mandat. Ce sont des gens qui « ont envie de bien faire » et qui se retrouvent pris au piège. *M* considère ce processus comme pervers : si les élus arrivent à leur mandat avec toute leur bonne volonté, celle de remplir leur rôle de représentant de la Nation, quelque chose de plus fort encore domine leur volonté. Beaucoup d'élus ne sont vraisemblablement pas « assez costaud[s] » pour tenir la dragée haute face à ce piège que constitue l'entrée en politique. *T* témoigne de ce piège :

Tu entres dans un nouvel environnement, et cet environnement, c'est de la pression, t'es regardé et au quotidien, c'est café, clope, c'est boire un verre...

Ce piège, certains y échappent, que ce soit ceux qui, comme *M*, ne veulent pas se lancer dans la carrière d'élus ou ceux qui renoncent à se représenter. Pour *M*, c'est le rythme de vie qui fait que « les gens ne tournent plus très rond » : lorsqu'on rentre en politique, il s'agit de rentrer dans une nouvelle vie dont le rythme amène une forme de folie.

Précédemment, nous avons vu que *C* expliquait aussi des consommations excessives d'alcool dans le milieu politique par l'existence d'un rythme effréné :

A l'Assemblée, on travaille la nuit. Et quand des textes passent à 3h du matin, forcément ça existe, on prend un petit verre de Whisky pour tenir...

TL : Ah oui, il paraît que le rythme est d'autant plus effréné depuis l'arrivée de Macron au pouvoir.

Non mais oui, Macron a réduit les effectifs dans les cabinets, on fait 10x plus de lois qu'avant, et on voit des burn out partout. [...] Quand t'es à cran, forcément t'arrives à tomber dans l'alcool. T'as envie de relâcher, tu sors toujours avec les mêmes gens, tu parles boulot, on a envie de se libérer et donc on boit encore plus...

Employer le mot *burn out* en considérant qu'il y en a « partout » est un indice incontestable de la force avec laquelle peut s'exercer la pression liée au travail et à l'entretien de l'image des élus. Le monde politique « n'est pas épargné » par les problèmes de drogue, à la différence que l'on demande plus à l'élus que quiconque : il est censé nous représenter et donc être capable de se sublimer. En cela, le responsable politique est de plus obligé de cacher son mal-être. Si un élu venait à parler en public de son *burn out*, expression qui ne fait déjà pas l'unanimité si nous prenons en compte le fait que ce n'est pas considéré comme maladie professionnelle, il est vraisemblable qu'il soit davantage sujet à ce qu'on lui reproche son incompétence qu'à de l'empathie. Il s'agit en fait d'un cercle vicieux : élu devant remplir son rôle d'exemple pour la nation tout en restant une personne sans capacités surhumaines, il préfère lisser son image et ne pas faire part de ses faiblesses. D'un autre côté, on ne voit jamais publiquement l'élus dans des situations de détresse psychique, ce qui renforce l'image surhumaine qu'il renvoie et surtout le fait qu'il *doive* se surpasser. Ce cercle vicieux

pourrait être l'une des raisons de la crise d'identification à l' élu par le peuple et de leur mise à distance mutuelle.

Ivresse sociale

On pourrait penser que c'est en partie cette mise à distance qui favorise l'intégration particulière des responsables politiques entre eux. En effet, le changement de vie du responsable politique n'est pas seulement le fait de son nouveau rythme de travail, c'est une nouvelle vie sociale.

V nous montre que la pression liée au travail de responsable politique touche d'ailleurs aussi les proches :

Dans les entourages de l' élu, on connaît la même pression et parfois les mêmes conséquences : des phénomènes d'addiction, aussi des histoires de sexe... La tâche d' élu ou de collaborateur nécessite qu'on se relâche. Moi, ma bouffée d'air, c'était la montagne ! Mais pour les autres, ça peut être autre chose... Régulièrement, des collaborateurs couchaient ensemble. On retrouve un peu les mêmes choses dans les grands groupes privés. [...] Que ce soit à l'Assemblée ou dans des collectivités territoriales, c'est des gens soumis à des stress importants et un travail important, il faut essayer de sortir de ça et d'essayer (sic) de vivre.

On peut voir que V souligne un aspect important de la décompression. Il ne s'agit pas seulement, comme nous l'avons précédemment évoqué, de pouvoir bénéficier d'un temps de repos, mais aussi et surtout de « sortir de ça ». En d'autres termes, décompresser, « essayer de vivre », c'est pouvoir se permettre de sortir de cet entre-soi, qui semble enchaîner quelque peu le responsable politique. Cependant, cela semble encore une fois propre à l'Assemblée Nationale. V souligne le contraste entre local et national à propos du cadre social des responsables politiques :

Il y a un aspect très communautaire à l'Assemblée. Je pense qu'il y a un peu un sentiment de faire partie d'une caste privilégiée. Ils ont une façon de créer des liens qui est quand même important (sic) et donc, c'est des personnes qui ont du mal à créer une vie personnelle, elles vivent uniquement par ça. Après, tout est mélangé, quoi... On sait tout des gens autour de nous. Ils finissent le boulot à dix heures, ils restent ensemble. Il y a beaucoup d'entre-soi, j'ai trouvé. Moi j'étais pas trop là-dedans... Mais à la fin, ils sortent tout le temps ensemble et des couples se créent d'ailleurs ! Le pire, c'est ceux qui redescendent pas en circonscription... Je trouve encore qu'il y a une notion d'impunité, de supériorité qui pousse encore à aller trop loin. Alors on se bourre la gueule, y a zéro limite. [...] Dans les petites communes, il y a moins d'attente. On est attendu sur des compétences, on est là pour faire avancer des projets en se fichant du reste. Ça reste plus noble. Chez les élus locaux, beaucoup de gens ne sont pas rémunérés. Il y a un engagement avec une vision de la chose publique. Ça reste des gens qui ont des comportements qui sont les mêmes que tous les autres, et surtout sans la pression médiatique ou citoyenne.

S'il est si important pour V de trouver sa « bouffée d'air », c'est bien pour pouvoir sortir de ce cadre social qui l'enferme et revenir au réel, au terrain, face à l'euphorie artificielle de « ceux qui ne redescendent pas en circonscription » (en référence à une citation précédente). Cette euphorie, M la compare à celle du milieu du trading :

C'est comme le milieu du trading, un milieu artificiel dans lequel il y a une certaine euphorie, on se gave d'un pouvoir qu'on croit voir et la politique, c'est pareil ! L'Assemblée, c'est un petit peu comme une grande école : il y a des rituels, une forte pression sociale pour les étudiants, presque des bizutages...

Le cadre social du milieu politique et les déviances qui y sont ici associées témoignent indiscutablement de cette « euphorie ». Ici, le mot « euphorie » désigne quelque chose d'artificiel et d'irrationnel. Pour M, l'euphorie, c'est « se [gaver] », c'est excessif ; à la manière d'une euphorie ressentie lors de la prise de drogue. Le cadre social du milieu politique aurait alors les effets d'une drogue et, si l'on se réfère à l'équation E=SIC, le contexte se mélangerait alors à la substance.

Si en premier lieu, l'euphorie peut s'expliquer facilement par le contact nécessaire et amical avec des personnes de son bord politique, elle peut prendre une mauvaise tournure dès que sa recherche est permanente. C'est toute la contradiction que souligne T ci-dessous. En ces termes, la recherche de l'ivresse sociale peut devenir une forme d'addiction.

J'étais à deux doigts de vriller totalement, tu bois, tu bois, tu bois, ça élimine toute la pression, j'en ai reparlé avec ma compagne... Mais c'est aussi un plaisir de bosser, tu passes

des moments avec des potes ! [...] Avec les jeunes socialistes, en réunion, je ramenaient de la weed, le lendemain, on organise un meeting à 7h du matin ! [...] mon parcours politique est teinté des soirées qu'on a pu faire. [...] On parle de « la grande famille socialiste », tu ris avec eux tout le temps, tu passes ta vie avec les mêmes personnes, tu fais du social aussi, dans le parti, il y a le reflet de la société, tu es à la première loge des divorces, des drames familiaux, j'ai jamais fait autant d'enterrements que depuis que je suis au PS... On se connaît bien, quand ils me font des cadeaux, c'est des bouteilles de champagne, des bouteilles de vin ah ah ! [...] Moi, j'ai essayé de garder le lien avec les autres mais c'est très compliqué. C'est ce qu'on a reproché à Hollande aussi, on crée une coquille, il s'est enfermé dans l'Elysée.

CONCLUSION. « LA POLITIQUE EST UNE DROGUE »

S'il est certain que la nature du corpus d'entretiens et le nombre limité de ceux-ci peut amener à penser qu'il est difficile de considérer ce travail comme totalement légitime pour comprendre la consommation de drogue parmi les responsables politiques, il a tout de même le mérite de se pencher sur un sujet nouveau. De plus, si l'ambition affichée de ce travail s'est vue fléchir face au manque incontestable de réseau mobilisé, la souplesse de méthode qui en émane a incontestablement permis de comprendre davantage ce qu'est la vie sociale, politique et personnelle du responsable politique. Cette vie « politique » pourrait se résumer à cette phrase de T :

Mais au final, la politique est une drogue ! La politique est une passion !

Alors qu'il évoque la pression de son rythme de travail et l'exacerbation de sa vie sociale, T conclut par cette phrase qui révèle un intérêt particulier pour ce travail : réfléchir sur la consommation de drogue dans le milieu politique ne peut pas se faire sans considérer que la vie politique peut devenir une drogue en elle-même. Les produits psychoactifs, ou même les relations sexuelles, ne seraient qu'une part infime mais représentative du fonctionnement global de la vie politique. Des caractères addictifs semblent d'ailleurs se constater dans divers aspects de cette vie : non seulement donc, la drogue et le sexe, mais aussi la nourriture (selon V), ou même la simple intégration sociale. Si la vie politique admet un caractère malsain selon tous les interrogés, elle est aussi un piège tendu, une addiction en tant que telle. Ainsi, ce n'est pas étonnant que T évoque en tant qu'addictions des comportements qui ne relèvent plus de la consommation de drogue :

Sinon, en tant qu'addiction, y a l'addiction au portable, ça c'est sûr ! Quand tu fais de la politique, t'es branché sur les fils de l'AFP : l'actu devient une drogue !

Ce ne sont plus quelques excès à relever de part et d'autres de la vie politique qu'il est intéressant de relever, c'est son excès en elle-même. Considérer que « l'actu devient une drogue » alors même que l'on pourrait estimer que celle-ci fait partie du travail du responsable politique démontre bien que c'est le travail du responsable politique en lui-même qui est addictif et parfois malsain.

La double exemplarité du responsable politique

Le paradoxe du responsable politique que nous soulevions en introduction se retrouve pleinement dans le sujet de la consommation de la drogue dans la vie politique. Comme le dit T, « on demande aux politiques d'être des dieux, des surhommes », au sens où ils sont censés représenter une forme déifiée de l'être humain, un exemple pour le peuple : il doit pouvoir maîtriser son corps, ses émotions et démontrer sa capacité à prendre des décisions rationnellement. Par ailleurs cependant, le responsable politique doit aussi disposer d'un aspect « surhumain » en tant qu'il doit pouvoir être capable d'intégrer un rythme de vie extrêmement exigeant. Que constitue alors l'exemplarité dont doit faire preuve les élus et les responsables politiques ? Au moment de commencer l'entretien, G semble trouver le sujet de la consommation de drogue intéressant en tant qu'il pose la question de ce paradoxe :

Ca interroge sur la légitimité de l'élu, s'il est un représentant, il doit aussi représenter les travers de la société...

En effet, le politique a deux casquettes : il est *exemplaire* car il est – ou censé être – un modèle de raison, celui auquel on donne sa confiance ; mais il est aussi *exemplaire* de ce qui existe dans ce peuple qu'il représente et donc aussi de ses travers. T estime d'ailleurs que le monde politique regroupe ni plus ni moins que ce qui existe dans le reste de la société :

Le monde politique a ses tares de, on va dire, la société mondialisée ! Donc, le harcèlement sexuel, les excès de la société, on la retrouvera (sic) !

Enfin, il semble nécessaire de rappeler à nouveau l'équilibre fragile sur lequel repose ce travail. S'il devait se constituer d'entretiens avec des personnes consommatrices de drogue de prime abord, il est devenu une tentative de première approche globale de la consommation de drogue dans le milieu politique, alors même qu'il ne repose que sur cinq entretiens, lesquels sont réalisés avec des personnes au profil très différent. Il faut donc voir ce mémoire avec les regrets qu'il forme : il semble qu'il eût été utile d'interroger d'autres élus, des femmes élues, des femmes collaboratrices, des fonctionnaires, et bien d'autres. Ce travail ne peut donc être suffisant que s'il se complète d'autres travaux qui cherchent à en savoir davantage sur la question. D'autre part, il amène aussi à poser d'autres problématiques dans le cadre de la vie politique, notamment les questions sexuelles (dont l'évocation est d'autant plus limitée dans ce mémoire) et plus globalement les difficultés, les *burn out* auxquels sont confrontés les responsables politiques au quotidien.

FEMMES DANS UN MÉTIER D'HOMMES

Nina Kropotkine-Watson

"We teach girls to shrink themselves, to make themselves smaller. We say to girls, you can have ambition, but not too much. You should aim to be successful, but not too successful. Otherwise, you would threaten the man."

Chimamanda Ngozi Adichie

Ce travail de mémoire⁴ repose sur douze entretiens réalisés en 2019 en France: une élue municipale, un adjoint au maire, une députée et candidate aux élections municipales, une députée, une adjointe au Maire, une Ex-Ministre, une conseillère politique, une militante associative, une députée européenne, une responsable d'un syndicat étudiant, une responsable d'un mouvement politique de jeunes, une sénatrice et l'épouse d'un maire urbain. Pour des raisons de confidentialité, les témoignages ont été anonymisés et les références nominales ou géographiques ont été retirées.

Conseil au lecteur averti : gardez en tête que l'entretien est, par excellence, une forme de discours, une présentation de soi, une image que l'on souhaite renvoyer.

INTRODUCTION. LE DISCOURS SENSIBLE ISSU DES RÉCITS AUTOBIOGRAPHIQUE

Quand on entend que « *La France n'est pas un pays à prendre comme une femme* », que « *l'élection présidentielle n'est pas un concours de beauté* » ou encore, et c'est la cerise sur le gâteau, « *Mais qui va garder les enfants* », on croit penser à une blague. En réalité, ce sont ceux qui nous gouvernent qui ont l'audace mais surtout le mauvais goût de pratiquer ce sexisme ordinaire. La légitimité des femmes à exercer des fonctions de prestige est sans cesse remise en cause.

J'ai appris, par mes observations et mes lectures, que le genre est porteur de différence. Il est significatif. Certaines distinctions de genre portent préjudice. Pour reprendre les termes de Pierre Bourdieu, « *les positions sociales [...] sont [aussi] sexuées et sexuantes* ».

Avant l'écriture de mon mémoire, j'avais envie d'entendre les femmes politiques françaises parler de leur parcours politique, mais surtout de leur parcours en tant que femme. J'étais convaincue que le fait d'être femme avait une incidence sur la manière dont se vivait la politique de tous les jours. J'avais envie de transmettre leur parole et surtout de leur laisser la parole.

Je voulais tout savoir sur elles. Leurs forces et leurs faiblesses, leurs angoisses et leurs espoirs. Je voulais - je continue de vouloir - savoir pourquoi les femmes en politique ne sont pas toujours traitées comme les hommes, si elles le ressentent ou si elles en font abstraction, si les violences de genre se manifestent au quotidien et enfin, si pour se faire une place dans le jeu politique elles doivent se comporter en tant qu'hommes.

Au cours de mes recherches, j'ai interrogé douze personnes ; des femmes principalement, le sujet s'y porte, et un seul homme, puisque les exceptions confirment la règle. Je vais tout de même utiliser le pronom personnel "elles" pour parler dans l'ensemble. Bien que l'unique membre masculin de mon

⁴ Je tiens à remercier le responsable du séminaire "Frissons du pouvoir" pour sa disponibilité, son écoute et son aide, dont ce mémoire est l'aboutissement. Je remercie aussi Ségolène Marbach qui a bien voulu m'accorder son temps précieux pour assister à ma soutenance. Enfin, je remercie du fond du cœur les personnes avec qui je me suis entretenue, celles qui ont donné sens à mon travail.

échantillon l'emporte grammaticalement, je trouve grotesque d'écrire un mémoire sur les femmes au masculin.

Elles m'ont consacré, chacune, une heure de leur temps, entre deux rendez-vous, le temps d'un café ou de se changer les idées. Je les ai contacté par mail dans un premier temps puis par téléphone. J'ai quelques fois eu affaire à un secrétaire ou à un attaché, à qui je m'efforçais d'énoncer mon travail brièvement. J'ai accordé, sous les consignes de mon directeur de recherche, une grande importance à l'anonymat et la confidentialité des entretiens. Toutes indications nominales ou géographiques ont été effacées.

Mon premier courriel à avoir été envoyé ressemble à celui-ci:

Chère Madame X,

Je suis étudiante à Sciences Po Grenoble en 3ème année et j'aimerais vous rencontrer dans le cadre de mon séminaire de recherche. Il s'agit d'une enquête par entretien pour analyser la place des femmes en politique et leur rapport au pouvoir.

Si vous en acceptez le principe, nous pourrions échanger sur votre expérience personnelle en politique, vos engagements et votre trajectoire. L'entretien s'inscrit dans un protocole de recherche comparative, il dure 60 minutes, il est confidentiel et les propos recueillis seront strictement anonymisés lors de l'écriture du mémoire.

Bien à vous,

Nina Kropotkine-Watson

Une fois assise en face de mon interlocuteur, j'interroge en trois temps. Tout d'abord, je remonte aux origines : la politique avant la politique, l'enfance, le milieu, les parents, l'école et les premiers souvenirs politiques. Qui sont ces femmes et pourquoi ? Quels ont été les événements marquants de leur vie ? Quelles sont leurs sources de force, de douleur et d'inspiration ? D'où est née leur envie de se battre ?

Ensuite, j'interroge les premiers pas en politique, les premiers émois, les premiers combats. D'où naissent les convictions ? Quelles sont les idées qui changent le monde ? Celles qui valent le coup de se battre ? Comment se confronter à la réalité politique ? D'où provient la force et l'envie de s'immiscer dans ce monde violent ? Avez-vous été victime de votre genre ? Quel est l'avenir des femmes en politique ?

J'interroge enfin les femmes sur leur parcours politique, le sexisme ordinaire, la prise de parole, le courage, la fatigue, les combats qu'elles ont portés et sur les efforts qu'elles ont dû fournir.

Les témoignages que je vous transmets sont l'âme, le corps et la chair de ce travail de recherche. Ces femmes débordées m'ont accordé un peu de leur temps pour réfléchir et pour répondre à mes questions, pourtant quelque fois indiscretes. Une confiance s'est établie entre les interrogées et moi. Je crois que les réponses recueillies et retranscrites dans ce mémoire sont tout à fait sincères et authentiques. Une intimité s'est créée au cours de chaque témoignage, comme si je rentrais très subitement dans la vie d'un inconnu, prêt à se livrer auprès de moi. À chaque sortie d'entretien, je me suis sentie un peu bouleversée.

1. LES EMPREINTES DU PASSÉ : REMONTER AUX ORIGINES

La socialisation primaire est celle de l'enfance et de l'adolescence sur laquelle se construisent la personnalité et l'identité sociale d'un enfant. Elle se fait essentiellement par la famille, et plus tard par l'école. Émile Durkheim définit ainsi ce phénomène : "*la socialisation méthodique de la jeune génération par les générations précédentes est déterminante pour la suite de l'apprentissage et de la vie en société.*" Annick Percheron (La socialisation politique, 1993) ajoute que la socialisation "*donne aux individus la matière profonde de leurs perceptions, de leurs représentations, de leurs attitudes. Elle les aide à construire le fond de carte sur lequel viendront s'inscrire avec des contenus différents, des reliefs différents, les événements successifs*".

L'héritage a un poids et c'est exactement pourquoi j'ai voulu creuser les origines de mes interrogées.

Dès l'enfance, la passion pour la politique émerge. Certaines des interrogées se distinguent par les qualités académiques qui les propulsent vers l'avant de la classe. D'autres sont sensibles à leur milieu social ou naturel tandis que d'autres encore se bousculent pour représenter la classe aux élections des délégués.

Le contexte familial est bien souvent déterminant dans les choix et orientations de mes interrogées. La famille comme première instance socialisatrice influence la perception des enfants et inculque certaines valeurs. Par effet de mimétisme, les enfants répliquent, du moins au début, les comportements de leurs parents. Pierre Bourdieu (*Le sens pratique*, 1980) utilise le terme d'*habitus* pour caractériser l'ensemble des dispositions dont hérite et qu'acquiert un individu au cours de sa vie : *“les conditionnements associés à une classe particulière de conditions d'existence produisent des habitus, systèmes de dispositions durables et transposables”* fonctionnant comme *“principes générateurs et organisateurs de pratiques et de représentations qui peuvent être objectivement adaptés à leur but sans supposer la visée consciente de fins et la maîtrise expresse des opérations nécessaires pour les atteindre”*. Cet habitus, soit l'assimilation des normes et valeurs d'un groupe social, contribue à façonner la manière dont l'individu aborde les choses selon des logiques qui lui sont propres. Les discours proposés par les autorités légitimes (parents, école, médias) influencent le processus d'inculcation des enfants notamment par le climat affectif. De manière générale, les préférences politiques des enfants sont souvent proches de celles de leurs parents bien que des écarts entre les discours et les pratiques peuvent conduire à un *effet de double bind* : détérioration du processus d'inculcation, développement de l'autonomie et même rejet des valeurs dominantes (Annick Percheron, *La socialisation politique*, 1993).

La politique s'apprend et se transmet

À mes interrogées, je pose systématiquement la question des influences, des inspirations qui ont pu forger leur désir de se lancer en politique. Pour certaines, la politique est une évidence. Si enfants, elles ne comprennent pas encore la signification de ce mot, elles en sont curieuses. Certaines grandissent dans des milieux très politisés, assistent aux grandes manifestations en poussette, regardent les débats télévisés des élections présidentielles et écoutent les discussions des adultes lors de repas. Les inspirations sont familiales, environnementales ou médiatiques.

L'influence de la mère est quelque chose qui ressort souvent. Cette inspiration féminine est assez subtile. Contrairement au père qui peut être admiré pour son discours ou sa notoriété, la mère est davantage un modèle de devoir, de dévotion et de courage. Selon l'époque, elle peut être effacée ou au contraire vindicative mais elle porte quasiment toujours un message. Pour mes interrogées, la figure maternelle est généralement source d'inspiration, même pour celles qui se construisent en opposition à leur modèle féminin.

Tandis que certaines sont influencées, les autres font cavalier seul. La politique est quelque chose de très personnel, qui titille les sensibilités de chacun. L'envie de s'engager peut survenir d'un événement marquant, d'un sentiment d'injustice, d'une recherche de soi. Pour certaines, s'investir pour les autres et porter leurs combats est une manière de donner sens à une vie. D'autres raisons poussent l'engagement politique : l'adrénaline, le jeu, l'ivresse de campagnes et la proximité du pouvoir.

Un attrait pour la politique dès les toutes premières émotions

Députée européenne : « J'ai développé ça depuis toute petite, j'étais déléguée de classe et j'avais envie d'aider les autres, je me sentais responsable. Je voyais la vie comme un engagement. »

Responsable d'un syndicat étudiant : « En tant que fille unique, j'ai toujours eu des discussions à la table des grands, je me sentais concernée par les grands sujets, je ne sais pas si c'est prétentieux de dire ça. Je me suis construite à table et aux manifs. »

Responsable d'un mouvement politique pour jeunes : « Je ne le disais pas forcément aux profs, mais ce que je voulais faire c'était devenir Présidente de la République. Je voulais changer le monde. Je notais toutes mes idées dans un carnet. »

Un contexte familial parfois déterminant

Conseillère politique : « Mes parents sont très politisés, ils sont militants écologistes. Ils étaient engagés mais plutôt au niveau des idées, moins des actions. Je suis imprégnée par la politique depuis l'enfance, j'ai le souvenir d'avoir accompagné mes parents voter, je rentrais avec eux dans l'isoloir. »

Responsable d'un mouvement politique pour jeunes : « Mon père se revendiquait trotskiste, dans leur groupe ils ne s'appelaient pas par leurs prénoms, ils avaient des blases. Ma mère était plutôt PS, dans les mouvements antiracistes, Touche Pas à Mon Pote. »

Sénatrice : « Dans le village, mon grand-père était maire et ma grand-mère institutrice, il me manquait plus que mon oncle comme curé ! »

Députée et candidate aux élections municipales : « Je sais d'où je viens. Mes grands-parents ne savaient même pas lire. Ni écrire. En deux générations, je suis députée. Je suis fière de ça. Il ne faut jamais être blasé. C'est grâce à la République française que je me suis émancipée. Par le travail. On n'avait pas de fric dans la famille. C'est avec nos cerveaux et le travail. »

Élue municipale : « J'ai grandi dans un milieu rural avec un attachement à la terre, un rapport à la nature et à la montagne. Cela a peut-être eu un impact sur mon engagement. Je voulais protéger cet espace. »

Ex-Ministre : « Ma mère votait n'importe quoi, c'était totalement incohérent. Sa famille était très aristocratique et royaliste par nostalgie. Ils se vouvoyait entre eux. Mon père était lui républicain, il est le parfait exemple de l'ascenseur social. Ses parents ne parlaient pas français, ils parlaient patois. Mais les deux étaient normaliens. J'ai grandi au sein de deux extrêmes en fait, c'était un couple insolite, c'est plus rare la mixité comme ça maintenant. J'ai très vite compris que la politique n'avait rien de rationnel. »

Des formes d'inspiration

Sénatrice : « Mon grand-père était agriculteur, très engagé politiquement. C'était un homme libre. Il a continué à fumer la pipe toute sa vie, même dans les lieux publics après l'interdiction. J'avais une fierté à le voir, à l'accompagner dans ses déplacements et ses rencontres. Il est mort il y a 20 ans mais on m'en parle encore aujourd'hui dans le département. »

Responsable d'un mouvement de jeunes : « Mon engagement vient aussi certainement de mon père qui est décédé quand j'étais jeune fille. Il était engagé et croyait en ses idées. Il y a sûrement une volonté de filiation. »

Un parcours isolé

Militante associative : « Je suis une enfant de la guerre, née en 42, mes premiers souvenirs sont les bombardements. Ma famille n'est pas du tout politisée...enfin, leurs noces ont tout de même eut lieu à Paris en 1936 lors de la grande grève. C'est un sujet de fierté. »

Députée européenne : « Je n'ai pas eu de modèle dans ma famille, ça n'intéressait personne la politique. »

Adjoint au maire : « Je suis fils d'ouvrier et de femme de ménage d'un village de Savoie. J'ai vite senti qu'on était pauvre. En politique, j'en ai rapidement sû plus que mes parents. Naturellement, j'étais de gauche. »

Élue municipale : « Mes parents, eux, n'étaient pas engagés. D'ailleurs on ne savait même pas pour qui ils votaient. Mais c'était très important d'aller voter. »

Une forme de rejet

Adjointe au Maire : « De par mon caractère, j'étais curieuse d'assister à une manifestation...pour l'agitation sociale je pense. Mes parents n'étaient pas politisés. Quand mes parents ont appris que j'étais allée manifester, ils étaient verts. Pour eux c'était inimaginable. »

Responsable d'un syndicat étudiant : « Mon père est ouvrier, on n'a pas vraiment de discussions. Je vois rarement mon père, il ne sait pas grand-chose de moi... Il fait partie des gens qui disent que les politiques sont "tous pourris". Je laisse tomber. Ce n'est pas vraiment un modèle. »

La touche maternelle

Adjointe au Maire : « Ma mère pleurait en faisant les comptes, ne mangeait pas, non pas parce qu'elle n'avait pas faim mais parce qu'elle se sacrifiait. Elle était dévouée à son mari et à ses enfants. Elle parlait aussi de l'importance de s'émanciper, de ne dépendre de personne, ce qui est paradoxal aux yeux de sa propre situation. C'est une femme profondément humaniste. »

Ex-Ministre : « Ma mère enseignait tout comme mon père et ils recevaient le même salaire. Ma mère était très libre, complètement farfelue avec ses élèves d'ailleurs surtout dans son système de notation - aucune cohérence ! »

Députée et candidate aux élections municipales : « Ma mère était une combattante. Oui une battante, une féministe très présente pendant les rassemblements de 68. C'est elle qui m'a élevé avec deux sensibilités : l'une aux violences faites aux femmes, dont elle a été malheureusement victime et l'indépendance. L'indépendance dans l'amour, le fait d'avoir la possibilité de partir si l'on le souhaite. Je considère normal de réussir, d'avoir de l'ambition, de choisir un homme par envie et non par besoin. Je n'ai besoin d'aucun homme, ni dans l'amour ni dans ma profession. C'est mon rapport aux hommes en général. »

Député européenne : « Ma mère ne faisait rien, elle s'occupait de nous. Ce n'est pas un modèle pour moi de rester à la maison. »

L'école : un passage marquant

L'autre agent aux prémices de la socialisation politique est l'école. C'est aussi une étape éducative importante pour les enfants qui se sensibilisent à leurs pairs et leurs milieux. David Easton (Children in the Political System, 1969) identifie quatre phases dans le processus de politisation des enfants : la "politisation" c'est-à-dire la sensibilisation à l'univers politique; "la personnalisation" quand l'enfant est mis en contact avec le système politique par l'intermédiaire de personnalités marquantes ; "l'idéalisation" où les figures d'autorité sont perçues comme bienveillantes ou malveillantes et "l'institutionnalisation" quand l'enfant rationalise sa perception du système politique. Au sein de la famille puis de l'école, les enfants se sensibilisent aux notions de vivre-ensemble.

Pour les plus chanceuses, la récompense des bonnes notes et la soif de curiosité font de l'école un endroit où l'on se réalise. Pour d'autres, cet endroit se caractérise par la violence et la méchanceté, l'exclusion et les moqueries. L'école, comme premier endroit de socialisation, laisse des traces. De manière frappante, l'école parvient à provoquer des désirs politiques.

Militante associative : « J'étais scandaleusement bonne élève. Les mères de autres enfants s'insurgeaient contre la maîtresse. Ils l'accusaient de me chouchouter. J'ai reçu, parmi d'autres, le prix de l'excellence de la femme intérieure ! Alors je me demande bien sur quels critères...tout le monde à la maison se moquait de moi ! Aux garçons étaient attribués le prix de la camaraderie. Le genre n'est pas un sujet à l'époque. J'ai reçu le prix de l'excellence aussi, accordé pour la première fois à une fille. Comme récompense on avait le droit à un vol aller-retour Air France. Cependant, on a décidé qu'une femme ne pouvait pas voyager seule. Le billet a été donné au deuxième.»

Ex-Ministre : « Mon père a insisté pour me mettre dans l'école prolo du coin. C'était une école très populaire, très défavorisée. J'ai retrouvé certains de mes camarades de classe dans la page des faits divers. Je ressentais comme une forme de culpabilité due à mon appartenance familiale. Mon enfance était riche en rencontres, je me souviens avoir hébergé un bon nombre d'intellectuels à la maison, mes parents étaient occupés à travailler et nous les enfants, nous étions libres. Très jeune j'ai lu des livres qui n'étaient pas de mon âge. »

Responsable politique d'un mouvement pour jeunes : « Mon surnom c'était la prof d'histoire. J'étais l'intello de service dans ma campagne. L'insulte était révélatrice d'un milieu aussi. Je me suis rendue compte que j'avais de la chance, d'avoir grandi ailleurs, d'avoir pu réfléchir autrement. Je me rendais compte du décalage. »

Conseillère politique : « J'ai toujours été première de classe, du genre intello, pas très à l'aise. La proie facile ! »

2. L'ENTRÉE EN POLITIQUE : LES PROMESSES, LES PASSIONS ET LES LARMES EN POLITIQUE

Les convictions sont ancrées dans la pierre et dans la chair. Les combats d'idées nécessitent un acharnement au travail, de ne jamais baisser les bras sans toujours prendre le temps de respirer. Les raisons de l'engagement sont évidemment personnelles, sensibles à une histoire, nourries par des principes et parfois simplement victimes du hasard. Il y a les convictions réfléchies, et les convictions d'instinct.

La politique se vit à 100 km/h.

Chaque personne que j'ai interrogée est animée par le combat qui lui paraît le plus juste, le plus grand ou le plus important : les injustices sociales ou de genre, la laïcité, la patrie, la méritocratie et d'autres encore. Qu'est-ce qui pousse à s'engager ? Une envie rationnelle de défendre une cause ou un pur jeu du hasard ? Certaines l'expliquent par leur caractère, souvent bien tranché. Elles sont sensibles aux injustices et se sentent personnellement touchées lorsqu'on s'en prend à leur cause. Leurs sensibilités se construisent par leur vécu, par ce dont elles ont été témoins, par leur passé parfois tumultueux ou par transmission.

Pour durer en politique, il faut savoir être costaud(e) ! La violence est quasiment inévitable, on me répète qu'il faut savoir prendre sur soi et avancer. Certaines parlent de "carapace", tandis que d'autres s'acharnent pour imposer le respect. En plus d'être discréditées pour leurs idées, comme tout le monde en politique, les femmes sont l'objet d'un regard biaisé nourri d'idées préconçues et souvent sexistes sur ce que devrait ou ne devrait pas être l'identité féminine. Le poids des étiquettes et des exigences auprès de ces femmes politiques participe à leur remise en cause. Ces remises en cause parfois extérieures sont aussi intérieures : comment par soi-même se sentir légitime ? Et pourquoi les femmes se posent systématiquement la question ?

La politique est capricieuse. Elle s'invite à la table de dîner, s'installe dans le lit conjugal et empiète sur toutes les activités. Entre la politique et le reste, le plus difficile est de savoir dissocier. La politique indirecte, celle vécue par l'entourage est un sujet très peu étudié mais pourtant passionnant. Cette politique vécue par procuration m'intéresse pour plusieurs raisons. Tout d'abord, pour évaluer les ressorts de la politique et le poids qu'elle fait porter sur les épaules de ceux qu'on aime. Faut-il être profondément égoïste ou individualiste pour se dédier à la politique quand on sait l'impact qu'elle peut avoir ?

Les raisons de l'engagement

Par conviction

Adjoint au maire : « L'école de la République m'a tout apporté. Elle m'a permis de faire des études, de quitter ma campagne Je suis très attaché à la République. Il fallait lui donner en retour. »

Élue municipale : « Je me préoccupais beaucoup de mon avenir. Pour moi, surtout pour les femmes, il fallait s'en sortir grâce aux études et aux diplômes. Si les frais augmentaient de trop, je savais que ça allait être foutu pour moi. Alors je suis allée manifester. »

Élue municipale : « Au collège, j'ai lu un article sur la faim dans le monde. Je me sentais révoltée. Je ne voulais pas rester passive. »

Députée et candidate aux élections municipales : Mon engagement est récent. Jusque-là, je ne trouvais personne qui me ressemble. Il m'arrivait même de ne pas voter. Mais maintenant je crois qu'il faut regagner cela. Avec l'honnêteté et proximité. Mes fondements sont l'intégration par le travail, l'égalité des chances et la réussite éducative. La laïcité aussi. J'y crois très fort. »

Ou par hasard

Député : « Mon engagement est survenu suite à un choc, un glissement de terrain qui a paralysé mon village et fait quelques victimes sur son passage. Je voulais avoir un rôle dans sa reconstruction. Je n'avais aucune prédisposition mais je voulais agir. »

Députée européenne : « Je faisais partie d'une association : le Cercle National des Femmes européennes. Qu'on le veuille ou non, mon parti [Le FN] mettait les femmes en avant. On m'a désigné en tête de liste pour les régionales. Il pensait qu'une femme pouvait gagner. Il ne s'est pas trompé. Le journal régional du coin a dû en effet changer sa une! »

Sénatrice : « Je suis entrée en politique par hasard. En 2001, j'ai acheté un appartement aux enchères à Méribel. Il y avait un lien entre le syndic et la mairie, de laquelle je me suis rapprochée. Petit à petit j'ai tissé des liens, j'ai monté ma propre liste avant d'être élue. »

Le combat

Les blessures

Sénatrice : « Mon engagement a toujours été celui de la Famille et de la protection de l'Enfance. Le drame de ma vie a été de n'avoir jamais été parent. Parenthèse fermée. »

Conseillère politique : « J'ai été victime de harcèlement scolaire pendant trois ou quatre ans. Le harcèlement sous toutes ses formes est mon combat principal. Ma pierre angulaire. »

Adjointe au Maire : « Récemment, deux gamins de ma circonscription sont morts. C'était terrible. L'émotion des gens, ce que je ressentais moi en tant que mère, gérer la tension dans le quartier. La situation est la plus dure quand il y a eu un drame. Il y a des événements qui nous dépassent. Le plus difficile est de maîtriser ses émotions. J'ai du mal avec ça. Ça vous emporte. Comment être dans l'empathie sans perdre la raison. On n'est pas des bouts de bois. »

Ex-Ministre : « Un souvenir particulièrement pénible est celui de Jospin qui ne passe pas le deuxième tour contre Le Pen. Je tenais un bureau de vote en plus, je devais contenir mes émotions en attendant que les résultats officiels soient publiés. J'en ai été malade. Ce n'était pas possible, socialement, culturellement, surtout pour ma génération, on pensait que ça n'arriverait plus jamais. »

L'envie de se battre

Député européenne : « Moi je me bats pour que les gens aient une vie meilleure. J'ai eu de la chance, j'ai eu une vie sans problème, mais je sais que tout peut basculer. Quand j'entends une mère de famille de trois enfants, me dire que le 15 du mois elle n'a plus rien à donner à ses enfants, ça m'interpelle. Je me bats également pour l'accueil des migrants. »

Ex-Ministre : « La culture à l'époque était très politique, je regrette que ça ne soit plus le cas aujourd'hui. C'est un moyen de produire de la mixité. La mixité est une richesse, si on reste dans l'entre soi on s'embête. Je déteste aussi la bien pensance, j'aime la poésie et les beaux discours mais je suis une femme d'action. Je suis très sensible à l'action, il faut se mouiller ! Il ne faut pas se laisser berner par les discours, les discours de stéréotypes de bien-pensance. J'aime la politique pour les projets plus que pour les clubs, j'aime agir et construire. Je déteste les clubs et l'entre soi. »

Une question de tempérament

Députée et candidate aux élections municipales : « Je dis souvent, de manière vulgaire, que j'ai plus de couilles qu'un homme. »

Député européenne : « Une femme politique doit avoir beaucoup d'énergie. En politique, on fait face à ses adversaires. La réussite dépend du tempérament, moi j'en ai toujours eu. Je ne l'ai pas perdu d'ailleurs, si vous n'en avez pas, on vous écrase. »

Ex-Ministre : « J'ai mauvais caractère. Il y a un moment je casse, alors qu'il faut, en politique, avoir la faculté de laisser glisser. Je prenais trop les choses à cœur. Il faut avoir le cuir tanné. Ça atteint l'équilibre, il faut avoir un côté privé équilibré, je ne dis pas stable parce que bon..., mais équilibré. »

Adjointe au Maire : « On m'appelait l'araignée rouge. On peut dire que j'ai un sacré caractère. Je ne suis pas toujours aussi dure mais je ne suis pas dans le jeu du politique, je fuis les réseaux et je ne réponds qu'à certains journalistes. Les autres je les envoie balader. »

Responsable d'un mouvement politique pour jeunes : « Je commence doucement à me construire une carapace. Je crois en ce que je fais, j'assume ce que je dis alors qu'avant j'avais toujours peur de mettre les pieds dans le plat. Je le mérite, je n'ai pas volé ma place. »

Les ressorts émotionnels

L'intensité du pouvoir

Ex-Ministre : « Quand on est émotif et sensible comme moi on apprend en prenant des coups, de ses erreurs, on réagit. Il faut de l'empathie pour comprendre, savoir écouter. Aller sur le terrain c'est formateur. »

Responsable d'un mouvement politique pour jeunes : « Je fais les choses à 120%. C'est ma force et ma faiblesse. Il y a la force du collectif, l'adrénaline de faire partie d'un ensemble plus vaste. Je suis une pile électrique, on me demande régulièrement si je suis sous extase pendant nos week-ends.

Responsable d'un mouvement politique de jeunes : « Quand je milite, j'ai l'impression d'être investie dans une cause tellement plus grande, c'était tellement plus important. Quand on a gagné les primaires en 2017, on sentait qu'on pouvait gagner, on a fait la fête toute la nuit.»

L'oubli de la vie privée

Ex-Ministre : « Les gens ne se rendent pas compte du travail de l'élu : c'est chronophage. On vous appelle, il y a des contraintes. Un jour quelqu'un me parlait des élus qui passaient leur temps à papillonner de cocktail en cocktail. Je l'ai planté. Non mais ça va à la fin. Quand on est ministre on peut oublier sa vie privée. »

Députée : Quand j'ai décidé de prendre le poste de député, j'ai dit à mon conseil de famille, que je ne tolérerais aucune question sur mon emploi du temps. Ça allait être intense ! »

La politique subie

Conseillère politique : « La politique entre dans la vie professionnelle. Les relations interpersonnelles, amicales et professionnelles sont floues et difficiles à dissocier. Je le vis comme quelque chose de positif. Il n'y a pas de limite horaire. Ce n'est pas un travail normal. C'est très prenant. Ah oui mon copain ça l'emmerde. Je manque de temps. Je ne pense pas à fonder une famille pour l'instant. J'évite le sujet... »

Femme d'un maire urbain : « Je vois très peu mon mari. La politique entre dans la sphère familiale à partir de 2010 quand il devient Président du groupe pour la région puis ensuite conseiller régional. On pas trop réfléchi à la question de l'engagement. Ça paraissait naturel en fait. Lui a dû avoir un cheminement mais moi je ne me suis pas trop posé la question. Je savais que ça allait changer des choses mais c'est difficile de vraiment se projeter. On n'a pas eu de réunion de famille où l'on s'est tous assis pour décider. La campagne était si intense et rapide, mais ça ne s'est pas arrêté depuis. Les enfants ont le plus subi. Mais je pense qu'ils sont fiers quand même. Tout a changé dans le quotidien. »

Sénatrice : « Quand on est engagé on est toujours dans le compromis. On se demande si on en fait assez. C'est difficile de gérer ses engagements professionnels et familiaux. Ce n'est pas parce qu'on n'a pas d'enfant qu'on n'a pas de vie familiale. »

Élue municipale : « Pendant mon mandat en 2001, j'avais l'impression de beaucoup laisser mes trois enfants et mon mari. Mes enfants sont fiers mais ils n'ont aucune envie de s'engager. Ils regrettaient de ne pas assez me voir à la maison mais ils comprenaient l'importance des convictions. C'était partagé. »

Femme d'un maire urbain : « À la maison, je gère tout sauf un tout petit peu d'administratif. Avant c'était beaucoup mieux repartit, c'était un papa très présent. Il allait chercher les enfants, les récupérait, faisait les courses et l'administratif. Mais maintenant, toute la logistique c'est moi. Je ne vois pas comment la maison pourrait tourner sinon. Mais ce qui est dur, ce n'est pas la logistique, c'est plutôt l'équilibre à trouver. Mon mari n'a jamais voulu que j'arrête de travailler, au contraire. J'essaie de suivre ce que fait mon mari, pour donner un sens à tout ça. Je le rejoins parfois à ses trucs, à des conférences par exemple. Mais bon après le boulot, la famille, je suis fatiguée - je ne suis pas une sur-femme. Quelques fois, il y a des réunions dans le salon. Les gens savent que devant moi ils peuvent parler de tout. Je fais partie des meubles. Je pense que oui, si c'était mon engagement, il assurerait aussi. Mais la question ne se pose pas. Je n'ai pas de telles ambitions. Moi qui n'avais pas spécialement envie de m'engager, ça ne m'a pas franchement donné envie ! »

3. UN MÉTIER D'HOMME ?

Sans cesse, l'aptitude des femmes à réussir en politique est questionnée : sont-elles suffisamment compétentes ? Ont-elles la force de se battre ? Quitteront-elles leur fonction pour fonder une famille ? Si elles ont déjà une famille, auront-elles le temps d'exercer pleinement leurs fonctions ? Si elles exercent pleinement leurs fonctions, négligeront-elles leur famille ? Jamais ce genre de questions ne se pose aux hommes.

Toutes les qualités associées à la féminité (maternité, dévotion, attention) ne sont pas traditionnellement adaptées à l'espace public masculin (concurrence, domination, pouvoir). La fonction politique de ces femmes leur impose une nouvelle norme de comportement. Elles transgressent leur identité féminine et empruntent davantage au masculin afin de pouvoir légitimement appartenir au milieu politique. Plus simplement, l'interrogation sur la force et le courage des femmes peut avoir comme effet l'adoption de comportements davantage masculins. Les femmes qui réussissent sont parfois présentées comme froides, insensibles, "tournées vers leurs carrières", égoïstes et solitaires. Ces femmes en question font peur puisqu'elles transgressent leur identité féminine. Elles sont perçues différemment des autres femmes, comme si elles appartenaient à une catégorie à part, ni femme, ni homme, une sorte d'entre-deux.

Adjointe au Maire : « Moi on m'a souvent dit : 'nous on ne te regarde pas comme une femme'. Ce qui est complètement con comme remarque d'ailleurs, mais c'est pour vous dire ! »

On s'excuse du manque de femme en politique, on établit des lois de parité pour les statistiques mais on n'incite pas les femmes à se réaliser. Pour citer Delphine Dulong, « *l'ordre politique assure sa conformité aux principes de classement de l'ordre social par la célébration d'un ordre sexuel particulièrement conventionnel* » (Dulong, 2003). Le milieu politique n'est que le prolongement d'une société aux métiers et aux fonctions genrés. Dans tout milieu professionnel et pas moins en politique, les femmes sont assignées aux tâches dites "féminines" comme le soin, la santé ou l'éducation.

La politique comme milieu masculin

Élue municipale : « En 2001, quand je m'occupais des transports de l'agglomération, j'étais la plus jeune, la seule femme et la seule écolo - on devait se demander ce que je faisais là ! »

La politique, au sens de la manière de gouverner et de la conduite des affaires publiques, est historiquement un milieu masculin. Crystal Cordell nous rappelle que la division des espaces se fait déjà en Grèce Antique : les hommes possèdent l'intégralité du pouvoir public tandis que les femmes sont maîtresses du domaine privé. Pour Aristote, la capacité d'agir dépend de la faculté délibérative, faculté qui est distribuée de manière inégale : « l'esclave est totalement dépourvu de la faculté de délibérer, la femme la possède mais sans autorité, l'enfant la possède mais imparfaite. » (Cordell, 2017). La passivité de la femme dans la procréation se reproduirait dans la vie publique. Le système de domination masculin contemporain fait écho à la reproduction, un raisonnement qui date de l'Antiquité. Pierre Bourdieu note que « *Le processus de domination masculine serait donc une forme particulière de domination qui aurait été incorporée par le genre féminin, genre qui serait une synthèse d'un double processus, en une « vocation » : un ensemble de « dispositions féminines », ordonnées par la famille et l'ordre social, qui se traduiraient concrètement en des « tâches subalternes ou subordonnées qui sont assignées à leurs vertus de soumission, de gentillesse, de docilité et de dévouement* » (Bourdieu, 1998). Cet ensemble de "dispositions féminines" se retrouvent dans les rôles politiques associés aux femmes et aux hommes reflètent encore aujourd'hui une division sexuelle des capacités rationnelles et irrationnelles : « *Les femmes sont considérées comme le sexe tendre, ayant une plus grande clairvoyance émotionnelle... et également une plus grande empathie et sensibilité pour les sentiments des autres ; [...] Conformément aux stéréotypes de genre existants, l'homme typique [est] censé exprimer plus de colère, mais censé globalement contrôler et rationaliser ses émotions.* » Cette division sexuelle du travail politique correspond aux stéréotypes genrés repérés par les études de psychologie sociale : « *On s'attend à ce que les femmes... soient amicales, sensibles aux besoins des autres, chaleureuses et prévenantes... Des hommes, on attend des qualités agentiques comme l'indépendance, l'autorité, la confiance en soi et la compétence.* » (Niedenthal et al., 2009)

L'hypothèse est ici que les femmes en politique occupent les fonctions qui sont dans la continuité de leurs fonctions domestiques. Ainsi, aujourd'hui en France, les femmes politiques s'occupent plus souvent que leurs homologues masculins de portefeuilles liés au soin : éducation des enfants, soin des malades, soin des personnes âgées, etc. (Dulong, Matonti, 2007, p263). Cela s'expliquerait peut-être par la virilité dont la femme est dépourvue et qui serait la raison de son impossibilité à agir dans la vie publique : « *Si rationalité et activité sont articulées à la vie politique, la passivité, de même que l'émotivité, renvoient à la vie privée, à ce domaine de la nécessité réservé à la satisfaction des besoins du corps. Ce sont les femmes et les esclaves, exclus de la vie politique, qui sont assignés aux tâches de la maisonnée à l'époque antique. Tout ce qui relève de la sphère domestique est ainsi vu comme étant ontologiquement inférieur à la politique. Il est alors fréquent de penser que la citoyenneté exige non seulement la liberté par rapport aux tâches nécessaires de la vie, mais encore la liberté par rapport aux émotions liées à la famille.* » (Cordell, 2017). Au XXIème siècle, si les femmes ont été capables de transgresser la division de l'espace, et d'occuper l'espace public, elles accèdent davantage aux fonctions sociales et maternelles, respectant ainsi, la sempiternelle division sexuée du travail.

Ex-Ministre : « Quand j'ai commencé à militer, je me suis rendu compte que la politique était encore très masculine. Les femmes étaient souvent reléguées à des domaines moins importants comme l'enfance, l'éducation ou le social. Elles se retrouvent rarement en économie ou en défense. Je n'étais pas prête pour les inégalités salariales dans le monde du travail. »

Députée : Les femmes sont majoritaires dans les affaires sociales, alors que moi je m'intéresse surtout aux questions d'énergie. On m'a collé des étiquettes à cause de ça : "Madame barrage" ou "Madame montagne".

Le genre comme facteur politique

Parmi les femmes que j'ai interrogées, certaines ont trouvé que leur genre avait déjà été un handicap : discréditation, condescendance et humiliation. D'autres, non. C'est aussi une question de génération et de sensibilité. Peut-être qu'aujourd'hui, les jeunes femmes acceptent moins le sexisme et/ou se sentent davantage capables de se rebeller. Il est aussi de moins en moins incongru d'avoir des femmes en politique et notamment depuis la mise en place de la loi du 6 juin 2000 sur la parité. En 2017, 38% des députés sont des femmes, contre 5% en 1945.

Ivan Jablonka constate que « *les femmes sont prises dans un cercle patriarcal qui les voue à la fonction-femme (service du corps, de la procréation et du foyer), usage qui les confine dans l'espace domestique où elles sont glorifiées pour leur altruisme. (...) Les hommes, eux, sont chargés de la 'civilisation', avec les défis et les risques qu'elle comporte. Ils sont les bons génies du confort quotidien* » (Jablonka, 2019). La relégation domestique des femmes va donc de pair avec leur exclusion des sphères de pouvoirs. Les stéréotypes de genre sont basés sur des dualités manichéennes : « *les hommes font les lois, les femmes font les mœurs ; l'homme gouverne l'État, la femme son foyer, l'homme règne par les armes, la femme par l'amour ; il donne son sang à la patrie, elle offre ses enfants ; l'un est taillé pour la rudesse, l'autre est pleine de grâce, l'un est abstrait et individualiste, l'autre est concrète et relationnelle* (Jablonka, 2019)". Il y aurait alors certaines dispositions ou traits de caractère, intrinsèquement liées au genre. Bourdieu avance la théorie de la domination masculine dans le genre : Le processus de domination masculine serait donc une forme particulière de domination qui aurait été incorporée par le genre féminin, genre qui serait une synthèse d'un double processus, en une « vocation » : un ensemble de « dispositions féminines », ordonnée par la famille et l'ordre social, qui se traduiraient concrètement en des « tâches subalternes ou subordonnées qui sont assignées à leurs vertus de soumission, de gentillesse, de docilité et de dévouement » (Bourdieu, 1998, p.64). Cette division comportementale et émotionnelle du genre se retrouve en politique dans les fonctions que les femmes occupent.

Responsable d'un syndicat étudiant : « C'est difficile parce que bien souvent, on est critiqué non pour ce qu'on propose mais pour qui on est. Je pense que les femmes sont très exposées à cela. »

Députée et candidate aux élections municipales : « Dans mes rapports avec les autres, le genre de mon interlocuteur m'intéresse très peu. Ça me paraît évident. Je sais que ce n'est

pas pareil pour tout le monde. Le jour où on ne parlera plus de toutes ces choses-là ça sera une véritable victoire. »

Députée et candidate aux élections municipales : « Quand on est candidate à une élection, on nous demande systématiquement trois choses : si on a le temps, les compétences et la force. Comme si les femmes étaient toutes obligatoirement surbookées par leur famille et incompetentes. On ne pose pas cette question à un homme. Avec les femmes, on utilise l'expression "être à la hauteur", on parle de "résistance" quand on mène famille et carrière. On n'utilise pas ce lexique pour les hommes. »

Élue municipale : « Il y avait des inégalités de statuts entre les hommes et les femmes. L'impression que les hommes âgés méritaient naturellement l'autorité. En fait, il n'y avait que les plus grandes gueules qui parvenaient à s'imposer. Avec la parité, on vous met en avant parce que vous êtes une femme, et non pour vos qualités. C'est un peu dévalorisant. »

Une division genrée

Femmes et parole

Le genre, toutes choses égales par ailleurs, constitue un handicap et de manière particulièrement tangible dans le cas des prises de paroles. Les remarques sur la distribution inégale sont récurrentes et se retrouvent dans mes témoignages. La distribution de la parole se révèle clairement sexuée dès lors qu'on observe les prises de parole dans une assemblée, même dans celles qui sont paritaires. Quel que soit en effet le type d'intervention, les hommes interviennent toujours plus que les femmes. Les analyses d'une enquête menée par Delphine Dulong et Frédérique Matonti sont surprenantes : « À l'inverse, en commission, et notamment dans celles observées, peu prestigieuses, la distribution de la parole est moins sexuellement clivée. Ayant choisi des commissions où elles s'estiment compétentes, les femmes s'expriment en effet tout autant que les hommes. Si l'on ajoute à cela que les hommes coupent beaucoup plus souvent la parole que les femmes et qu'ils la prennent davantage avant qu'on ne la leur ait donnée (même si les moins expérimentés d'entre eux sont plus respectueux des règles de procédure), on constate que les hommes, notamment les plus dotés en capital politique, manifestent comme un droit « naturel » à s'exprimer en commission. Inversement, tout dans le comportement des femmes (a fortiori des nouvelles élues) manifeste leur sentiment d'illégitimité à s'exprimer dans ce type d'enceinte. D'abord, elles renoncent beaucoup plus facilement que les hommes à prendre la parole, après l'avoir demandée, au motif qu'un intervenant précédent aurait déjà dit ce qu'elles avaient à dire. Leurs interventions, ensuite, sont beaucoup plus courtes que celles des hommes, et ce parce qu'elles posent plus de questions qu'elles n'expriment une opinion. Leurs prises de parole visent, en effet, beaucoup plus souvent que celles des hommes, à obtenir des précisions, des informations, voire des confirmations. Et à l'inverse, même lorsqu'ils posent des questions, les hommes ne manquent jamais de faire précéder leur intervention d'une analyse qui, au fond, affirme, rappelle et pour tout dire consolide avant tout leur propre position politique. En d'autres termes, si les hommes expriment dans leur comportement un droit « naturel » à s'exprimer en commission, les femmes, elles, expriment comme un droit « naturel » à l'incompétence ». (Dulong et Matonti)

Cette discrimination, qui sans doute n'est pas intentionnelle, s'explique peut-être par la différence d'éducation reçue, de socialisation des femmes. Mais c'est une sorte de cercle vicieux. Si les femmes prennent ou reçoivent moins la parole que les hommes, elles passent à côté d'occasions de s'entraîner et donc alimentent leur difficulté à s'imposer.

Ex-Ministre : « À l'Assemblée Nationale, les premiers qui parlent sont les hommes et ils n'hésitent pas à se répéter. Ils sont détendus, même sans avoir rien préparé. Chez les femmes, il y a une forme d'autocensure quand il s'agit d'interagir ou brasser des idées. Pas quand il faut préparer un dossier par contre, là elles sont irréprochables. Moi aussi j'ai remarqué ça. Quand j'ai demandé dans une assemblée pourquoi on ne répartissait pas mieux la parole, on m'a répondu que je n'avais qu'à la prendre. J'étais un peu vexée sur le moment, mais c'est vrai, il faut moins qu'on se mette la pression. »

Conseillère politique : « La prise de parole est presque exclusivement masculine. Les femmes élues ne se proposent pas pour intervenir en conseil. C'est comme si elles se sentent légitimes seulement quand elles sont en pleine connaissance des éléments et seulement s'il y a une plus-value. Une fois par mois, je rédige des discours pour les élues, j'ai remarqué que ça leur permettait de s'exprimer davantage. »

Femmes et travail

D'après les statistiques mondiales, les femmes travaillent plus que les hommes et continuent à travailler une fois rentrées chez elles.

Députée : « Je remarque qu'après 22h, 80% de l'Assemblée est composée de femmes. Les femmes sont beaucoup plus besogneuses. C'est très rare de me voir rater des séances à l'hémicycle. Et quand ça arrive, je culpabilise à fond, ça me rend malade. Je pense que les femmes doivent davantage prouver. Et qu'elles se donnent l'obligation de plus prouver. On se donne des contraintes. »

Conseillère municipale « En tant que femme en politique, il faut être costaud. Un engagement féminin est plus difficile qu'un engagement masculin. Les élues doivent travailler deux fois plus pour être considérées. Les femmes connaissent mieux les dossiers. Il y a l'aspect réunion aussi, celles qui finissent à 20h ou qui commencent tôt le matin. C'est encore beaucoup les femmes qui gèrent le foyer. C'est pénalisant. Mon président de conseil dépose ses enfants à 8H30 mais ne rentre pas le soir avant 22h. Il doit bien y avoir quelqu'un qui se tape le reste du boulot... »

Le regard des autres

Bien trop souvent, les femmes sont regardées avec condescendance. Elles sont considérées fragiles, dépendantes, ne sachant pas se défendre seules. Erving Goffman écrit que ce genre de comportements « paternalistes » participe à l'infériorisation des femmes : « La croyance (dans les sociétés occidentales) veut que les femmes soient précieuses, ornementales et fragiles, inexpertes et inadaptées à tout ce qui exige l'emploi de la force musculaire ou à l'apprentissage de la mécanique ou de l'électricité, ou à tout ce qui comporte un risque physique ; plus encore, qu'elles soient facilement sujettes à la souillure. » (Goffman, 1979, p.67).

Ensuite, les femmes sont plus susceptibles d'être victimes de jugements de valeur. Si une femme est trop douce, elle est considérée comme faible ou trop émotive pour affronter le métier ; si elle est froide, elle est perçue comme trop sérieuse, antipathique, "une dame de fer". En politique, les femmes sont régulièrement exposées aux stéréotypes de genre. Les formulations de phrases douteuses ou remarques sexistes n'épargnent pas la bulle du monde politique :

Députée européenne : « Les hommes ne font pas de cadeaux. En politique, je veux dire. Puis il y a aussi des réflexions, alors vraiment ras des pâquerettes ! Je le vois pour les jeunes femmes surtout, moi maintenant c'est bon. »

Ex-Ministre : « Un jour, un élu, de droite, que je connaissais bien d'ailleurs, m'a félicité pour une de mes interventions en ajoutant 'surtout pour une femme'. C'est comme si on n'était pas capable de faire les choses bien. Je me suis vue plusieurs fois retirer mon projet. Une, deux, trois fois, la troisième fois, j'ai gueulé. »

Députée : « Je me suis mobilisée sur le sujet de l'énergie, des hydrocarbures dans la transition énergétique. Quelques collègues de mon parti m'ont demandé si j'étais sûre de vouloir travailler là-dessus, sous prétexte que c'était 'quand même très technique'. En réponse, j'ai publié un rapport d'une technicité inouïe. »

Élue municipale : « J'ai tendance à me mettre en colère. Quelques fois, on est poussé à bout. Il y a plusieurs hommes pour qui le fait d'être femme est défavorable. Les femmes sont critiquées pour leurs émotions, on a tendance à penser que les femmes sont plus influençables et plus émotives. »

Députée et candidate aux élections municipales : « Déjà une gonzesse on la juge, mais alors une gonzesse qui fait de la politique ! Moi, on me reproche d'avoir une personnalité clivante. Que certains m'aient alors que d'autres me haïssent. Il vaut mieux ça que la tiédeur. On ne dira jamais à un homme qu'il faut qu'il soit plus doux, ou qu'ils arrondissent les angles. Je suis une combattante, je n'ai pas de problème avec ça. Depuis quand est-ce qu'il faut que les femmes fassent l'unanimité. Le leadership n'a pas de sexe. »

Responsable d'un mouvement politique pour jeunes : « Chez les filles du Mouvement, il y a une peur aussi parfois d'être vue comme la fille qui réussit parce qu'elle couche. Surtout chez les copines des garçons un peu importants, elles aussi engagées. Ou alors elles sont connues comme 'la copine de' et non comme une personne à part entière. C'est rare dans l'autre sens. »

Responsable d'un mouvement politique pour jeunes : « Je remarque que certains hommes s'octroient le droit de faire des vanes ou des réflexions douteuses. Un militant avait fait

circuler des rumeurs sur mes fréquentations. Comme si ma vie personnelle remettait en cause ma légitimité en politique. »

Le regard des femmes

Les chercheuses Delphine Dulong et Frédérique Matonti pointent du doigt la double difficulté à laquelle les femmes en politique font face. Elles expliquent que : « *les rôles politiques, apparemment universels, sont en réalité « masculins ».* Dans le double bind que connaissent les femmes en politique – se comporter comme des femmes et ainsi ne pouvoir accéder aux positions les plus hautes, se comporter comme les hommes et être rappelées à l'ordre –, évoquer l'épreuve de la prise de parole (et sans doute l'éprouver réellement) est peut-être bien une des dernières manières de payer son écot à la domination masculine. ». La remise en question des femmes et de leur capacité à faire les choses semble quasi-systématique. Elles se retrouvent souvent à devoir se faire violence pour se prouver qu'elles sont légitimes et apprendre à avoir confiance. Elles se montrent très exigeantes envers elles-mêmes, réfléchissent avant d'agir et se mettent une pression inouïe.

Conseillère politique : « Je suis une fille, je n'ai pas de repartie, je suis "l'intello", madame je-sais-tout et petite, ...ça fait beaucoup contre quoi lutter. Dans ces mondes-là, on se fait violence pour se sentir réellement à sa place. »

Ex-ministre : « J'étais très très timide quand j'étais enfant, toujours celle qui restait dans le coin. Je me rappelle une fois, avant de parler en public devant des sénateurs, d'avoir eu un trac pas possible. Je me suis faite violence, en tant que femme il faut y aller, ne pas toujours laisser la place aux hommes, même si on a l'impression qu'ils parlent mieux. »

Députée : « Au moment de mon engagement, j'ai hésité, je me suis posée les questions que se posent malheureusement je crois toutes les femmes : « Est-ce que j'en suis capable ? Vais-je avoir le temps. Est-ce que je pourrais apporter quelque chose ? ». Mon mari a eu raison en disant que si je refusais je m'en serais voulue.

Conseillère politique : « Le problème des femmes c'est qu'on s'est toutes posé la question : « Est-ce que j'en suis capable ? ». Il faut réussir à dépasser ça. En politique, c'est la première fois que j'avais à faire aux stéréotypes genrés. Je n'ai jamais eu ça à la maison. »

La violence du milieu

D'abord, une femme, pour assurer sa reconnaissance, doit travailler bien plus qu'un homme pour prouver ses capacités et mériter sa place. Les exigences sont plus hautes, une femme doit connaître parfaitement les dossiers, faire en sorte que sa vie familiale n'empiète pas sur son travail, redoubler d'assurance et de compétences pour exercer sa fonction politique. Pour les femmes en particulier, la politique est un monde de brutes.

Députée européenne : « La violence est extrême en politique. Les pires sont les ennemis à l'intérieur du groupe, quand il y a des postes, des enjeux dans le parti. Heureusement qu'il y a la parité, moi j'ai pu être élue sans, mais je pense que sans la parité, il y aurait aujourd'hui beaucoup moins de femmes en politique. Les hommes ne veulent pas nous laisser de place, les femmes doivent toujours montrer beaucoup plus de compétences. »

Responsable d'un syndicat étudiant : « J'ai été victime d'une tentative de discréditation sur internet. Une photo de moi accompagnée d'une légende insultante a été publiée. C'est très courant, je ne suis pas la seule. »

Ex-Ministre : « C'est un milieu rude. Quand l'ancien maire a vu l'annonce comme quoi j'étais devenue ministre, il était fou. Il a dit à France 3 que j'avais atteint ce poste par ma condition de femme, à cause de la parité, et non pour mon mérite. J'ai trouvé ça nul. Je ne comprends pas pourquoi il a exprimé sa jalousie par une réflexion sexiste. »

Adjoint au maire : « Il y a deux ou trois semaines j'ai reçu des messages d'insultes, des menaces et même des excréments. J'ai enlevé mon nom de la boîte aux lettres. Je ne sortais jamais seul. Pendant une semaine, je n'étais pas bien. Il y a une violence chez les gens, ils ne se rendent pas compte des actes, du poids des mots. Quand on insulte un mec homosexuel on utilise systématiquement du vocabulaire féminin. Comme pour montrer qu'il est extérieur, pas assez homme, qu'il faut le sortir du lot, le rabaisser. »

Adjoint au maire : « Vous vous rendez compte qu'en France, en tant que femme ou homosexuel c'est risqué de marcher seul la nuit ? Qui vous agresse où vous insulte ? Des hommes évidemment. »

La transmission

Les obstacles institutionnels qui bloquaient jadis l'accès aux femmes en politique sont devenus plus subtils, moins faciles à déterminer, de l'ordre de l'émotionnel ou issus du processus de socialisation. Quoiqu'il en soit, les femmes politiques se voient répondre à plusieurs défis. Imposer le respect et l'écoute dans un métier encore très masculin, grimper les échelons de la hiérarchie pour atteindre les postes prestigieux (et cela dans toutes les branches et à tous les niveaux de la politique) tout en assumant leur genre féminin parfois discrédité ou stéréotypé.

Femme d'un maire urbain : « L'engagement de mon mari a certainement accéléré les vocations. Une de mes filles est très engagée dans tout ce qu'elle fait. Elle me dit souvent que je ne suis pas assez féministe. C'est un petit jeu entre nous, je trouve ça bien de se faire bousculer par ses enfants. »

Députée européenne : « Je sais que mes filles sont fières de moi, même si elles ne me le disent pas. Je le sais par les autres. Elles sont fières de mon engagement. J'espère pouvoir inspirer, en toute modestie, la génération future. Leur montrer que les femmes peuvent s'engager, doivent s'engager, et cela même en ayant beaucoup d'enfants ! »

Députée : « Mes enfants sont dégoutés de la politique. Ils me disent que j'en ai fait assez pour au moins trois générations. Mon fils m'avait demandé un jour s'il fallait qu'il prenne rendez-vous lors de ma permanence pour me voir. C'était un coup dur. C'est égoïste la politique. Moi je vis mes passions, que je ne peux pas tellement partager, pendant que les autres attendent de me voir un peu. »

CONCLUSION

Après toutes mes lectures et rencontres, il me paraît évident que, généralement, réussir en politique pour une femme est une épreuve supplémentaire. Et ceux et celles qui disent le contraire font preuve d'une bonne dose de mauvaise foi...

Adjointe au Maire : « La violence s'exerce de toutes les manières. Il faut résister, te dire que tu vauds quelque chose. Encore plus pour nous les femmes, on n'est pas aidées, il faut en vouloir, justifier sa place et sa position. »

Ceci étant dit, une partie des femmes que j'ai interrogées ne se sont pas toujours senties particulièrement jugées ou sous-estimées pour le simple fait d'être femme. Ou alors, elles ont fait l'effort de ne pas le voir. Certaines semblaient dire que leur féminité ou celle des autres ne leur portait pas préjudice. Il n'y aurait, aujourd'hui, aucune corrélation entre genre et réussite, genre et jugement, genre et égalité des chances.

Députée et candidate aux élections municipales : « Je ne suis pas sensible au genre de la personne avec qui je discute. Je suis intéressée par sa démarche, ses idées, ses actions. Le reste, je m'en fiche complètement. »

Je suis prête à l'entendre, même si je trouve cet argument un peu facile. Dans mon travail de mémoire, le plus délicat a été de me distancer de mes *a priori*, de laisser de côté ce que je pensais et d'écouter le plus objectivement possible les personnes rencontrées. Je m'étais psychologiquement préparée à entendre toutes les horreurs sexistes et misogynes dont j'étais persuadée que les femmes étaient la cible quotidiennement. Les fois où ces témoignages ne venaient pas, j'étais déroutée, presque vexée. Peut-être que les femmes ne sont pas toujours victimes de tout, tout le temps, et que surtout, elles sont lassées d'être dépeintes ainsi. Peut-être est-il possible de faire de la politique sans entendre parler de genre et de sexisme. Les études de genre passeront de mode et les femmes seront des *Hommes politiques* comme les autres...

Sur le point de conclure ce travail de longue haleine, une ouverture me vient à l'esprit. Et s'il s'agissait de remettre en cause la manière dont on fait la politique et non pas les personnes qui exercent ces fonctions ? Pourquoi les femmes devraient-elles s'adapter aux codes masculins qui ont dominé la politique jusqu'à présent ? Et si la féminisation du personnel politique féminisait aussi la profession ? Quels seraient les codes et quels seraient les comportements que cette féminisation provoquerait ?

Militante associative : « On avait dit à mon mari qu'il fonctionnait comme une femme politique un jour. Allez savoir ce que ça veut dire. Quelqu'un avait osé

dire ça. Peut-être pour son rapport au pouvoir, son rapport au féminin et à la domination. Les autres mecs ne fonctionnaient sûrement pas comme ça. »

La politique du futur sera-t-elle basée sur un rapport féminin au pouvoir et à la domination ?...

POUR LA FRANCE !

Margaux Blache

INTRODUCTION

Percer le mystère de l'engagement en politique, du goût pour le pouvoir ou simplement de la volonté à représenter les idées des autres comme les siennes. Grand chantier. Un sujet très étudié par les sciences sociales certes, mais par un prisme qui ne s'attarde que trop peu sur l'aspect sensible. Un angle mort de la science politique qui trouve de plus en plus son intérêt dans un contexte d'*emotional turn* de nos démocraties. En effet, en politique comme dans la société, l'émotion est partout. Intermarché propose d'arrondir nos courses à l'euro supérieur pour financer la reconstruction de Notre Dame alors que le monde entier "pleure pour Paris", les photos de profil *Instagram* se changent en bleu pour dénoncer les violations des droits humains au Soudan, un soldat américain et une française se retrouvent 75 ans plus tard à l'occasion de la commémoration du débarquement en Normandie et leur au revoir fait la une des médias comme des réseaux sociaux... Notre vie est submergée par les émotions, positives ou négatives, dans une société de la réaction instantanée qui n'épargne pas nos démocraties. Ainsi, selon William Davies, les sociétés occidentales ont depuis le XVIIIème siècle établi la supériorité de la raison sur l'émotion comme base primordiale à la prise de décision politique. Or, il note depuis quelques années l'avènement de la politique des émotions, qu'il annonce comme néfaste à nos démocraties. Ce qui nous intéresse le plus dans cette affirmation, cela est moins la menace brandie du populisme qui manipule les foules par les émotions non, mais bien l'idée qu'un politique se doit de ne pas communiquer les siennes. Que la raison insensible prévale sur la sensibilité du politique et se faisant, corrobore l'idéal d'un homme providentiel, rationnel, restant de marbre face aux difficultés et menant la France vers un futur enviable. Un idéal mystifié et, dans un sens, déshumanisé. Une représentation plus qu'une personnalité. Or, comme le note Christian Le Bart, les façons de faire la politique ont considérablement changé en quelques décennies, et celle-ci devient plus l'objet d'affrontements entre personnalités et de mise en scène de soi. Une corrélation est donc notable entre cet *affective turn* et l'individualisation du champ politique, l'exercice d'élue n'étant alors plus confiné à une rationalité brute. Des larmes de Nicolas Hulot lors de sa démission à l'excès de rage de Jean-Luc Mélenchon filmé en live, la démonstration émotionnelle et l'exercice de la politique deviennent si non complémentaires, au moins inévitables. Ce tournant émotionnel nous permet donc d'aborder la question de l'énigme du pouvoir, de ses motivations comme de son exercice, par le prisme sensible des émotions. Comme le théorise Alain Faure, les larmes et le sang sont au cœur de l'engagement des politiques. Ainsi, il explique que l'affect des individus irrigue les pratiques, l'étude de l'engagement par une grille d'analyse émotionnelle étant donc primordiale pour la réponse aux énigmes du pouvoir.

Une des questions qui m'intéresse le plus et qui m'a poussée à choisir le séminaire "Frissons du pouvoir local : voyage en ego-politique", c'est bien le poids de l'ego dans l'équation du pouvoir, et ça quel que soit le bord politique. Partant d'un point de vue biaisé qu'il m'est compliqué d'abandonner, je ne peux imaginer l'absence d'un ego considérable dans la volonté de s'engager en politique. Et ceux qui peuvent m'apporter des réponses sont les personnes qui participent à l'exercice du pouvoir. En participant à ce séminaire, j'ai dépassé mes idées préconçues et non fondées scientifiquement qui étaient de penser que seul l'ego et des motivations personnelles guidaient un engagement qui se voulait pour le collectif. Les émotions sont donc rentrées dans l'équation, et je me suis familiarisée avec cet axe d'étude, notamment avec le travail de Alain Faure, Des élus sur le divan. J'ai alors trouvé intéressant, sur recommandation de mon directeur de séminaire, de m'intéresser plus particulièrement aux élu.e.s Rassemblement National. En effet, les recherches d'Alain Faure portant sur des élu.e.s haut placé.e.s dans la hiérarchie électorale et aucun.e élu.e de ce parti, cette piste restait toujours inexploitée. De plus, mes perceptions sur l'importance de l'ego étaient alors chamboulées. En effet, si un.e élu.e devait être à majorité motivé.e par une quête de gloire personnelle, alors l'engagement au RN n'était pas une voie facile. Non seulement au départ pour les faibles chances d'accès au pouvoir (ce qui n'est plus vrai maintenant) mais aussi pour la haine, des partis traditionnels comme de la société, pour ce parti qualifié d'extrême droite et de populiste. Quelle est la place de l'ego dans un environnement politique où les chances de réussite sont faibles et l'appartenance au parti est critiquée, dans la sphère politique comme dans la sphère privée. Si Alain Faure affirme qu'il n'a pas décelé de différences entre les récits des élu.e.s des partis

traditionnels de droite et ceux de gauche, mon hypothèse de départ était que l'expérience de la politique par les élu.e.s RN était bel et bien différente. Et notamment plus violente émotionnellement. D'où découle ma seconde hypothèse : les élu.e.s du RN devaient avoir en commun une forte personnalité pour résister à la désapprobation générale de leur engagement, pourtant faisant part intégrante de leur identité.

Pour écrire ce mémoire, j'ai effectué quatre entretiens entre mars et avril 2019 auprès d'élu.e.s RN de niveau municipal et régional. Je me suis d'abord renseignée sur le site internet du Rassemblement National pour découvrir le nom des élu.e.s et j'ai ensuite contacté leurs Conseils Municipaux respectifs pour avoir leur mail et utilisé les adresses génériques des élu.e.s au Conseil Régional.

Au départ, seule une élue m'a répondu. Suite à son entretien, elle m'a permis d'en décrocher d'autres en contactant ses collègues par SMS, ce qui m'a permis d'obtenir les trois derniers entretiens. Passé le cap de ces quatre entretiens, plus aucun.e élu.e n'a répondu à mes sollicitations.

Les entretiens se sont tous déroulés dans un café, assis à une table un peu à l'écart. Ils duraient d'une à deux heures trente. J'ai pris les notes à la main, aussi précisément que possible. J'avais mes hypothèses de départ en tête mais, ne voulant pas me fermer des portes, j'avais préparé des grands axes de questions définis auparavant en séminaire qui me permettaient de rebondir sur certaines parties du récit des élu.e.s. Ainsi, l'entretien ne se déroulait pas de la même façon pour chacun (d'où la différence de durée) mais, à la fin, chaque grand axe avait sa réponse. Mes grands axes étaient ceux-ci : la place de la politique dans la vie familiale; la première émotion liée à la politique; la personnalité; les débuts et raisons de l'engagement; les réactions face à l'engagement RN; la définition personnelle de l'égo.

Chacune des questions était dirigée pour amener l'élu.e à dévoiler ses traumatismes et émotions, et cela a dans la majorité des cas plutôt bien marché. Seul un élu, depuis très longtemps au RN, est resté timide sur ses émotions.

Pour mon analyse, j'ai ajouté à mon corpus, en plus de ces entretiens, des citations du livre *A contre flots* écrit par Marine Le Pen en 2006. Ce livre, dont m'ont parlé deux des élu.e.s comme une référence, m'a été prêté par l'un.e d'entre elles.eux. J'ai été surprise du fort contenu émotionnel, en me faisant la réflexion qu'elle répondait d'elle-même à toutes les questions que je lui aurais posées si je l'avais rencontrée dans le cadre de mon mémoire. Suite à l'autorisation donnée par mon directeur de mémoire, j'ai décidé d'utiliser les citations de ce livre comme j'utilise celles de mes entretiens dans le cadre de mon analyse, en gardant en tête que le récit de Marine Le Pen serait peut-être différent si elle avait écrit ce livre aujourd'hui.

Enfin, j'ai aussi ajouté des citations provenant d'un des entretiens de Nina Kropotkine-Watson, une autre participante du séminaire, qui avait pu s'entretenir dans le cadre de son mémoire avec une ancienne élue RN, aujourd'hui chez Les Patriotes, avec laquelle je n'avais pas pu effectuer un entretien.

Bien que mon nombre d'entretiens soit faible, les similitudes trouvées dans chacun me permettent de rédiger une analyse relativement solide. J'ai choisi de ne pas ajouter d'autres sources, par exemple d'ouvrages, outre mesure, préférant comme conseillée en séminaire me concentrer sur les entretiens et surtout considérer tout ce que m'ont dit les élu.e.s comme vérité vraie. Ainsi, j'ai pu analyser via le prisme de leurs propres émotions et affirmations, de la façon la plus neutre possible. J'ai pu extraire énormément de contenu émotionnel de mes entretiens pour mon analyse, un des défis que j'appréhendais au début de ce mémoire. Si je ne prétends pas avoir totalement répondu à mes hypothèses de départ, l'analyse m'a permis d'y répondre en partie tout en formulant de nouvelles réflexions, toujours issues du domaine sensible.

Mon mémoire commence donc par une mise en récit de mes entretiens puis finit par une partie d'analyse où les citations sont apparentes. Je conclus ensuite par un retour méthodologique et humain sur cette expérience.

1. RÉCITS

Assumer les conséquences

Bien que le mot d'ordre ait toujours été de conserver l'anonymat des élu.e.s passé.e.s sur le divan, force est de constater que garder celui de cette femme politique dans mon récit me donnera du fil à retordre.

Ayant déjà occupé plusieurs mandats électoraux, elle incarne suite son accès à la présidence du Front National en 2011 un nouveau FN : florissant, grimant dans les intentions de vote, dédramatisé. Un nouveau souffle. Elle succède à son père et marque une nouvelle ère dans l'histoire du Front, ce que n'empêche pas de noter les journalistes du Times, qui lui consacrent un article dans leur édition "The 2011 Time 100". Elle est ainsi déclarée comme "*one of the most influential people in the world*" par le célèbre magazine. Force est de constater qu'aujourd'hui ce parti créé en 1972 s'est largement imposé dans le paysage politique français. Cette élue a grandi avec lui, tout en le faisant grandir, là est tout l'intérêt de ce portrait.

Je n'ai pas effectué directement d'entretien avec Marine Le Pen, ce qui est, après réflexion, pour le mieux. En effet, toutes les citations et informations qui figureront dans mon mémoire proviennent d'un livre écrit par l'élue elle-même, "A contre flots", paru en 2006. Loin d'être un best-seller, il est passé inaperçu, du moins aux yeux du public, cette élue ne connaissant pas à cette époque la notoriété d'aujourd'hui. Il serait en effet étonnant qu'un ouvrage autobiographique aussi sensible et personnel ne fasse pas les grands titres de nos jours où le Rassemblement National et sa présidente sont loin du parti insignifiant et ostracisé qu'elle décrit à ses débuts. J'ai été moi-même surprise du fort contenu émotionnel, en me faisant la réflexion qu'elle répondait d'elle-même à toutes les questions que je lui aurais posées si je l'avais rencontrée dans le cadre de mon mémoire. Alors qu'on pourrait s'attendre (et c'est bien là tout l'objet de ce mémoire) de la part d'une femme politique de son envergure de dissimuler ses failles, ses blessures, ses larmes, elle fait preuve d'une honnêteté surprenante. On peut se demander si elle aurait osé écrire un ouvrage sur le même ton de nos jours, alors qu'elle est au centre de l'attention et qu'elle a derrière elle plusieurs années d'expérience de la politique pure et dure.

Son livre commence sur l'expérience traumatisante de son enfance, l'attentat contre Jean-Marie Le Pen, le 2 novembre 1976. Des personnes (qui n'ont jamais été retrouvées) ont posé 20 kilos de dynamite dans l'immeuble de Jean-Marie Le Pen afin de le tuer, mettant par la même occasion en danger de mort les 12 autres familles vivant dans cet immeuble ainsi que sa femme et ses filles, dont Marine, qui a alors 8 ans. Au-delà de l'épisode traumatique, on peut interpréter cet événement comme son premier souvenir sensible de la politique : "Il a fallu en réalité cette nuit d'horreur pour que je découvre que mon père, lui aussi, "faisait de la politique". "J'entre de plein pied dans la politique, et par sa face la plus violente, la plus brutale [...]" La thèse de l'attentat est reconnue, le plus violent depuis la guerre. Non seulement son père a fait l'objet d'un attentat, mais les autorités politiques et étatiques ne réagissent pas (pas de solution de logement, pas de visite officielle, pas de cellule psychologique mise en place, ...). Cette inégalité de traitement, ce stigmate dû à son nom, est vécu comme une injustice par la petite fille de 8 ans, ce qui nourrira son aversion pour l'injustice plus tard.

Les menaces de mort et insultes sont monnaie courante tout au long de sa vie. La différence de traitement aussi : à l'école ("[...] Le cadre scolaire, un calvaire où l'on me faisait bien sentir quel monstre abject m'avait engendrée."), à l'église ("[...] Je me suis rendue compte avec effroi qu'un certain nombre de prêtres et d'évêques excluaient, sans autre forme de procès, les gens du Front national de la famille chrétienne."), dans le monde professionnel et au sein même du parti plus tard. C'est partie intégrante de son éducation et de sa construction. Son père lui répète "Vous êtes des filles Le Pen pour la vie, ça ne va pas être facile, alors autant vous y mettre tout de suite.". Dès l'enfance, elle s'endurcit. Elle explique que c'est grâce à son fort caractère breton ainsi que son optimisme et sa bonne humeur qui lui permettent de ne pas s'effondrer, là où une de ses sœurs le fera.

Si ses parents n'occupent pas de rôle parental traditionnel, sa vie de famille l'est encore moins. De nombreuses réunions du Front National se tiennent chez elle, même si elle parle plutôt d'un agglomérat d'amitié. Il y a toujours du monde, toujours des débats, et peu de place pour des enfants. C'est une marche forcée vers l'autonomie affective. "Les épouses des hommes politiques disent que la politique est une maîtresse terriblement envahissante, mais ce qui est vrai pour les épouses l'est également pour les enfants." Mais c'est ainsi que son père lui explique qu'en politique, il faut savoir faire des sacrifices. "Voilà la problématique du pouvoir telle qu'elle m'a été expliquée dès mon plus jeune âge par mon père. [...] Le rôle essentiel, et le plus difficile d'un politique, c'est justement de faire des choix en assumant les conséquences de ceux-ci".

Cette enfance très autonome et rythmée par les campagnes, les déceptions et la violence de l'opposition ne la détourne pourtant pas d'un avenir sur les pas de son père. "La politique est un virus que l'on a dans l'organisme. [...] Je l'avais quant à moi attrapé bébé."

Elle participe à sa première campagne à l'âge de 15 ans, et découvre par ce biais le militantisme. "Adoubement? Baptême du feu ? Un peu des deux sans doute." Elle qui connaissait les grosses têtes pensantes du parti, elle découvre à l'occasion de la campagne municipale du XXème arrondissement de Paris en 1983 de son père la "cellule ouvrière" du Front National. Son père lui permet même de rater l'école pendant une semaine, et elle en garde un souvenir de grande fierté, fière d'être aux côtés de son père. Elle avoue même par la suite que son entrée dans le domaine politique est aussi une façon de se rapprocher de son père, de créer une relation père-fille.

Elle consacre aussi un chapitre sur l'abandon par sa mère, qu'elle ne reverra pas pendant 15 ans. Cette période est d'autant plus difficile que sa mère donne des interviews dans beaucoup de journaux, dans lesquelles elle attaque le père et racontent la vie privée de ses filles. Notre élue se doit de choisir un camp, notamment lors du jugement du divorce, et se dit révoltée et blessée de toutes les attaques personnelles contre son père. Cet épisode la rapproche de son père.

En 1998, elle devient conseillère régionale dans le Nord-Pas-De-Calais. Elle vient alors d'accoucher de sa première fille et apprend qu'elle est enceinte de jumeaux. La politique prend de plus en plus de place. Alors avocate, elle défend de plus en plus de personnalités du FN, qui deviennent petit à petit sa seule clientèle. S'investissant énormément au parti, elle décide de doter le FN d'un service juridique, pour le rendre moins amateuriste. Sa vie politique très occupée pèse sur sa vie de famille et de couple, ce qui la fait souffrir. Elle dédie même ce livre à ses enfants " A Jehanne, Louis et Mathilde, qui comprendront plus tard que le temps que je n'ai pas passé auprès d'eux, je l'ai tout de même dépensé pour eux ...". La campagne pour les législatives de 2002 s'avère compliquée émotionnellement pour elle : "J'ai mauvaise conscience. Mes petits commencent à pleurer en me voyant partir le matin et je suis déchirée entre mon devoir militant et mon devoir de mère." Elle dit sincèrement dans le livre que son couple va mal en reconnaissant que "Je voudrais toutefois dire ici qu'il n'était évidemment pas facile d'être le petit ami, puis le mari de Marine Le Pen."

Cette élue souffre une double peine dans sa vie publique, son nom et son appartenance politique. Son nom lui vaut même une différence de traitement au sein de son propre parti lorsqu'il y a des frictions et scissions. Elle et sa sœur sont traitées de "gourdasses surpayées, blondes sans cervelles qui se faisaient les ongles toute la journée, n'avaient jamais milité et étaient scandaleusement imposées par leur père.". Elle réalise très tôt qu'elle peut être tenue responsable de ce qui arrive à son père, tant elle et ses sœurs sont des cibles faciles pour l'atteindre.

Elle explique aussi comment le parti, qui ne part de rien pour devenir au fil des années une force politique majeure, est discriminé par les autres forces politiques et les médias. Elle affirme que en 2002 "La moitié des maires qui s'étaient engagés à signer n'ont pas donné suite.", "A chaque élection le gouvernement tripatouille le mode de scrutin dans l'unique but - avoué, d'ailleurs ! - d'empêcher le Front national d'avoir le moindre élu." ou encore que "L'équilibre médiatique est un mensonge.". Cela la révolte et dénonce les agissements de ceux qui déclarent le FN comme anti-républicain alors que ce sont eux-mêmes qui ne respectent pas le vote des français.

L'auteure termine son récit en 2006, sans afficher alors de réelles prétentions à prendre la direction du parti.

Agir

La dernière élue que j'ai rencontrée est une conseillère régionale. Éluë en 2015, elle explique qu'à la base, elle ne souhaitait pas être élue mais que son nom est remonté. Cependant, en l'entendant, on se demande si son élection était vraiment un hasard. Tout du moins, son engagement ne l'est pas. "C'est mon histoire familiale, je reproduis ce que font les parents." Elle m'explique que sa mère était à l'origine de la création du FN, et notamment d'une fédération départementale. Jean-Marie Le Pen venait souvent chez elle, et sa vie familiale était elle aussi rythmée par les campagnes électorales, à l'époque où le FN faisait encore 1-2%. Si Alain Faure consacre dans son ouvrage *Des élus sur le Divan* une partie de l'analyse sur le rapport au père, le sien est totalement absent dans le témoignage de cette élue, et sa mère présentée comme le modèle influent de son enfance. L'expérience de celle-ci permet à l'élue de donner sa propre définition de la politique, qui doit être avant tout une passion. "La politique, pour la personne qui le fait, c'est plus des moments heureux parce que c'est une passion. Globalement c'est plutôt motivant et positif." Cela se doit d'être une passion, et surtout des convictions. On se battait pour des convictions, des idées, parce qu'à l'époque il y avait 0 places, 0 carrières d'élus donc c'était vraiment que pour des convictions." Elle raconte que sa mère a jusque tard assumé le coût de ses campagnes seule, n'atteignant jamais le seuil de remboursement. La notoriété de sa mère lui a

valu une enfance en apparence difficile “On a eu notre nom tagué dans le village avec une croix gammée.”, avec la peur enfantine du *qu’en dira-t-on* dans une époque où cela était très mal vu d’être au FN. Cependant, l’élue nuance cela en affirmant qu’elle et son frère ont commencé à militer très jeunes pour soutenir leur mère, ressentant un grand sentiment de fierté à marcher dans les pas de cette femme qu’elle décrit comme très convaincante et passionnée. Elle se rappelle des jets de bouteilles et de pierres sur les locaux et militants alors que des réunions FN se tenaient, de la haine “disproportionnée” envers eux et notamment envers Jean-Marie Le Pen, qu’elle ne comprenait pas enfant mais un peu mieux avec le recul. Elle insiste sur le fait que ces événements, cette haine, l’ont renforcée, blindée et lui ont appris à mettre de la distance avec ses émotions, qui restent difficiles à contrôler en politique. Cette haine, elle la connaît encore aujourd’hui encore, malgré la dédramatisation et le succès électoral du RN, dans les couloirs du Conseil Régional. Non seulement certains élus refusent de leur dire même bonjour mais leurs propositions sont automatiquement rejetées, car pas de la bonne étiquette. “Par nature”, elle se détache, un réflexe appris lors de sa socialisation politique dès l’enfance. Le “jeu politique” du président de la région l’agace, lui qui n’est pas le même en Assemblée plénière que dans le huis clos des réunions privées. Il ne les soutient pas publiquement mais reprend leurs idées pour les faire voter sous son étiquette. Elle explique là une des différences selon elle entre le RN et les autres partis politiques : le RN ne fait pas de la politique politicienne mais de la politique intelligente. Quel que soit la couleur de la proposition, tant que celle-ci entre dans les valeurs et intérêts que le RN souhaite porter, ses élus la votent en assemblée.

A la violence de l’extérieur s’ajoute la violence interne : “Quand on découvre la politique de l’intérieur il faut être blindé, savoir résister en externe et en interne.”. En effet, elle affirme qu’il ne faut pas croire à la bienveillance des autres et se protéger soi-même dans un monde où il ne sert à rien de chercher de la reconnaissance. “Il n’y a pas trop de méritocratie en politique, il faut faire sa place tout seul.”. Se protéger des ruses, astuces et trahisons visant à atteindre le pouvoir. De plus, elle explique parfois ne pas s’être reconnue dans la ligne du parti, devant taire ses opinions personnelles, plus traditionnelles, pour l’intérêt général du RN. Elle voit en l’opposition combat pour le pouvoir/combat pour les idées une contradiction, car pour elle la politique ne devrait être que conviction. Elle explique en avoir déjà parlé avec la présidente du parti, notamment sur ses positions sur la GPA et l’avortement, qui lui a affirmé que cela ne serait pas populaire. Cependant, elle explique que cela fait partie de la politique, et que son petit avis ne devrait pas compter plus que l’intérêt du parti, qu’il faut savoir défendre dans les bons et les mauvais moments. Il faut avoir une certaine philosophie, et voir “l’intérêt général avant le sien.”. La loyauté est pour elle aussi un concept très important.

L’intérêt général du parti avant tout, c’est ce qu’elle a appris en devenant élue. Elle souligne la rupture entre la position de militant et celle d’élue. Quand on est militant, on est plus libre, plus soi-même. Occuper la fonction d’élue, c’est une responsabilité à temps plein envers le parti et les électeurs, notamment dans le fait de contrôler ce qu’on dit aux médias (cession de média-training) mais aussi ses émotions, pour ne pas nuire au RN. Elle joue plus un rôle. Elle raconte avoir été totalement paniquée au début de son mandat.

“Mon pire moment ça a été de sentir que j’avais des responsabilités en tant qu’élue mais je ne connaissais pas, on n’a pas de formation, on est jetés dans l’arène, la peur de ne pas bien faire procure un stress énorme.”

Le parti a selon elle besoin de se professionnaliser, notamment dans la formation de ses cadres, même si elle avoue que tout s’est accéléré depuis le commencement de son mandat en 2015. Même le militantisme, qui se fait maintenant en grosse partie sur les réseaux sociaux.

La politique peut être très dure au niveau personnel, et avoir des effets sur la vie de famille et la vie professionnelle.

“J’essaye de préserver ma famille car se battre pour son pays et casser une famille c’est pas très logique.”

Elle ajoute que certaines personnes ont peur d’afficher leur engagement car il y a des répercussions sur le travail. Certaines peinent à en trouver, tandis que d’autres le perdent.

Au vu de toutes ces difficultés de l’engagement au RN, on peut se demander comment les personnes engagées résistent, non seulement aux contraintes de la vie du politique en général, mais aussi à celle bien spécifiques des militants et élus du Rassemblement National. L’élue répond à cette question par cela : “Il faut un ego développé pour s’engager en politique. Il faut se mettre en avant. Avoir une personnalité forte pour encaisser les coups.” Elle insiste sur le fait que bien qu’on s’engage pour les convictions, on rentre aussi un peu

pour l'égo. Il y a toujours un problème de personne. Et cet égo et personnalité forte sont nécessaires non seulement pour survivre au sein du parti mais aussi pour être élu.

“Ce qui m’a vraiment motivée à revenir c’est Marine Le Pen, c’était un nouvel élan.”

Elle explique avoir compris qu’en politique, “Le charisme du leader politique est essentiel, alors qu’avant je pensais que c’était que les idées. Il faut forcément être extraordinaire pour être un leader politique. Le côté personnalité des Le Pen a beaucoup joué.”

Là s’entremêle les convictions et l’égo, déterminismes de l’engagement pour cette élue. Impressionnée enfant par sa mère, qui continuait malgré les défaites cuisantes, elle l’est aujourd’hui par la présidente du parti. Elle prend l’exemple de la défaite suivant le débat du deuxième tour des élections présidentielles de 2017. Marine déçoit, encaisse la défaite comme les critiques venant de son propre parti et pourtant, elle se relève. Là où l’élue affirme que n’importe qui aurait abandonné 10 fois, la présidente du parti résiste. L’élue est aussi touchée par cette représentante politique, de qui elle a lu le livre A contre flots. Ce sera d’ailleurs cette élue qui me prêtera l’ouvrage. Elle m’explique que dans ce livre, on apprend à quel point Marine a souffert pendant sa vie, sans jamais abandonner.

Agir, c’est bien le mot d’ordre qu’on retrouve tout au long de cet entretien. Agir pour ses idées, pour assurer un monde meilleur à nos enfants. Avant de s’engager de nouveau au RN, elle a monté une association pour aider les femmes enceintes et mamans en difficulté à garder leur enfant. Elle affirme s’être alors sentie utile, le pire ayant été d’être blasée et de ne pas croire en sa capacité de changer les choses et de se battre pour ses convictions.

Rendre service

“Sociétalement parlant, on se rend compte qu’on a pratiquement exactement le même parcours. On a cette sensation que tout ce qu’on fait c’est écrit. [...] C’est impressionnant.”

Le troisième élu avec lequel j’ai effectué un entretien est conseiller municipal, suivant les traces de son père qui était lui aussi élu dans sa commune. En creusant un peu, il a découvert que son arrière-grand-père avait été maire de sa ville plus jeune. Il grandit donc dans une famille engagée, avec ce que cela peut apporter de positif comme de négatif. A Noël on parle politique autour du repas, et son père rentre tard le soir. Cependant, il affirme que l’engagement de son père n’a pas été le plus déterminant dans le sien, du moins pas la raison principale.

“Je pense plus que c’est mon côté patriotique. J’ai toujours voulu rendre service aux autres.”

Cet altruisme se mue par un engagement en tant que sapeur-pompier. Sa première grande déception sera la suppression du service civique obligatoire par Jacques Chirac, à cause de quoi il ne pourra réaliser son rêve, celui d’en faire son métier. De cet événement émane l’autre raison de son engagement en politique, son côté patriotique alerté par le déclin de la France dû en majeure partie aux mauvaises décisions prises par les hommes politiques au pouvoir. Des hommes politiques qui vivent pour lui dans leur tour d’argent et n’écourent pas les oubliés, les invisibles, pour lesquels il veut se battre. Dès l’âge de voter, il a choisi le FN, malgré un détour par Nicolas Sarkozy au deuxième tour de 2007, ce qu’il regrette amèrement, la seule chose qu’il regrette dans sa vie.

Il s’engage en politique suite à des amis, des rencontres, notamment le responsable FN de la circonscription dans laquelle il habite. Il adhère en 2012 et explique que l’arrivée de Marine Le Pen à la présidence n’a pas été si déterminant. Le nouveau souffle qu’elle a donné au parti lui plaisait, d’autant que les résultats électoraux suivaient, mais ce n’est pas pour elle qu’il s’est engagé.

La campagne municipale de 2014 est sa première vraie expérience, et reste pour lui une grande joie du fait de son élection comme une première déception. Le candidat n’avait pas la carrure et rendait la victoire comme la campagne difficile. Ils avaient vraiment l’envie de faire quelque chose mais il savait qu’ils couraient à la catastrophe avec ce candidat. Il fut placé troisième sur la liste car il était un “enfant” de la ville, puis élu : une grande fierté.

Mais le fait de réussir à récolter 33 signatures a été la plus grande victoire. En effet, il explique que les partis traditionnels doivent avoir une conception de la déception très différente. Au RN, tout est tellement difficile à atteindre que chaque score est une victoire. “C’était une véritable émotion de réussir à monter une liste. J’étais très heureux. “ A deux jours du scrutin, 3 personnes les ont laissé tomber “pour les embêter”. “Au RN, on en a bavé pour être élu”. C’est le quotidien du RN, explique l’élue. La haine, il la connaît.

“Quand on fait campagne pour le FN, il faut vraiment avoir la foi.”

Des gens qui les insultent, leur crachent dessus, leur lancent des cailloux, les regardent comme si “ils avaient Adolf Hitler en face d’eux.”. Bien que cela lui fasse mal d’être traité d’extrême droite alors que son grand père a combattu pendant la guerre, il se résigne en disant que “c’est notre croix à porter”. Il se détache car certaines personnes ne méritent pas qu’on se batte pour elles, tant elles sont “irrécupérables”. De cette affirmation découle une expérience douloureuse, vécue alors qu’il était encore sapeur-pompier. Il est appelé pour intervenir sur un accident de la route. La voiture d’un jeune couple est sortie de la route et la jeune fille est entre la vie et la mort. Sur le côté, son copain, intact, ne cesse de s’inquiéter pour l’état de sa voiture en importunant les pompiers qui tentent de sauver la jeune femme. L’ élu explique qu’il a alors “pété un câble” tant le cela le révoltait et a tabassé le jeune.

Pourtant, il affirme être quelqu’un qui gère généralement bien le stress. Il faut savoir faire ça en politique, explique-t-il. Ses années de vigils en boîte de nuit ainsi qu’au service de sécurité des grands cadres du parti lui ont appris cela. Mais rien n’est comparable au stress des premiers instants en tant qu’ élu.

“J’ai jamais fait des études pour être politicien.”

Le stress en interne, savoir s’imposer, parler en public, gérer les dossiers municipaux sans formation préalable par le parti. La politique, pour lui, c’est un combat, il faut savoir manipuler, “un jeu d’hypocrites”. C’est là que l’ego entre en jeu. Il affirme qu’il faut de l’ego pour survivre en politique, pour se sentir supérieur. Et l’expérience de la politique crée l’ego. Lui qui était plutôt réservé, plutôt dans l’écoute à ses débuts, seulement engagé pour ses convictions a fini par développer un ego, pour survivre.

Le stress aussi de dire quelque chose qu’il ne faut pas, alors que en tant qu’ élu RN il est scruté “à la loupe”. C’est le plus dur à gérer, affirme-t-il. Mais on se prend au jeu, le stress laisse place au plaisir d’aller en réunion. “C’est très gratifiant, on sait tout ce qui se passe.”

Il explique avoir toujours été fort psychologiquement, ce qui lui permet d’encaisser et de ne jamais abandonner. Si la défaite au deuxième tour des élections présidentielles a remis pour un instant son engagement en question, il est aujourd’hui prêt à continuer, et même à tenter sa chance aux municipales de 2020. Il veut se battre pour les gens qui ont besoin d’eux, contre le déclin de la France.

“Les gens amoureux de la France, c’est beau à voir.”

Le RN canalise leur violence et leur donne de l’espoir. Il pense même que si le président Macron venait à interdire le RN de peur qu’il devienne trop gros, on risquerait une guerre civile.

Il continue son combat pour ces électeurs, malgré l’impact néfaste que cela a eu sur sa vie de famille. Il parle sans timidité de la séparation avec sa femme, causée par la politique. Avant, ils faisaient les campagnes ensemble, mais les heures passées à faire de la politique lui ont fait délaisser son couple et sa famille.

“Dire à ses enfants que ça a coûté la relation avec leur mère mais que j’ai essayé. Ça coûte beaucoup.”

Son père surgit de nouveau dans la conversation. Face à ses doutes et la peine causée par la destruction de sa famille, son père lui a dit qu’il avait raison de continuer et de s’engager pour ses convictions, et que ses enfants comprendraient comme lui avait compris. L’avis de son père compte énormément.

Ce n’est pas seulement le temps passé loin de sa famille qui lui a coûté son mariage, mais bien l’effet que la politique a eu sur lui.

“Mon ex-femme me l’a dit : “depuis 2014 on ne sait plus ce que tu ressens, sur tout visage on voit plus rien.”

Il m’explique alors qu’avec l’expérience de la politique, il a l’impression de ne plus rien ressentir. Les émotions se diluent au fil du temps, des insultes, des trahisons, des combats. On ne peut montrer à l’ennemi aucune émotion.

Défendre

Cet entretien avec un conseiller régional a duré deux heures et demi, dans un petit café du centre-ville. Après qu’il soit parti, des personnes de la table d’à côté m’ont demandé qui était cet homme. Elles avaient remarqué qu’il “parlait vraiment très bien, il a l’air d’un homme très intelligent”. En effet il s’exprimait bien, il parlait beaucoup, mais pas de ses émotions. Bien qu’il reste pour moi l’entretien m’ayant donné le plus

de fil à retordre sur le côté sensible, le témoignage d'un "ancien" du FN m'a permis de me rendre compte de l'effet de la politique sur les émotions, par un élu qui "s'en prend dans la gueule" depuis des années.

"On vit avec les récits familiaux."

Et on a tendance à les reproduire, affirme l'élu. Tout d'abord, l'armée. Son grand père a combattu lors de la bataille de la Somme en 1917, son père était pilote de chasse et n'a donc pas combattu pendant la seconde guerre mondiale. Lui-même a été officier de réserve et parachutiste pendant 23 ans. Il affirme ne pas être militariste, qu'ils ont simplement le sens des responsabilités et celui de s'investir dans ce qui peut être la défense. "On boit pas un bol de sang le matin", mais on se plie à la discipline explique-t-il.

La politique, comme l'armée, c'est une tradition de famille. Il m'explique que son grand père était un des fondateurs des Croix de Feu, l'ancêtre du Parti Social Français, parti où il s'engagera lui-même par la suite. Les Croix de Feu a été créé par des anciens combattants qui ne supportaient pas de voir le PCF tout détruire. L'élu m'assure que les accusations décrivant ce parti comme "fasciste" étaient totalement fausses, et orchestrées par les communistes.

"Mon père n'était pas engagé en politique mais engagé à l'armée. Ça va ensemble."

L'engagement à l'armée et l'engagement en politique sont très liées dans sa famille. Ainsi, les valeurs acquises lors de son engagement à l'armée se retrouve dans sa vision de l'engagement politique. Pour lui, on ne rentre pas par altruisme. Il faut avoir un certain état d'esprit, et l'envie d'assumer un rôle social, ainsi qu'être disponible aux autres et surtout de participer au pouvoir. Au-delà de l'engagement en politique, les caractéristiques de l'engagement au RN se retrouvent aussi dans les valeurs militaires. La loyauté et le code d'honneur sont très important pour lui, et il affirme que "Des cons on en trouve partout. Mais au RN beaucoup moins qu'ailleurs car ce sont des sentiments - loyauté, honneur, patriotisme - qui sont très forts chez nous." Il établit même une grande différenciation entre le RN et un homme politique passé du PS à LaREM : "Céline disait quand il était en prison : de toute façon entre nous c'est même pas une question d'éducation, c'est une question d'espèce."

Ce qui différencie aussi pour lui l'engagement au FN de celui dans les autres partis politiques, c'est la difficulté du quotidien. Déjà en tant que jeune au PSF, il explique qu'il se faisait souvent "casser la gueule" par des milices d'extrême gauche qui tenaient à l'époque la fac où il étudiait. Cela lui a "fait les dents" pour la suite de son engagement. En effet, sympathisant FN depuis très jeune, il ne s'engage pourtant vraiment en politique qu'en 2010, pour la campagne de Marine, pour élaborer le programme économique. Cet engagement plutôt tardif ne l'empêche pas de connaître des discriminations en tout genre auparavant, alors qu'il assume fièrement ses idées. Il effectue la plus grosse partie de sa carrière en Asie, dans des consulats. Selon lui, la communauté RN est beaucoup plus grande parmi les français de l'étranger. Il me raconte un événement qui l'a énormément touché, entre colère et incompréhension. Il avait rénové tout une structure française dont il était responsable en Birmanie. Le bâtiment, l'organisation administrative, les emplois du temps. De son point de vue et même de façon objective, il avait redonné vie à cet endroit de manière très efficace. Parmi la communauté française, cela se savait qu'il était sympathisant FN et c'était d'après lui venu à la connaissance de l'inspecteur, qui a totalement dénigré son travail en affirmant dans son rapport que la structure était laissée à l'abandon et très mal gérée. De retour en France, il devient scrutateur pour le FN lors des élections de 1988. "Je vous emmerde, j'assume mes opinions." Cela lui a de nouveau fait défaut car il a ainsi perdu son travail de commerçant. Il explique que beaucoup de personne n'osent assumer leur appartenance RN de peur d'être handicapées professionnellement et socialement. En effet, au sein du Conseil Régional, on ne leur sert pas la main. Une déshumanisation pour l'élu qui me dit, très sérieux, "La prochaine étape c'est la prison puis l'assassinat." Ils affirment aussi que les enfants des personnes engagées au RN en pâtissent, sont embêtés à l'école.

"Par un simple darwinisme social, on est plus forts car on a plus de convictions et d'opinion."

Les membres du RN ont selon lui une grande force de caractère, comme il l'affirme en disant "La collaboration c'est pas un parti politique, c'est un état d'esprit. Baisser la tête et dire oui. D'autres diront non. Ceux-là sont très peu nombreux. Mais on les trouve chez nous." Lui-même, à titre personnel, n'a jamais aimé baisser la tête. La force du RN, ce sont ses cadres formés par Jean-Marie Le Pen, affirme-t-il. Cependant, il ne faut pas trop se rattacher au passé et de nouveaux cadres se doivent de prendre leur place.

Il explique ensuite que certains partis se battent seulement pour le pouvoir et pas par idéologie, contrairement au RN. De plus, les autres partis n'ont aucun sens de l'intérêt général car quand le RN fait un

rapport au Conseil Régional, tous s'opposent alors que le RN est le seul parti à voter tous les rapports qui vont dans son sens. Car le RN, s'il vise bien sûr le pouvoir, c'est pour être efficace et lutter contre le déclin de la France. Un déclin tout d'abord culturel selon lui. La France perd son identité, notamment le socle traditionnel de la famille. Cela le navre, et il blâme la gauche qui a selon lui une grande responsabilité dans le déclin moral et culturel de la France. Il dénonce aussi le déclin économique de la France qui n'a plus de pouvoir, face à la mondialisation et même face aux autres pays. Il trouve tragique le sort des ouvriers qualifiés qui se retrouvent sans travail à cause des délocalisations. Il souhaite que la France arrête de prendre la mondialisation "les mains attachées et les jambes écartées", comme le disait Jean-Marie Le Pen.

Pour résumer: *"Make France Great Again"*.

Se battre

Juste avant ce premier entretien, j'avais un peu le trac. Le trac de ne pas réussir à faire parler l'élue sur ses émotions, à moi une inconnue de qui elle n'a même pas vraiment compris le projet de recherche. Contre toute attente, il s'avéra être l'entretien le plus sensible et exploitable de bout en bout dans la cadre de ce mémoire.

Quand nous nous rencontrons, elle est conseillère municipale depuis peu. L'ancien conseiller municipal, alors premier de liste lors des élections en 2014 et elle troisième, est décédé. La deuxième de liste ne souhaitant pas reprendre le flambeau, c'est notre élue qui prend sa place, non sans fierté et émotion. Cette campagne fut sa première, s'étant engagée en 2013 avec Marine Le Pen, le clip de campagne de 2010 ayant été un déclic pour elle.

Malgré cet engagement tardif, elle explique avoir baigné dans la politique. Elle me conseille de me rendre sur sa page Facebook "très suivie" sur laquelle elle a rédigé sa biographie, et notamment l'influence de l'engagement de son père dans les Cidunati, une union intersyndicale visant à protéger les travailleurs indépendants, et défendant les intérêts des petits commerçants et artisans. Cet héritage transmis par son père, mêlé à un fort caractère, l'ont menée à s'intéresser de plus près à la politique. Elle m'explique que dès 12 ans elle observait les hommes politiques au pouvoir, en se demandant pourquoi ils ne faisaient pas cette réforme, n'engageaient pas cette politique, alors que c'était d'après elle de meilleures solutions. Cependant, elle ne se sentait pas encore de s'engager, ne sachant pas ce qu'elle pouvait apporter à titre personnel. Elle se retrouvait dans certaines idées du parti de Jean-Marie Le Pen, mais pas dans toutes.

"Les petits ruisseaux font de grandes rivières."

Avec la campagne de Marine Le Pen en 2012, elle trouve enfin un parti qui lui correspond pleinement et qui lui donne envie de s'engager. Elle estime que la défaite de 2012 se doit au fait qu'elle était trop marquée par les critiques faites aux autres partis, qu'elle-même partage cependant, et pas assez par les idées. Elle trouve alors la motivation de s'engager au moment des municipales, mais aussi dans la fédération RN de son département. C'est elle qui y gère aujourd'hui les réseaux sociaux, du fait de sa forte notoriété sur Facebook, et coordonne les événements.

En 2014, elle souhaite donc présenter une liste aux municipales de sa commune. Elle contacte alors la responsable départementale du RN (depuis partie chez les Patriotes, précise-t-elle), avec laquelle elle a un contact très froid. Elle y voit de la jalousie due à sa motivation, et ne sera en effet jamais mise en avant. Sa première campagne s'avère décevante, car la tête de liste est très nonchalante, "pas l'image que je me faisais d'une tête de liste". Bien sûr, cela n'est pas la faute du parti mais bien de la personne, et l'élue essaye coûte que coûte de lancer et mener à bien la campagne.

"Je suis une passionnée."

En précisant que l'idée n'est pas de se jeter des fleurs, elle affirme que la campagne a été faite du début jusqu'à la fin grâce à elle et une de ses amies. Elle demandait à faire des réunions, car la tête de liste n'en prenait pas l'initiative. Cela a été de ce fait très compliqué de fédérer autour de cette campagne, seules quelques personnes étaient à chaque fois présentes. Elle fût placée en troisième place sur la liste, le premier étant persuadé de faire au moins 20%, ce qui n'arriva pas suite à la campagne catastrophique. Ce fût une mauvaise expérience pour l'élue, qui la touche encore aujourd'hui.

"C'était une référence."

Voici ce que représente l'engagement de son père pour elle. Dès son premier mois au Conseil Municipal, elle décide d'aller voir les commerçants de sa ville. Elle s'inquiète des répercussions que les travaux

en centre-ville ont eu sur leur commerce. L'élue découvre ainsi la souffrance des commerçants, qui regrettent de s'être investis dans la ville. Elle trouve inadmissible qu'aucune personnalité de la mairie ne soit venue les voir pendant cette période. Pour cette élue, elle-même coiffeuse libérale, le commerçant est le cœur de la ville. "Si on regarde bien, ça rejoint un petit peu le mouvement de mon père."

D'autres déconvenues l'attendent, liées à son appartenance au RN. Toutes leurs informations considérées comme des *Fake News*, insultés, ... Mais cela ne la touche pas plus que ça. En effet, il faut avoir une certaine force de caractère pour être au RN affirme-t-elle. Et elle, elle en a. "Je suis une lionne. [...] Depuis toute petite. Ce que j'ai vécu aussi, dans ma famille. J'ai eu des parents divorcés, j'ai été forgée là dedans." Elle explique que dans la vie, soit on combat, soit on tombe. Si on se laisse marcher dessus, on se fait écraser. Elle ne veut pas ça, elle veut se battre pour la France, ses valeurs et ses racines qui sont en train de disparaître.

"C'est pour elle que je me bat. C'est pour elle que je trouve ma motivation. C'est pour elle que je suis engagée et j'aimerais qu'elle soit présidente."

Une grosse part de son engagement est dû à Marine Le Pen. Elles sont amies me dit-elle, et précise même avec un sourire qu'elles ont un amour commun pour les chats. On sent dans l'entretien que Marine est très importante pour elle, comme le démontre la photo de la présidente du parti en fond d'écran de son téléphone. Surtout, elle s'identifie à elle. Après avoir notamment lu son livre *A contre flots*, elle se rend compte que Marine a traversé beaucoup d'épreuves, sans jamais abandonner, comme elle. En effet, elle m'explique alors que sa mère est morte quand elle même avait 28 ans et que son père est parti du foyer quand elle avait 2 ans, après le divorce de ses parents, sans garder contact avec elle. Cette affirmation m'interpelle, l'engagement de son père ayant été déterminant pour le sien, j'étais jusqu'alors persuadée qu'il était part intégrante de son enfance. Quand je lui fais remarquer ce paradoxe, elle me demande si l'on peut arrêter de parler de son père et essuie une larme au coin de son œil. Ainsi, elle se retrouve en la souffrance de Marine et trouve en elle un modèle, une raison de se battre. Le lien est très fort.

Sa loyauté au parti est d'autant plus forte et elle déplore les personnes qui privilégient leur intérêt personnel. "Il y a des élus c'est 'moi je' et puis terminé."

Elle m'explique que Philippot l'a contacté avant de partir, lui proposant de les rejoindre, prétextant que Les Patriotes serait seulement une association associée au RN. Quand elle a appris que cela deviendrait un parti politique, elle a déchiré sa carte et lui a renvoyé par courrier. "C'est une trahison quelque part."

Bien qu'elle apprécie énormément le contact avec les habitants de sa commune, elle souhaiterait monter au niveau national. En effet, elle explique que le local n'a commencé à être important pour le RN qu'il n'y a quelques années et pense pouvoir être plus utile au niveau national là où les cadres se font connaître. Elle souhaite donc devenir député "pourquoi pas", pour défendre ses idées et le parti au plus haut.

2. ANALYSE

Pour mon analyse, j'ai opéré par un tableau, en trouvant des catégories et sous catégories pour permettre de classer les similitudes et les schémas qui s'en dessinaient, à partir du moment où je les trouvais dans plus de quatre sur 6 des récits du corpus. En analysant les entretiens, deux grandes catégories se distinguent très clairement. Tout d'abord, l'expérience sensible de la politique assez générale, soit interchangeable entre les élu.e.s de tous les bords politiques. On va retrouver par exemple les mêmes mécanismes de socialisation politique, dus en grande partie à la politisation familiale. Les émotions fortes, positives comme négatives de l'entrée en politique, la première campagne qui marque, ou encore l'enjeu de ne pas trop ressentir dans un monde où le "jeu politique" et la trahison règnent. On retrouve ces mêmes expériences, vécues par les élu.e.s, dans l'ouvrage *Des élus sur le divan* d'Alain FAURE. Ce chercheur affirme même que, lors de ses entretiens, il n'a décelé aucune différence notable entre les élu.e.s de droite et les élu.e.s de gauche, leur bord politique n'ayant pas eu d'influence sur leur expérience sensible de l'engagement en politique.

Comme je le supposais dans mon hypothèse de départ, la deuxième grande catégorie regroupe un ensemble de vécus spécifiques à l'engagement, qu'il soit familial, militant ou politique, au Rassemblement National. Une dichotomie claire s'établit alors entre l'expérience de la politique par les "partis traditionnels" et celle des élu.e.s Rassemblement National. Ces élu.e.s sont exposé.e.s à une violence extrême lors de leurs campagnes et leurs mandats, des discriminations, une coopération impossible entre eux et les autres élu.e.s.

Un engagement en quelque sorte seul.e.s contre tou.te.s, au sein d'un parti connaissant un succès et une professionnalisation récente. Une sorte de double-expérience de l'engagement politique.

L'enjeu de cette partie est flagrant, celui de s'apercevoir que dans le monde très codifié du politique, où l'émotion n'a dans la pensée collective pas sa place, elle est en réalité partout. Dans la politisation, les raisons de l'engagement, les traumatismes qui créent des vocations, la création de l'ego comme rempart, dans l'identification à un leader.

Expérience sensible de la politique

Politisation familiale

Au sein de cet échantillon restreint, tous ont été l'objet d'une politisation familiale, un de leur parent ou grand-parent s'étant engagé en politique dans le passé. De la politique comme héritage pour la famille Le Pen à l'engagement syndicaliste, tous ces élu.e.s ont baigné dans des récits familiaux, et ne se sont pas engagé.e.s par hasard. Il est tout de même important de noter que si certains grandissent dans l'univers du RN depuis l'enfance, ce n'est pas le cas de tous. Dans chacun des cas, la vocation politique trouve une incarnation, une identification dans l'enfance de l'élu.e qui grandit avec un modèle. Cette personne de référence est toujours structurante dans le récit de chacun.e des élu.e.s, et le plus souvent admirée. Cette personnification de la politique comme élément de leur construction est une forte empreinte émotionnelle, et représente le plus souvent la première émotion liée à la politique, tout en signant leur engagement futur.

La politique est un virus que l'on a dans l'organisme. [...] Je l'avais quant à moi attrapé bébé.

J'ai réalisé que cette relation père-fille, c'était en réalité à moi de la construire. [...] C'est un peu comme cela que, au fur et à mesure, je me suis aventurée de plus en plus loin sur son terrain, donc sur celui de la politique.

Mon père était commerçant et fondateur des Cidunati, [...] un mouvement qui défendait les artisans et les commerçants. [...] C'était une référence.

Mon grand-père était un des fondateurs des Croix de Feu, ancêtre du Parti Social Français. [...] Mon père n'était pas engagé en politique mais engagé à l'armée. Ça va ensemble.

Ma mère était à l'origine de la création du FN, dans la Drôme. [...] On a milité très tôt avec mon frère pour soutenir notre mère. [...] Si il y avait pas eu ma mère, je ne sais pas si je me serais autant engagée.

Le fait d'avoir un père dans la politique ça fait que dans les repas de famille on parlait des présidents successifs.

Prédisposition dans la personnalité dès l'enfance

Cette catégorie d'analyse pourrait aussi trouver sa place dans la particularité de l'engagement au Rassemblement National, tant la force de caractère sera déterminante dans cette expérience sensible de la politique très particulière. Or, les violences en interne du monde politique n'ayant pas de couleur, des prédispositions à un fort caractère seront primordiales pour leurs débuts en politiques. Tous les élu.e.s expriment donc avoir depuis l'enfance une force de caractère qui les a mené à ne pas abandonner, même dans les moments très difficiles. Une force de caractère souvent forgée par des traumatismes d'enfance pour certains d'entre eux.

Pour ma part, je pense que c'est ma nature foncièrement optimiste et heureuse qui m'a protégée sur la durée. En effet, face à un tel déluge, on peut se forger, comme je crois l'avoir fait, une forte personnalité.

Quand j'ai eu 12 ans la politique pour moi c'était de la logique, [...] il y avait Mitterrand et je me disais mais pourquoi ils ne font pas ça.

Depuis toute petite. Ce que j'ai vécu aussi, dans ma famille. J'ai eu des parents divorcés, j'ai été forgée là dedans. [...] Quand ma mère est morte j'avais 28 ans. Ou vous combattez, ou vous tombez.

Je n'aime pas baisser la tête.

J'ai toujours été fort psychologiquement.

Ça dépend du tempérament des enfants aussi, moi j'en ai toujours eu. Je ne l'ai pas perdu d'ailleurs, si vous en avez pas, on vous écrase.

Les prémices de l'engagement

J'ai choisi de faire apparaître cette catégorie parce qu'elle me paraît primordiale. Non seulement est-il possible de considérer toute forme d'engagement préalable comme annonciateur d'un futur intérêt pour la politique, mais le plus important reste les valeurs et combats que ces engagements passés ont transmis aux élu.e.s. La religion qui enseigne des valeurs de bonté, l'ancien sapeur-pompier qui veut s'engager pour donner la parole aux oubliés de la République, une élu.e qui milite au sein du RN pour proposer ses idées défavorables à l'avortement et la GPA ayant monté plus jeune une association pour aider les mères en difficultés ... Les traces de l'engagement passé se retrouve aujourd'hui dans leur expérience personnelle de la politique. Ces combats, qui leur tiennent à cœur, déterminent leur rapport à la politique, et notamment leur intérêt à s'engager pour se battre pour des idées. On retrouve donc dans ces prémices de l'engagement les raisons de l'intérêt pour le rôle d'élu, et surtout la naissance des convictions.

J'étais une petite fille très pieuse. [...] Et être une bonne chrétienne ou un bon chrétien, c'est témoigner par son comportement d'un ensemble de valeurs telles que la bonté, la charité, le pardon, toutes ces valeurs d'une importance considérable pour moi.

J'ai été officier de réserve et parachutiste pendant 23 ans. On n'est pas militariste. On a le sens des responsabilités, de s'investir dans ce qui peut être la défense.

Plus jeunes, on avait monté une association pour les mamans en difficulté, pour les aider à garder leur enfant, on se sentait utiles.

Je pense pas. Je pense plus que c'est mon côté patriotique. J'ai toujours voulu rendre service aux autres. J'ai été sapeur-pompier volontaire et je voulais en faire mon métier. [...] J'ai été un peu déçu de pas pouvoir faire ce que je voulais donc je me suis tourné vers la politique.

Il faut avoir ça à l'intérieur. J'ai développé ça depuis toute petite, j'étais déléguée de classe et j'avais envie d'aider les autres, je me sentais responsable Je voyais la vie comme un engagement.

Je faisais partie d'une association : le Cercle Nationale des Femmes européennes. C'est la présidente de l'association qui m'a fait faire mes premiers pas dans le Front National. Je ne voulais pas du tout y rentrer, mais c'était un parti qui mettait les femmes en avant.

Traumatismes menant à certains combats

Avant le pouvoir, il y a le sang et les larmes (Alain FAURE, 2016). Cette logique se retrouve dans le récits de plusieurs élu.e.s, qui lient des événements traumatisants comme l'expérience d'un attentat ou l'abandon d'un père avec des aversions, des combats qu'ils mènent aujourd'hui encore. Cette catégorie permet d'aller encore plus loin dans le sensible, et de donner sa juste place aux larmes dans l'exercice du pouvoir. Primordiale pour répondre à la question des motivations de l'engagement politique, l'approche sensible du passé des élu.e.s permet de comprendre ce qui les anime, sans tomber dans une analyse manichéenne de la quête du pouvoir à tout prix.

Cette "différence de traitement", que j'ai ressentie et intégrée dès après l'attentat, deviendra le moteur de mon aversion pour l'injustice.

Cela va devenir un élément majeur de ma construction. C'est encore ce qui fait qu'aujourd'hui j'éprouve une aversion radicale pour le terrorisme [...]. [...] Le principe du terrorisme, c'est quand même de s'en prendre à des innocents. C'est là ce qui me révolte au plus haut point, aussi parce que je l'ai vécu enfant.

J'ai plus ma mère depuis 25 ans. [...] Mon père est parti de la maison quand mes parents ont divorcé, [...] j'avais deux ans et demi. D'où ma motivation de servir à quelque chose, d'être utile.

Mon père était commerçant et fondateur des Cidunati, [...] un mouvement qui défendait les artisans et les commerçants.

Depuis un mois et demi je suis au Conseil Municipal. La première chose que j'ai faite, je suis allée voir les commerçants de Bourgoin-Jallieu.

J'étais jeune pompier. On est appelés pour un accident de voiture, un jeune conduit avec sa copine. Lui a rien mais elle est grièvement blessée. La seule chose qui inquiétait le gars c'était de savoir si sa voiture allait bien alors que sa copine était dans un état critique. J'ai pété un câble, je me suis jeté sur lui et je l'ai frappé, vraiment frappé. Ca a été une

expérience traumatisante pour moi. [...] Certaines personnes sont irrécupérables. Elles valent pas la peine qu'on se batte pour elles.

Il y a un déclin, un ensauvagement de la société.

Déclat de l'engagement en politique

Qu'est-ce qui motive à sauter le pas, et à mettre un doigt dans l'engrenage ? Pour une grande partie des élu.e.s interrogé.e.s, Marine Le Pen à la présidence du parti a été déterminante pour leur engagement. "Un nouvel élan" donné au parti qui a su motiver des vocations. Un des autres facteurs a été pour certains la rencontre de personnes déjà engagées, qui les ont motivés à s'investir plus, notamment pour leur commune. Il est intéressant de noter que, quel que soit la raison, une tierce personne rentre toujours dans l'équation du déclat de l'engagement.

Je me suis engagée en 2013 avec Marine. Ce qui m'a fait le déclat, c'est quand elle a fait son clip de campagne en 2010. Ce qu'elle disait rejoignait totalement mes convictions.

Ce qui m'a vraiment motivée à revenir c'est Marine Le Pen, c'était un nouvel élan.

Pour les régionales, je n'ai rien demandé mais mon nom est remonté, ça s'est fait tout naturellement. C'était pas mon objectif d'être élue.

Je me suis engagée en 2010 pour la campagne de Marine. Je m'occupais du programme économique du RN.

Par des connaissances, des amis et des rencontres, notamment le responsable [FN] de la circonscription à l'époque. On avait les mêmes idées, les mêmes visions de l'avenir.

Il m'a demandé si je voulais m'engager [au FN] en 2012.

Je faisais partie d'une association : le Cercle Nationale des Femmes européennes. C'est la présidente de l'association qui m'a fait faire mes premiers pas dans le Front National. Je ne voulais pas du tout y rentrer, mais c'était un parti qui mettait les femmes en avant.

Émotions des débuts en politique

Tous les élu.e.s interrogé.e.s ont été marqué.e.s par leurs débuts en politique. Entre joie immense et stress énorme, l'intensité émotionnelle des débuts en politique est palpable. La première campagne est toujours un moment mémorable, mais pas toujours positif. Les impressions négatives de la première campagne n'ont pas été déterminantes pour la suite de l'engagement.

Adoubement? Baptême du feu ? Un peu des deux sans doute. [...] Un choc sans aucun doute déterminant pour la suite.

Le leader de la liste était très nonchalant. Ce n'était pas l'image que je me faisais d'un leader de liste. J'étais un peu déçue de la rencontre.

La campagne, sans vouloir me jeter des fleurs, c'est moi qui l'ai faite toute seule avec une amie. J'ai eu une mauvaise expérience de comment s'est déroulée la campagne.

Très belle campagne.

On continue à faire beaucoup de terrain, sur les marchés. Cela permet de montrer que ce n'est pas parce qu'on a été élus qu'on est plus là.

Je me suis dit qu'on courait à la catastrophe. J'ai appelé le respo de la fédé pour lui dire : "on va pas militer pour une personne comme ça, on va jamais arriver à faire campagne".

On était piégés au vif parce qu'on avait vraiment envie de faire quelque chose.

(Le respo de la fédé lui a dit :)

Toi t'es de Ville1. T'es un enfant de Ville1. Je te mets 3ème."

J'ai été très fier. C'était une véritable émotion de réussir à monter une liste. J'étais très heureux. (Municipales 2014 à Ville1)

Jean-Marie Le Pen m'a désigné en tête de liste pour les régionales dans la Région1. Il pensait qu'une femme pouvait gagner. Il ne s'est pas trompé. Le journal régional du coin, La Provence, a dû changer sa une. Il pensait que le candidat communiste allait gagner !

Au-delà de la première campagne, la découverte et l'expérience de la politique de l'intérieur une fois élu ainsi que les premiers succès électoraux sont des moments tout aussi importants et mémorables qui ressortent dans plusieurs entretiens. Ici aussi, dans leur récit sensible, on retrouve des émotions positives

comme négatives. L'euphorie des débuts, certes, mais aussi le stress, auquel beaucoup d'élus ne s'attendaient pas vraiment. La fonction d'élue est un changement de décor et de comportement, un "rôle" auquel s'adapter n'est pas toujours facile.

C'était le grand Meeting à la Mutualité, à Paris. [...] J'étais submergée de fierté, je pleurais. Il y avait donc pleins de gens qui aimaient mon père !

Voilà, c'est le résultat tangible de tous ces sacrifices.

Cette première émission en tant qu'invitée [...] aura pour toujours la mention "plus-grosse-frayeur-de-ma-vie".

Il y a deux étapes : être militant, être élu. On est plus du tout le même. Quand on est militant, on peut se lâcher un peu, on se sent plus détendu, on se sent plus soi-même. Quand on est élu, il y a d'un côté les électeurs, d'un côté le parti. On joue un peu plus un rôle. On fait preuve de plus de discipline, il faut savoir ce qu'on doit dire et faire.

[...] Mon pire moment ça a été de sentir que j'avais des responsabilités en tant qu'élue mais je ne connaissais pas, on a pas de formation, on est jetés dans l'arène, la peur de ne pas bien faire procure un stress énorme.

Au début, le stress était présent. J'ai jamais fait des études pour être politicien. [...] En plus nous on nous scrute à la loupe. Le moindre mot débile qu'on dit on est repris dessus. Le plus dur c'est de gérer le stress.

On se prend au jeu. Après la question du stress, on prend du plaisir à aller en réunion.

La violence en interne : développement de l'ego et détachement face aux émotions

La violence du monde politique mène à la mise en place de mécanismes de protection. Voilà ce qui est ressorti de nombreux de mes entretiens. Pour survivre en politique, les élu.e.s se doivent de développer un ego pour ne pas se faire marcher dessus, et de se détacher de leurs émotions, que ce soit en interne ou en externe. Il faut se blinder contre les trahisons, les déceptions, les manipulations. Ils s'adaptent au jeu politique qu'eux même dénoncent, comme seule condition de longévité. Le troisième élu interrogé m'a fait remarquer qu'entre toutes les personnes que j'avais interrogé (difficile de garder l'anonymat des entretiens par la faute de la prise de contact via élu.e interposé.e), tous n'avaient sûrement pas le même ego et le même rapport aux émotions. Il formule alors une hypothèse, mûrie par son expérience en politique : plus l'expérience en politique est longue, plus l'ego est développé et les émotions dures à atteindre. Cette hypothèse tend à être vérifiée par les entretiens que j'ai mené, tout d'abord par la comparaison des entretiens et de leur contenu émotionnel mais aussi par les réflexions des élu.e.s eux-mêmes. La violence du milieu forge les personnalités, ce qui se vérifiera aussi dans la partie des spécificités de l'engagement au RN.

On croit qu'il y a une bienveillance en interne mais en réalité il faut se protéger soi-même.

Il faut pas venir chercher la reconnaissance. Il faut contrôler ses émotions en interne et devant les médias. Dans des débats, il faut maîtriser ses émotions, on a des média training.

Il faut un ego développé pour s'engager en politique. Les gens aiment les personnalités fortes.

Au début, on y va par conviction pour aider l'autre mais après on développe un ego, qu'on utilise d'une façon différente. L'expérience apporte l'ego.

Avec l'expérience de la politique et la relation avec les autres, on a même la sensation de ne plus avoir d'émotions. On se blinde tellement. Et encore je pense à mon petit niveau, mais plus haut je pense qu'ils n'en ont plus. La sensation émotionnelle se dilue au fil de l'expérience. Mon ex-femme me l'a dit : "depuis 2014 on ne sait plus ce que tu ressens, sur tout visage on voit plus rien."

A force de trahisons, de combats, on écarte ses amis pour pas qu'ils prennent notre place.

On ne peut pas montrer à son adversaire une quelconque émotion.

Au niveau sentimental, il faut avoir une carapace.

La violence est extrême en politique. Le pire sont les ennemis à l'intérieur du groupe, quand il y a des postes, des enjeux dans le parti. Heureusement qu'il y a la parité, moi j'ai pu être élue sans, mais je pense que sans la parité, il y aurait aujourd'hui beaucoup moins de femmes en politique. Les hommes ne veulent pas nous laisser de place, les femmes doivent toujours montrer beaucoup plus de compétences.

On s'impose, on manipule en interne pour prendre le dessus sur les autres. C'est un jeu d'hypocrites. C'est un vrai combat de solitude. On peut compter sur des gens pour nous aider, pour militer mais psychologiquement il faut pouvoir supporter.

Quand on découvre la politique de l'intérieur il faut être blindé, savoir résister en externe et en interne.

Mais oui j'avais beaucoup d'idéaux, de convictions par rapport à la famille, la GPA, l'avortement. C'est un sujet sensible sur lequel il ne faut pas trop aller. Il faut plaire à tout le monde. Il y a un combat pour le pouvoir et un combat pour les idées. Parce que ce serait pas populaire. Même MLP pense comme ça. Je trouve que c'est une contradiction.

Vie personnelle à rude épreuve

La vie du et de la politique est rude. Leur engagement est à temps plein, et ce au détriment de leur vie personnelle. De plus, le rapport aux émotions des élu.e.s pour contrer la violence de leur quotidien se répercute pour certain.e.s sur leur personnalité, même auprès de leurs êtres chers. Entre campagnes, réunions et lutte interne, la vie privée a du mal à trouver sa place, et il arrive souvent qu'elle et la vie politique soit des vases communicants. Cette mise à l'épreuve de la vie de famille notamment est ce qui ressort comme le plus déchirant chez les élu.e.s, et le plus compliqué à gérer.

Les épouses des hommes politiques disent que la politique est une maîtresse terriblement envahissante, mais ce qui est vrai pour les épouses l'est également pour les enfants.

J'ai mauvaise conscience. Mes petits commencent à pleurer en me voyant partir le matin et je suis déchirée entre mon devoir militant et mon devoir de mère.

C'est toujours délicat pour les familles, elles peuvent voler en éclat à cause de l'égo. Dans un couple, une personne est mise en avant. Donc j'essaye de préserver ma famille car se battre pour son pays et casser une famille c'est pas très logique.

Mais ça ne s'arrête jamais. On est très absents. Ça a coûté à mon couple. Mais maintenant je peux plus (+) me consacrer à la politique. Au départ, je faisais les campagnes avec ma femme.

Je serai fier de dire à mes enfants, que ça a coûté la relation avec leur mère mais quand on voit le déclin de la France, que j'ai essayé de faire quelque chose pour changer les choses. Ils comprendront plus tard. Mon père m'a dit "t'as raison".

Particularité de l'engagement au Rassemblement National

Discriminations et violence dans la société contre leur appartenance RN

Comme je l'imaginai dans mon hypothèse de départ, l'expérience de l'engagement au Rassemblement National est toute autre que celle dans un parti traditionnel. Cet engagement est beaucoup moins admiré et beaucoup plus critiqué, et surtout atteint, au-delà de la sphère politique, la sphère privée. Là se dessine une forme d'engagement plus intense et violent, où les milieux se mélangent. Ces récits d'élu.e.s témoignent de l'intensité émotionnelle d'un engagement au RN, et de la difficulté du quotidien, de l'enfance à l'exercice de la fonction d'élu, en passant par les débuts de l'engagement. A ce quotidien difficile, beaucoup des élu.e.s interrogé.e.s y voit un manque de démocratie, ne pouvant pas vivre pleinement leurs opinions politiques dans le respect de la pluralité politique que se doit de maintenir une république.

Mon père, lui, n'a en tout cas jamais reçu le moindre signe de solidarité ni de compassion des autorités. [...] Le président d'un parti politique - certes pas encore significatif - avait frôlé la mort, son épouse, ses enfants et ses voisins avec lui [...] et nul ne s'en était ému outre mesure.

A croire qu'il y a des victimes qui méritent leur sort.

Mon père n'est pas traité à l'égal des autres, nous ne sommes pas traités à l'égal des autres.

Les menaces de mort, dans la vie des Le Pen, c'est par vagues : il y en a toujours un petit peu et parfois il y en a beaucoup.

Sur les réseaux sociaux on se fait insulter.

On est souvent traités de Fake News mais quelques temps après tout lui montre qu'elle (Marine Le Pen) avait raison. Une grande grande majorité des médias est pour Macron alors on est traités de Fake News.

En rentrant en France, j'ai continué à m'intéresser [au RN] sans m'engager car quand on est commerçant on peut pas se permettre de perdre sa clientèle. Belle démocratie.

Les enfants sont embêtés à l'école.

A la fois un peu dérangent sur le plan familial. Quand on est enfant on a un peu peur du "qu'en dira t on". A l'époque c'était très très mal vu d'être au FN. On a eu notre nom tagué dans le village avec une croix gammée.

Quand on fait campagne pour le FN, il faut vraiment avoir la foi. Il faut avoir une sacrée paire de balloches. Il y a des militants qui ont peur, ça les bloque.

Il y a des moments difficiles : on est crachés dessus, insultés, on se fait jeter des cailloux, ... Mais bon c'est comme ça, c'est notre croix à porter.

Nous on ne les déteste pas. On voit dans leur regard qu'ils vous détestent comme s'ils voyaient Adolf Hitler en face d'eux. Et d'autres ont besoin de nous.

C'est le fer rouge quand vous avez été au FN. Mes filles en ont souffert d'ailleurs de mon engagement. Elles ont même perdu des amis à l'école. Tous les enfants de politique, mais le FN c'est la cerise sur le gâteau !

Difficultés à évoluer en politique

Les discriminations tenant seulement à l'exercice de la fonction d'élu.e RN sont assez notables pour être distinguées. En effet, ces discriminations touchent les élu.e.s au cœur de l'exercice de leur fonction. Une fois élu, non seulement ces discriminations ne s'arrêtent pas dans la sphère privée et publique, mais elles trouvent une forme spécifique dans l'exercice du pouvoir. Les élu.e.s expliquent devoir toujours se battre pour être élu.e.s, contre les autres partis et le gouvernement qui leur mettent des bâtons dans les roues, et ensuite au sein même des conseils et assemblées, où faire voter une de leur proposition est peine perdue. De cette expérience ostracisée de la politique, les élu.e.s en retirent énormément d'amertume, et affirment que cela est non seulement un manque de pluralité politique, mais surtout un non-respect du choix des électeurs que d'empêcher certains de leurs représentants de faire campagne ou bien, si succès, de les représenter. Une expérience de la politique "envers et contre tous", qui ne les arrête pas pour autant.

Il manque 200 signatures, nous sommes déjà le 12 mars et la clôture au Conseil Constitutionnel est fixée au 4 avril. La moitié des maires qui s'étaient engagés à signer n'ont pas donné suite. (2002)

A chaque élection le gouvernement tripatouille le mode de scrutin dans l'unique but - avoué, d'ailleurs ! - d'empêcher le Front national d'avoir le moindre élu.

L'équilibre médiatique est un mensonge.

Ils nous censurent de plus en plus. Quand ça les dérange, ils suppriment nos pages Facebook. Ma page Facebook peut sauter. Parce que c'est le pouvoir qui a tous les droits.

On subit un boycott des banques françaises.

Nous sommes le seul parti qui vote tous les rapports que nous considérons aller dans notre sens. Nous on fait un rapport, tous s'opposent. Ces gens là n'ont aucun sens de l'intérêt général.

On ne nous sert pas la main. On nous déshumanise. La prochaine étape c'est la prison puis l'assassinat.

Bien sûr nous on présente des idées avec lesquelles le président de la région (LR) va être totalement d'accord mais impossible qu'il accepte les amendements. Souvent il reprend l'idée avec notre accord. Nous on fait pas de la politique politicienne, on vote si on est pour. En avançant. Il faut de la politique intelligente.

Le président de la région (LR) fait un jeu politique : il n'est pas le même avec nous devant l'assemblée plénière qu'entre nous. On est sur les mêmes idées, les mêmes combats mais personne n'est prêt à perdre le leadership c'est pourquoi les alliances sont difficiles.

On a convié les militants, on a fait un petit casse-croûte pour avoir trouvé 33 personnes. Chez nous, il nous faut beaucoup plus de personnes. A deux jours, il nous manquait trois personnes qui se sont désengagées à la dernière minute pour nous embêter. La loi sur la parité c'est un bâton dans les roues pour nous.

Une personnalité forgée par la violence envers le RN

Pourquoi, et surtout comment, continuent-ils ? Là était une des énigmes qui m'intriguait le plus avant de commencer ce sujet et c'est aussi une idée qui a guidé mes entretiens. Une partie de la réponse se trouve dans la personnalité très forte dès l'enfance, alimentée parfois par des traumatismes passés, et qui semble mener à affronter de nouveaux événements difficiles. Les élu.e.s ont déjà expliqué avoir dû se blinder d'autant plus face à la violence de la politique en interne et en exercice, et se détacher de leurs émotions. Il est donc primordial d'observer comment cette haine continue générée par leur engagement politique, une part importante de leur personnalité, les mène à adapter encore plus leur rapport aux émotions. Cette double peine de l'élu.e RN est supportée par une mutation d'un rapport aux émotions, dans un parti où le moindre éclat émotionnel public de la part d'un.e de ses élu.e.s promet une envolée médiatique. Plus que n'importe quel.le autre élu.e, il.elle.s se doivent de garder la face et de contrôler leurs affects, même sous une pression très violente. Cette adaptation, déjà abordée dans la première partie de l'analyse, est donc primordiale pour l'évolution en politique.

« Vous êtes des filles Le Pen pour la vie, ça ne va pas être facile, alors autant vous y mettre tout de suite. » (Jean-Marie Le Pen)

Comment le Front national, comment mon père, comment nous, sa famille, avons pu résister à toutes ces accusations, formulées quotidiennement ? Comment avons-nous pu survivre politiquement au nombre, à l'intensité, à la violence de toutes ces campagnes ?

Ça ne me touche pas plus que ça. Il faut avoir un certain caractère [pour être au FN]. On se fait insulter dans la rue mais c'est pas pour ça qu'on va pleurer ou s'arrêter. Ça nous renforce.

Ça nous a fait les dents.

Ces événements m'ont renforcée.

Il y a des moments difficiles : on est crachés dessus, insultés, on se fait jeter des cailloux, ... Mais bon c'est comme ça, c'est notre croix à porter.

Nous à force de faire campagne on a plus cette peur là.

Différenciation entre le RN et les partis traditionnels

Une des particularités que j'ai remarqué au cours de mes entretiens, c'est bien cette distinction délibérée entre l'élu.e RN et celui ou celle d'un "parti traditionnel". En effet, les élu.e.s RN que j'ai rencontré se définissent en opposition aux autres partis, que cela soit sur le plan des convictions, de la sincérité, des valeurs. Bien sûr, mes questions portant sur les spécificités de l'engagement au RN, cette comparaison a été amenée lors de l'entretien, donc quelque peu biaisée. Mais ce qui est intéressant, c'est de comparer à quel point les élu.e.s s'accordent sur cette définition en opposition, et sur les valeurs primordiales de leur parti. J'ai détecté trois différents éléments de comparaison récurrents : la sincérité dans un engagement éminemment plus difficile que celui dans les partis traditionnels, la loyauté au parti comme valeur suprême qu'on ne trouve pas dans les autres partis et la force des convictions comme moteur de l'engagement au RN, contre le pouvoir pour les autres.

Un engagement plus difficile, et plus sincère

Car faire de la politique dans les conditions éminemment difficiles qui sont et ont toujours été les siennes, c'est autre chose que de faire de la politique sur les chemins balisés qui vont de l'ENA aux cabinets ministériels. [...] Faire de la politique dans les conditions de combat qu'ont été celles de Le Pen, c'est âpre.

J'ai l'impression que ceux qui font de la politique ont une expérience pour être faux avec le peuple.

Il y a de l'enfumage. Le Grand débat c'était de l'enfumage."

Pour nous, la chance de succès est faible : un travail de terrain éreintant, pendant 10 à 20 ans sans résultat. Au RN on aime les gens qui travaillent.

A part pour le PC, la notion de mérite [chez les autres partis] n'est pas la même. Très consanguin. L'UMPS c'est un entre soi clair.

Surtout au RN, on en a bavé pour être élus. Je pense que dans les partis traditionnels ils doivent avoir plus de déceptions que nous. Nous c'est déjà tellement difficile que quoiqu'il se passe on est contents.

Les autres partis ont pas la même conception de la déception. Nous elle est plus au niveau général, au niveau national, parce qu'il y a un déclin du pays.

La loyauté

Je suis fidèle. C'est Marine ou rien. Il y en a qui mangent à tous les râteliers mais moi je ne peux pas. [...] C'est une trahison quelque part.

La loyauté et le code d'honneur sont très importants [pour moi], ça c'est sûr.

Des cons on en trouve partout. Mais au RN beaucoup moins qu'ailleurs car ce sont des sentiments (loyauté, honneur, patriotisme) qui sont très forts chez nous. Et si Philippot a pas accroché chez nous c'est parce qu'il est pas fait comme ça.

La loyauté au parti c'est très important. On ne sera jamais d'accord à 100% avec le parti mais de quel droit mon petit avis peut remettre en question le parti ? C'est pas la peine de le mettre en avant, si il y a de gros désaccords alors il faut partir.

Il faut prendre de la hauteur et savoir défendre son parti dans les bons et les mauvais moments, être solidaires.

Mais on nous soutient. Quand les électeurs viennent chez nous, ils ne repartiront plus, ils sont indéfectibles. Il y a une vraie réserve de voix. Ils croient en nous et amènent beaucoup d'espoir et de courage pour continuer le combat qui est très difficile.

La force des convictions

On se battait pour des convictions, des idées, parce qu'à l'époque il y avait 0 places, 0 carrières d'élus donc c'était vraiment que pour des convictions.

Par un simple darwinisme social, on est plus forts car on a plus de convictions et d'opinions.

La collaboration c'est pas un parti politique, c'est un état d'esprit. Baisser la tête et dire oui. D'autres diront non. Ceux-là sont très peu nombreux. Mais on les trouve chez nous.

Nous on a tellement de convictions dans ce qu'on fait.

Idée du déclin

Bien que le FN puissent être apparenté à des idéologies comme le nationalisme, le conservatisme, le protectionnisme ou encore le souverainisme, ce ne sont pas à des idéologies que les élu.e.s FN interrogé.e.s se réfèrent. Bien entendu, les idées qu'ils expriment rentrent totalement dans les idéologies citées ci-dessus, mais là n'est pas l'important. Ce qui est intéressant, c'est justement que les élu.e.s expliquent les raisons de leur engagement par un phénomène qui les révolte, le déclin de la France. Tous.tes réfutent quelque appartenance à l'extrême droite. Du constat de ce déclin culturel, économique, social et de la faute mise sur les partis traditionnels et leurs décisions découlent du sensible : de la rage, de la déception, de la peur. Une haine de la mondialisation, une compassion pour les "oubliés" de la République, la peine face au déclin culturel. De plus, la référence aux enfants et l'envie d'agir pour leur donner un monde meilleur est récurrente, et empreinte d'émotion. La façon dont ils abordent la raison de leur engagement est sensible, et non théorique. On retrouve chez tous.tes ce besoin d'agir, pour la France.

J'essaye d'apporter quelque chose à la France. Les petits ruisseaux font de grandes rivières.

L'engagement de défendre la France. Elle est en train de disparaître. Ses valeurs, les racines de la France sont en train de disparaître. Nous on veut récupérer la souveraineté de la France.

Aujourd'hui, la mondialisation détruit notre pays.

Ça me fait du mal, je regarde l'Histoire, ce qu'on a été et j'ai peur pour mes enfants.

Je ne veux pas voir la France s'effondrer culturellement.

Cela me navre et je vais me battre contre ça.

Make France great again.

On prend la mondialisation "les mains attachées et les jambes écartées" (citation de Jean-Marie Le Pen).

La gauche a une grande responsabilité dans le déclin moral et culturel de la France.

Il faut montrer aux enfants qu'on peut changer leur avenir.

En militant on rencontre des gens vrais, qui aiment vraiment la France. Ça devient une famille, des amis. Des personnes qui sont dégoûtées de voir leur pays décliner.

Après 2007 j'ai compris qu'ils étaient tous les mêmes.

Je vais être franc avec vous. Je ne pouvais plus aider les gens comme avant parce que certains ne le méritent pas. Il y a un ensauvagement de la société qui est exponentiel dans notre société.

C'est la France qu'on entend pas, qui reste silencieuse et qui souffre que j'ai envie d'aider. Ils ont besoin de nous. Heureusement qu'il y a un parti comme nous parce qu'on les canalise et on leur apporte un espoir dans la politique. Les gens sont à fleur de peau, ils en ont vraiment marre.

Mon grand-père il a fait la guerre, donc c'est difficile quand ils nous traitent d'extrême droite.

Evolution de la structure et du succès du RN

Cette catégorie n'est peut-être pas elle-même empreinte d'émotion mais l'évolution du parti a pourtant été un sujet récurrent dans les entretiens. En effet, une partie des élu.e.s interrogé.e.s ont connu tous ces changements, et notamment l'engagement au RN alors que le nombre de succès était moindre, à une époque où le militantisme au sein de ce parti n'était bien qu'une affaire de convictions. Ces "anciens" expliquent aussi avoir essuyé tous les plâtres en militantisme, à un moment où la violence envers les sympathisants FN était d'autant plus extrême, ce parti n'ayant pas encore d'électorat conséquent. De plus, ce parti qualifié à l'époque de très amateur par Marine Le Pen a entamé sa professionnalisation seulement récemment en comparaison aux autres partis politiques, comme celle de ses cadres. Ainsi, le stress est d'autant plus présent que la formation des cadres n'était pas encore au point au moment de l'accès de nos élu.e.s à leur fonction. Les élu.e.s attestent donc d'un récent changement, et notamment de la mise en place de media-training par exemple, dû à la spécificité du RN et de son espace médiatique. Enfin, le parti s'est énormément développé sur les réseaux sociaux.

[...] Au début, l'appareil politique du Front National n'était pas un appareil politique classique. [C'était] l'agrégat d'un certain nombre d'amitiés, la réunion de personnes qui, ayant une vision politique commune, avaient décidé de faire quelque chose ensemble, ce, non sans un certain amateurisme."

[Les réseaux sociaux nous permettent de] montrer qu'on existe aussi." "On est pas tous les jours sur le terrain mais tous les jours sur les réseaux sociaux." "Ils nous censurent de plus en plus. Quand ça les dérange, ils suppriment nos pages Facebook. Ma page Facebook peut sauter. Parce que c'est le pouvoir qui a tous les droits."

Chez nous la division local/national n'est pas très claire. Le travail d'élu local est assez ingrat. Malheureusement, nos leaders ne nous ont considérés prioritaires que depuis 10 ans. Le local est très important mais très frustrant. Ça commence dans les municipalités. Là où les cadres se font connaître.

Ce qui fait la force, c'est les cadres. C'est Jean-Marie Le Pen qui a formé ces cadres. Ces gens là appartiennent au passé, même moi. On ne peut pas continuellement se rattacher à des gens qui appartiennent au passé.

Un jour on partira. Aujourd'hui il y a cette nouvelle génération qui n'a pas la même éducation mais chez qui on retrouve les mêmes sentiments.

Avant de gagner ses premières élections régionales, elle a payé toutes ses campagnes. Quand c'est une passion et des convictions, on ne peut pas s'arrêter.

On change de forme et de fond. Il y a un gros besoin de se professionnaliser. Les idées sont bien dans le fond mais il faut que le parti change de structure. Entre le moment où j'ai été élue et maintenant, il y a eu un changement énorme.

On est autonomes complets chez nous. Là maintenant le parti prend un peu plus en main les élus mais à l'époque pas du tout. C'est un vrai engagement personnel.

Rapport aux figures du parti : Marine Le Pen

Si Grégoire Kauffmann explique dans son livre *Le nouveau FN* (2016) que Marine Le Pen arrive à convaincre en entamant une "complète redéfinition stratégique" du parti en s'appropriant les "valeurs et principes traditionnellement utilisés pour le combattre", passant notamment par une dédroitisation du RN, pour un parti plus social et républicain, les références à Marine Le Pen en entretien sont plutôt de l'ordre

émotionnel. En effet, si ce revirement idéologique et ce soudain succès a séduit électeurs comme élu.e.s pour s'engager, l'identification à la personnalité de Marine Le Pen et sa vie a été tout aussi déterminante pour certain.e.s, et notamment les femmes interrogées. Un "nouvel élan" pour le parti, certes, mais surtout une personne inspirante qui elle aussi a traversé de dures épreuves. Les références à son livre *A contre flots* (2006) sont nombreuses en entretien, et l'admiration pour la présidente du parti n'est pas dissimulée. Comme me l'avait précisé une élue en entretien, la personnalité des leaders politiques est importante pour leur succès. Or, tout semble indiqué ici que leur humanisation l'est aussi. Loin de la recherche de l'homme providentiel, mystifié, la capacité à s'identifier aux douleurs et traumatismes, au côté humain et sensible de la présidente du parti semble déterminante.

J'ai eu l'occasion de rencontrer Marine plusieurs fois et on a beaucoup de choses en commun. Il y a une complicité au niveau politique et aussi au niveau amical. Marine aime les chats et moi aussi j'adore les chats (rires) !

Après avoir lu 'A contre flots', vous la voyez différemment. Elle a vécu des choses très dures. Je me suis retrouvée dans ce livre.

C'est pour elle que je me bats. C'est pour elle que je trouve ma motivation. C'est pour elle que je suis engagée et j'aimerais qu'elle soit présidente.

Dans la bataille menée contre Le Pen, nous, ses filles, étions encore une fois la cible idéale. Gourdasses surpayées, blondes sans cervelles qui se faisaient les ongles toute la journée, n'avaient jamais milité et étaient scandaleusement imposées par leur père.

Ce qui m'a vraiment motivée à revenir c'est Marine Le Pen, c'était un nouvel élan.

Le charisme du leader politique est essentiel, alors qu'avant je pensais que c'était que les idées. Il faut forcément être extraordinaire pour être un leader politique. Le côté personnalité des Le Pen a beaucoup joué.

Ce que Marine a été capable de faire, c'est un exemple. N'importe qui aurait abandonné 10 fois, s'écroulerait. C'est une belle leçon de développement personnel en politique.

Oui et non. Mais en même temps c'était bien que Jean-Marie Le Pen passe les rennes, il en faisait trop. Ça a augmenté au niveau électoral.

CONCLUSION

Par ce travail, étalé sur plusieurs séances de séminaires, j'ai tenté de démontrer les spécificités de l'engagement RN par le prisme des émotions. Décrire non seulement la réalité de la violence du monde politique mais aussi celle bien propre à l'appartenance au Rassemblement National.

Ce travail n'a pas été facile, notamment au vu des doutes sur mes capacités à rédiger, par cette méthodologie et avec mon peu de formation, un travail de recherche qui tient la route. En effet, j'ai parfois eu l'impression, ou du moins la peur, de m'adonner à l'exercice d'une "sociologie de comptoir", voire psychologie de comptoir, en écrivant des interprétations qui ne sont propres qu'à moi-même, ou simplement en éditant des vérités flagrantes (comme par exemple "il faut avoir une personnalité forte pour résister aux difficultés"). La méthodologie étant peu contraignante (entretiens sans enregistrement, notes prises à la main de façon approximative, pas de références bibliographiques importantes, mise en récit des entretiens, entretiens menés de façon trop peu neutre, ...), j'ai du mal à penser que mon travail pourra être exploitable à l'avenir, n'ayant pas de grille d'analyse permettant la comparaison, notamment du fait du nombre minime de personnes interrogées dans le cadre de mon étude. Tout d'abord, le problème des relations interpersonnelles : le RN pouvant être un petit cercle, chaque élu.e interviewé.e était joint par les soins d'autres élu.e.s. Ils savaient donc tous qui avait participé à mon projet de recherche, et en avaient potentiellement parlé entre eux. De ce fait, les élu.e.s ont pu être intimidé à l'idée de parler avec moi de leurs émotions, et surtout intrigué.e.s des réponses données aux questions similaires posées à leurs collègues.

Le biais méthodologique plus problématique reste le manque de diversité (et de nombre) de mon échantillon. En effet, l'engagement de tout.e.s les élu.e.s interrogé.e.s (en comptant Marine Le Pen) résultait, à degrés différents, d'une politisation familiale, tout.e.s possédant au moins un parent déjà engagé, quasi systématiquement au Rassemblement National, ou dans une organisation à l'idéologie similaire. Nous pouvons donc nous demander si cet échantillon est assez représentatif. Pour cela, effectuer une étude quantitative recensant la proportion d'élu.e.s RN possédant un ou plusieurs parents déjà engagé.e.s en politique,

notamment au Rassemblement National ou organisation à idéologie similaire, permettrait la comparaison avec les élu.e.s d'autres partis politiques pour déceler des similitudes ou au contraire démontrer la spécificité de cet engagement, alors hypothétiquement plus vécu comme un héritage familial. De plus, mêler l'approche quantitative à celle qualitative par le prisme des émotions permettrait de répondre aux défis d'un manque de scientificité tout en apportant d'autres informations et éléments de réponses, complémentaires à l'analyse.

La proximité avec les personnes interrogées m'a aussi prise de court. En effet, c'était pour moi la première fois que je réalisais des entretiens et l'incapacité à rester totalement neutre, notamment quand on veut entrer sur le terrain des émotions, m'a frappée. On est toujours tentée de sourire en retour, d'affirmer ou infirmer les propos, de réagir à quelque chose qui nous dérange, ne serait-ce que nos muscles du visage, ou à ressentir la peine de la personne en face de nous. Ainsi, il était difficile pour moi de ne pas être émue quand une élue était au bord des larmes à l'évocation de l'abandon par son père, ou de ne pas sourire quand l'un.e d'eux me demandait mon bord politique. De plus, en tant que journaliste peu expérimentée, réussir à remettre l'élue sur le sujet qui m'intéressait s'est avéré compliqué.

Cette proximité émotionnelle avec l'élue était assez perturbante, et j'en suis arrivée à comprendre leur engagement, même si je ne partage pas les mêmes idées. Finalement, peut être que l'enjeu était bien là : comprendre.

Je pense sincèrement que la sociologie des émotions et l'étude de la politique par le prisme sensible sont nécessaires pour comprendre ce que les chiffres ne nous laissent interpréter. Les émotions en politique sont si intenses et surtout si déterminantes pour comprendre non seulement le monde politique, ses acteurs et ses interactions mais aussi la société que la recherche ne peut laisser ce domaine inexploité. Cependant, il serait nécessaire de renforcer la méthode d'enquête (du moins celle qui m'a été conseillée) pour permettre la comparaison avec d'autres travaux et rendre les résultats plus scientifiques.

Comment rester neutre face aux émotions, sans rester dans une interprétation personnelle et développer des schémas de pensée individuels qui font référence à nos propres traumatismes ? Voilà pour moi un des défis de cette nouvelle forme d'enquête.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Abélès, Marc. « De la communication en négatif : l'échec politique », *Le Temps des médias*, vol. 7, no. 2, 2006, pp. 151-160.
- Achin Catherine (dir.), *Sexes, genre et politique*, Économica, coll. « études politiques », 2007, 184 p.
- Achin Catherine, « Un « métier d'hommes » ? Les représentations du métier de député à l'épreuve de sa féminisation », *Revue française de science politique*, vol. 55, no. 3, 2005, pp. 477-499.
- Arambourou Clément, 2014, *Les Masculinités du métier politique. Contribution à l'étude de la production du genre en politique au temps de la parité*, thèse de science politique, université de Bordeaux-IEP de Bordeaux, 536 p.
- Badinter, Elisabeth. *Fausse Route*. Éditions Odile Jacob. 2003.
- Bantigny, Ludivine, Bugnon, Fanny et Gallot Fanny. "Prolétaires de tous les pays qui lave vos chaussettes ?" *Le genre et l'engagement dans les années 1968*. Presses Universitaires de Rennes, 2017
- Bataille, Philippe, et Françoise Gaspard. *Comment les femmes changent la politique. Et pourquoi les hommes résistent*. La Découverte, 1999 Beauvoir, Simone. *Le deuxième sexe*, Gallimard, 1949
- Beauvoir, Simone. *La force des choses*, Gallimard, 1963
- Beauvoir, Simone. *Mémoire d'une jeune fille rangée*, Gallimard, 1958
- Becker, Howard S. *Outsiders: études de sociologie de la déviance*, traduit de l'américain par J.-P. Briand et J.-M. Chapoulie, Paris : Éditions Métailié. 1985, cop. 1985.
- Bergeron, Henri. *Sociologie de la drogue*. La Découverte, 2009
- Bonnafous, Simone. « « Femme politique » : une question de genre ? », *Réseaux*, vol. no 120, no. 4, 2003, pp. 119-145.
- Bonnaire, Céline, et Isabelle Varescon. « I. Impact des conduites à risques et des addictions sur la santé », Serge Sultan éd., *Psychologie de la santé*. Presses Universitaires de France, 2012
- Bourdieu Pierre, *La Domination masculine*, Paris, Le Seuil, 192 p, 2002
- Bourdieu, Pierre. *Le Sens pratique*, Minuit, Paris, 1980
- Chollet, Mona. *Sorcières*. Zones. 2018.
- Coccia Emanuele. *La vie sensible*. Payot et Rivages, 2010
- Connell, R.W, *Gender Short Introductions*, Blackwell Publishing, 2002. pp184
- Cordell Paris Crystal, *Repenser le choix. Pour une philosophie pratique féministe*, Grenoble, PUG, 2017
- Cordell, Crystal. « Émotions entre théories et pratiques », *Raisons politiques*, vol. 65, no. 1, 2017, pp. 5-13.
- Coulomb-Guilly, Marlène et Rennes, Juliette. *Genre, politique et analyse du discours. Une tradition épistémologique française gender blind*, p. 175-182
- Crespin, Renaud, Dominique Lhuilier, et Gladys Lutz. *Se doper pour travailler*. ERES, 2017
- Delphy, Christine, Retrouver l'élan du féminisme, *Le Monde Diplomatique*. 2004.
- Dulong, Delphine, et Frédérique Matonti. « Comment devenir un(e) professionnel(le) de la politique ? L'apprentissage des rôles au Conseil régional d'île-de-France », *Sociétés & Représentations*, vol. 24, no. 2, 2007, pp. 251-267.
- Faure, Alain. *Des Elus sur le divan, les frissons cachés du pouvoir local*. PUG, 2016
- Faure, Alain et Négrier, Emmanuel. *La politique à l'épreuve des émotions*. Presses Universitaires de Rennes, 2017

- Faure, Alain. "Démocratie sensible": l'équation explosive des émotions politiques. *The Conversation* 2018
- Faure, Alain. *Premier bilan politique en jaune : les émotions omniprésentes*. La Croix. 13 Mars 2019
- Faure Alain. "Le 'tournant émotionnel' (en science politique) à l'épreuve des théories et des méthodes", *15ème Congrès annuel de l'AFSP*, Section thématique 34 - Articuler "modèles" théoriques et "données" empiriques : boîtes à outils et retours d'enquêtes, Association Française de Science Politique, Bordeaux, juillet 2019
- Faure Alain. "Faut-il prendre au sérieux les larmes du pouvoir?". *Langages & Politiques*, Colloque international, Maison des Sciences de l'Homme Alpes, décembre 2019
- Fauré, Gérard. *Dealer du Tout-Paris : Le fournisseur des stars parle*. Nouveau Monde, 2018
- Fernandez, Lydia. *Psychopathologie des addictions : 12 cas cliniques*. Press Eds, 2010
- Fraser, Nancy, *Le féminisme en mouvements. Des années 1960 à l'ère néolibérale*, Paris, La Découverte, coll. « Politique et sociétés », 2012, 331 p.
- Gadrey Nicole. Sineau Mariette, Des femmes en politique. In : *Revue française de sociologie*, 1989, 30-1. pp. 162-164.
- Grange, David. *Une sociologie de l'autodestruction : Addictions, auto-réclusion, errance, abandon de soi...* L'Harmattan, 2010
- Guaresi, Magali. *Parler au féminin. Les professions de foi des députés.e.s sous la Cinquième République (1958-2007)*. L'Harmattan, 2018
- Henrion-Latché, Johana. *Féminin et République : une éthique du caractère*. L'Harmattan, 2017
- Jablonka, Ivan. *Des hommes justes, du patriarcat aux nouvelles masculinités*, Seuil, 2019
- Jenson, Jane, et Éléonore Lépinard. « Penser le genre en science politique. Vers une typologie des usages du concept », *Revue française de science politique*, vol. 59, no. 2, 2009, pp. 183-201.
- Kauffmann, Grégoire. *Le Nouveau FN : les vieux habits du populisme*. La République des Idées. Paris : La République des idées, 2016
- Krais, Beate. « Autour du livre de Pierre Bourdieu La domination masculine », *Travail, genre et sociétés*, vol. 1, no. 1, 1999, pp. 214-221.
- Laufer, Laurie et Rochefort, Florence (dir.), *Qu'est-ce que le genre ?* Paris, Payot, coll. « Petite Bibliothèque Payot », 2014, 315 p., ISBN : 978-2-228-91159-7.
- Le Bart, Christian. *La féminisation de la vie politique*, Vie Publique. 2017.
- Le Bart, Christian. *L'ego-politique : essai sur l'individualisation du champ politique*. Collection : Individu et Société. Paris : Armand Colin, 2013.
- Le Bart, Christian. *Le Discours politique*, Paris, PUF, 1998
- Le Bart, Christian. *Les émotions du pouvoir ; larmes, rires, colères en politique*. Armand Colin, 2018
- Lejoyeux, Michel. *Addictologie*. Issy-les-Moulineaux : Elsevier Masson. DL 2017.
- Le Pen, Marine. *A contre flots*. Editions Jacques Grancher. 2006.
- Lesourne, Odile. *La genèse des addictions. Essai psychanalytique sur le tabac, l'alcool et les drogues*. Presses Universitaires de France, 2007 Morel A., Couteron J.-P., Fouilland P., *L'Aide-mémoire d'addictologie*, Paris, Dunod, 2010.
- Le Talec, Jean-Yves. « Sortir des placards de la République : Visages de l'homosexualité dans le monde politique français », *L'Homme & la Société*, vol. 189-190, no. 3, 2013, pp.
- Lordon Frédéric, *Les Affects de la politique*, Paris, Le Seuil, 195 p., 2016
- Morel, Alain, « Drogues, plaisirs et politique », *Socio-anthropologie*, mis en ligne le 26 novembre 2008, consulté le 03 juillet 2015. URL : <http://socio-anthropologie.revues.org/983>

- Muller Jan-Werner. *Populism and the people*. London Review of Books. p.35-37, 23 Mai 2019
- Neveu, Érik. « Le genre du journalisme. Des ambivalences de la féminisation d'une profession », *Politix*, vol. 51, no. 3, 2000, pp. 179-212.
- Niedenthal Paula, Krauth-Gruber Silvia, Ric François, *Comprendre les émotions. Perspectives cognitives et psycho-sociales*, Bruxelles, Mardaga, 2009.
- Ohler, Norman. *L'extase totale : le troisième Reich, les Allemands et la drogue*, traduit de l'allemand par Vincent Platini, Paris : La découverte. DL 2016
- Pharo, Patrick. *Plaisirs et dépendances dans les sociétés marchandes*. Ed. de l'Université de Bruxelles, 2012
- Pilcher, Jane et Whelehan, Imelda. *50 key concepts in Gender Studies*, Sage Publications, 2004.
- R.C. The political nausea when feelings replace facts. *The Economist*, 21 juin 2019.
- Robert, Anne-Cécile. Frémir plutôt que fléchir : la stratégie de l'émotion. *Le Monde Diplomatique*, [Février 2016](#)
- Rosni, Hanna. *The End of Men. Voici venu le temps des femmes*. Éditions Autrement, 2013
- Rossignol, Laurence. « Les femmes en politique », *Après-demain*, vol. n ° 26, nf, no. 2, 2013, pp. 24-25.
- Rotman, Charlotte. 20 ans et au Front : les nouveaux visages du FN. Paris : R. Laffont. 2014.
- Rotman, Charlotte. *Retourne à la maison ! Les femmes politiques face au sexisme ordinaire*.
- Saïet, Mathilde. *Les addictions*. Presses Universitaires de France, 2015
- Schiappa, Marlène. *Si souvent éloignée de vous, lettres à mes filles*. Essais éditions Stock. 2018
- Vassort, Patrick. *Le sport ou la passion de détruire : dopage, souffrance et dépression*. Lormont : le Bord de l'eau. impr. 2015, cop. 2015. 123-144.
- Woolf, Virginia. *Trois guinées*, traduit par Viviane Forrester, éditions des femmes, Paris, 1977.
- Wouters, Cas. « Comment les processus de civilisation se sont-ils prolongés ? De la "seconde nature" à la "troisième nature" », *Vingtième siècle*, n° 106, p. 161-175, 2010.

SITOGRAPHIE

- « Bientôt la fin des nuits d'insomnie à l'Assemblée ? » *l'express.fr*
https://www.l'express.fr/actualite/politique/assemblees/bientot-la-fin-des-nuits-d-insomnie-a-l-assemblee_1988355.html
- « Populism and the people : Jan-Werner Müller », London review of books,
<https://www.lrb.co.uk/v41/n10/jan-werner-muller/populism-and-the-people>
- « Premier bilan politique en jaune : les émotions omniprésentes » *la-croix.com* <https://www.la-croix.com/Debats/Forum-et-debats/Premier-bilan-politique-jaune-emotions-omnipresentes-2019-03-13-1201008480>
- « Prozess um SAT.1-Journalisten : Koks im Bundestag? Hausverbot aufgehoben » *Rheinische Post Online* https://rp-online.de/panorama/koks-im-bundestag-hausverbot-aufgehoben_aid-8475123
- « L'intervenant, revue sur l'alcoolisme et la toxicomanie », volume 20, numéro 1, octobre 2003
<http://www.arpae.org/05-Bibliographie/02-Documents/00-PDF/Lintervenand-andre-therrien.pdf>
- « L'insoumis Bernalicis en campagne à la buvette de l'Assemblée » *bfmtv.com*
<https://www.bfmtv.com/politique/l-insoumis-bernalicis-en-campagne-a-la-buvette-de-l-assemblee-1264349.html>
- « The political nausea when feelings replace facts » *economist.com* <https://www.economist.com/open-future/2019/06/21/the-political-nausea-when-feelings-replace-facts>

SOMMAIRE DÉTAILLÉ

UN REGARD NOUVEAU SUR LES ÉMOTIONS EN POLITIQUE ?

TROIS MÉMOIRES SUR LES ADDICTIONS, LE GENRE ET LA RADICALITÉ

Margaux Blache, Nina Kropotkine-Watson & Tristan Labiausse

Préface: Alain Faure

<i>PRÉFACE. QUAND DES ÉTUDIANTS PRENNENT AU SÉRIEUX LES ÉPREUVES ÉMOTIONNELLES DU POUVOIR.....</i>	<i>3</i>
Alain Faure.....	3
<i>DROGUE ET VIE POLITIQUE.....</i>	<i>5</i>
Tristan Labiausse.....	5
<i>INTRODUCTION. LE STATUT PARADOXAL DU POLITIQUE.....</i>	<i>5</i>
Parler de consommation et d'addiction : l'approche expérientielle	
L'expérience d'un responsable politique	
Travailler sur un sujet sensible et peu traité	
<i>1. LA DROGUE DANS LE MILIEU POLITIQUE.....</i>	<i>9</i>
Pouvoir se détendre dans un milieu exigeant	
Des rythmes soutenus.....	9
Décompresser « à l'extrême ».....	11
Intimer sa décompression et préserver son image.....	12
Des comportements sous surveillance.....	13
La drogue : une recette sociale ?	
Rentrer dans un entre-soi.....	14
Un « microcosme » à l'Assemblée Nationale.....	15
Des procédés politiques	
Passage social obligé.....	16
Un rituel politique.....	17
<i>2. S'ENTRETENIR SUR UN SUJET TABOU.....</i>	<i>18</i>
Travailler sur un sujet inédit	
Trouver des contacts avec un réseau réduit.....	18
Travailler avec un corpus réduit.....	19
Mise à distance et inconnues des interrogés	
Un malaise à ne pas pouvoir renseigner davantage.....	20
Se mettre à distance : dénoncer et politiser le sujet.....	21
Un mode de vie à part entière à analyser	
Une addiction au sexe ?.....	22
Des enjeux politiques dans la « consommation sexuelle ».....	23
Les excès de la « vie politique »	
Un « nouvel environnement ».....	25
Ivresse sociale.....	26
<i>CONCLUSION. « LA POLITIQUE EST UNE DROGUE ».....</i>	<i>27</i>
La double exemplarité du responsable politique	
<i>FEMMES DANS UN MÉTIER D'HOMMES.....</i>	<i>29</i>
Nina Kropotkine-Watson.....	29
<i>INTRODUCTION. LE DISCOURS SENSIBLE ISSU DES RÉCITS AUTOBIOGRAPHIQUE.....</i>	<i>29</i>
<i>1. LES EMPREINTES DU PASSÉ : REMONTER AUX ORIGINES.....</i>	<i>30</i>
La politique s'apprend et se transmet	
Un attrait pour la politique dès les toutes premières émotions.....	31

Un contexte familial parfois déterminant	32
Des formes d'inspiration.....	32
Un parcours isolé.....	32
Une forme de rejet.....	32
La touche maternelle.....	33
L'école : un passage marquant	
2. L'ENTRÉE EN POLITIQUE : LES PROMESSES, LES PASSIONS ET LES LARMES EN POLITIQUE.....	34
La politique se vit à 100 km/h.	
Les raisons de l'engagement	
Par conviction.....	34
Ou par hasard	34
Le combat	
Les blessures	35
L'envie de se battre.....	35
Une question de tempérament.....	35
Les ressorts émotionnels	
L'intensité du pouvoir.....	36
L'oubli de la vie privée.....	36
La politique subie	
3. UN MÉTIER D'HOMME ?.....	37
La politique comme milieu masculin	
Le genre comme facteur politique	
Une division genrée	
Femmes et parole	39
Femmes et travail.....	40
Le regard des autres	
Le regard des femmes.....	41
La violence du milieu	41
La transmission.....	42
CONCLUSION	42
POUR LA FRANCE !	45
Margaux Blache.....	45
INTRODUCTION.....	45
1. RÉCITS	46
Assumer les conséquences	
Agir	
Rendre service	
Défendre	
Se battre	
2. ANALYSE	54
Expérience sensible de la politique	
Politisation familiale.....	55
Prédisposition dans la personnalité dès l'enfance	55
Les prémices de l'engagement	56
Traumatismes menant à certains combats.....	56
Déclic de l'engagement en politique	57
Émotions des débuts en politique.....	57
La violence en interne : développement de l'ego et détachement face aux émotions	58
Vie personnelle à rude épreuve	59
Particularité de l'engagement au Rassemblement National	
Discriminations et violence dans la société contre leur appartenance RN.....	59
Difficultés à évoluer en politique.....	60
Une personnalité forgée par la violence envers le RN.....	61
Différenciation entre le RN et les partis traditionnels	61
Un engagement plus difficile, et plus sincère	61
La loyauté	62
La force des convictions.....	62
Idée du déclin	62
Evolution de la structure et du succès du RN.....	63
Rapport aux figures du parti : Marine Le Pen	63
CONCLUSION	64
RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES.....	67
SITOGRAFIE	69

UN REGARD NOUVEAU SUR LES ÉMOTIONS EN POLITIQUE ?

TROIS MÉMOIRES SUR LES ADDICTIONS, LE GENRE ET LA RADICALITÉ

Margaux Blache, Nina Kropotkine-Watson & Tristan Labiausse

Préface: Alain Faure

RÉSUMÉ

Le projet de ce manuscrit à trois voix fait suite à une série d'enquêtes de terrain menées par des étudiants de Sciences Po Grenoble en 2018-2019 dans le cadre d'un séminaire de 3ème année sur la place des émotions dans l'engagement politique. Sont rassemblés dans le présent document trois mémoires de fin d'étude qui présentent un travail empirique respectivement sur la drogue, sur le pouvoir au féminin et sur la radicalité en politique. Ces enquêtes empruntent deux pistes de recherche assez inédites. D'une part, leur questionnement sort des sentiers battus. Tristan Labiausse défriche la thématique taboue de la place et du rôle des addictions dans l'engagement politique en observant les façons dont cet excès entre en tension et en miroir déformant avec les représentations sur l'exemplarité des mandats électoraux. Nina Kropotkine-Watson interpelle onze femmes et un homme qui ont accepté de se confier sur leur perception sensible du milieu masculin qui imprègne l'activité politique. Margaux Blache s'attaque à l'angle mort des sentiments et des passions de cinq élus placés sur l'extrême-droite de l'échiquier politique en l'appuyant sur une autobiographie rédigée par Marine Le Pen en 2006. D'autre part, chaque mémoire affirme une méthode de recherche assez originale. Tristan Labiausse questionne les addictions à la manière du philosophe enquêteur. Nina Kropotkine-Watson se met en symbiose avec ses interlocutrices sur le mode empathique de la solidarité et du combat. Margaux Blache dissèque les trajectoires radicales avec le sang-froid clinique du chirurgien. Les trois recherches ont pour point commun de montrer que pour porter un regard nouveau sur le *tournant émotionnel*, l'analyse des épreuves émotionnelles en politique implique une réflexion située doublée d'une introspection personnalisée.